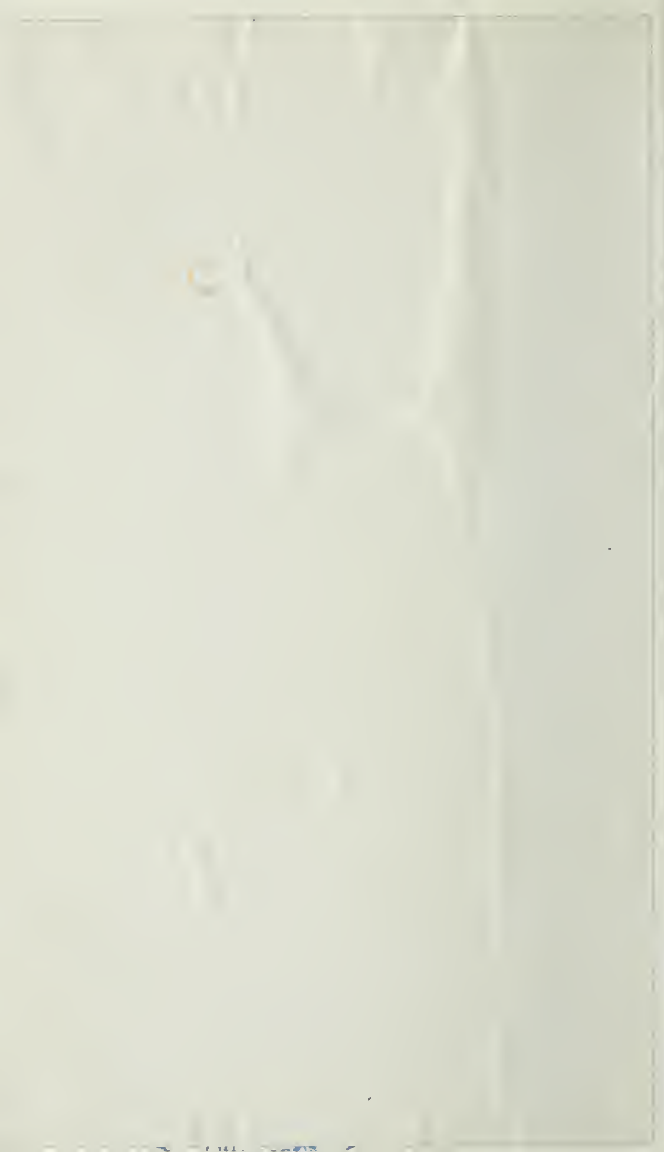


U d'/of OTTAWA
39003002453230



11/5/1970

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/alexandreduvalde00labo

ALEXANDRE DUVAL

ET

SON THÉATRE

ERRATA

—

Page 2, ligne 24. *Au lieu de :* « 1891. » *il faut :* « 1893. »

Page 17, ligne 11. *Au lieu de :* « tout ceux, » *il faut :* « tous ceux. »

Page 22. La disposition des douze vers imprimés dans cette page est mauvaise La romance de *Roland à Roncevaux* est composée de cinq strophes ou couplets de 8 vers chacun et d'un refrain de 4 vers qui revient après chaque couplet. P. 22, ci-dessous, c'est le 5e couplet : les 8 premiers vers devraient être imprimés de suite sans *blanc* ni intervalle entre eux, de façon à former une seule strophe ; les 4 derniers, au contraire, détachés par un *blanc* (comme ils le sont), constituent le refrain.

Page 27, ligne 21. *Au lieu de :* « 1806, » *il faut :* « 1808. »

Page 109, ligne 10. *Au lieu de :* tel est notre bon plaisir, » *il faut :* « si tel est. » etc.



Alexandre Duval

UNE ILLUSTRATION RENNAISE

ALEXANDRE DUVAL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ET

SON THÉATRE

PAR

ARTHUR DE LA BORDERIE
Membre de l'Institut.

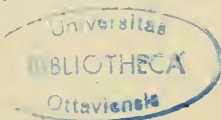


RENNES

Htte CAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Place du Palais, 2.

M DCCC XCIII



PQ
2235
.D8Z76
1893

C'est un devoir, un devoir étroit pour une ville, pour une province, de conserver, d'honorer le souvenir de ceux de ses enfants qui l'ont eux-mêmes honorée par leurs talents, leurs vertus, leurs exploits ou leurs écrits, en un mot par les grandes qualités, les grandes œuvres de leur cœur ou de leur esprit : car ce sont ceux-là — hommes célèbres, hommes éminents, hommes remarquables — qui ont le plus contribué à donner à leur ville, à leur pays, le renom et l'illustration dont il jouit dans le monde.

Il y a des villes, malheureusement, en Bretagne et ailleurs — en Bretagne peut-être plus qu'ailleurs — où ce devoir est quelque peu négligé.

J'avais eu, il y a un certain temps, l'occasion de réclamer en faveur d'une famille que la ville de Rennes laissait dans un oubli très immérité, la famille Duval :

« Alexandre Duval, mort en 1842 (disais-je),

« le seul académicien de notre siècle qui soit né
« à Rennes, longtemps la gloire et la princi-
« pale ressource de la Comédie-Française, et
« dont le théâtre se recommande par des qua-
« lités précieuses (la verve, l'esprit, la gaieté,
« les ingénieuses péripéties), Alexandre Duval
« n'a ni un buste, ni même la moindre plaque
« sur la voie publique. Pourtant il n'était pas
« seul de sa race : ils étaient trois, — trois
« frères, tous bien doués et dont deux de leur
« vivant ont été célèbres; car Amauri Duval,
« membre de l'Académie des Inscriptions,
« n'avait guère moins de réputation, comme
« érudit et comme critique d'art, qu'Alexan-
« dre Duval comme auteur dramatique ; et le
« troisième frère, Henri Duval, le moins
« connu des trois, a laissé des ouvrages histo-
« riques qui ne sont point sans valeur. —
« Voilà certes une famille qui fait honneur à
« sa ville et dont le nom mérite d'y être con-
« servé. Néanmoins, à Rennes, rien ne le rap-
« pelle, et nul, ou peu s'en faut, — par con-
« séquent, — ne se le rappelle. »

Aujourd'hui (1891) cette plainte ne serait pas juste; la municipalité rennaise a donné à l'une des rues de la ville le nom d'Alexandre Duval; pour ma part je l'en remercie, je l'en félicite, je serais heureux d'avoir, si peu que ce fût, contribué à ce résultat.

Mais pour voir son nom inscrit sur une plaque de la voirie urbaine, Alexandre Duval n'est pas plus connu, lui et ses œuvres, de ses concitoyens.

La génération actuelle a complètement oublié sa vie très mouvementée, son caractère très original. Quant à ses œuvres, dont le recueil ne forme pas moins de neuf volumes in-octavo, leur masse imposante suffit à éloigner d'elles les lecteurs, — et c'est à tort : car si tout n'est pas parfait dans ce recueil, si plusieurs parties méritent l'oubli où elles sont tombées, on y trouve en revanche bon nombre de pièces recommandables par d'excellentes qualités, très agréables et profitables à lire, et tout à fait dignes de revivre.

Il est donc utile et opportun de faire connaître, au moins par une esquisse, Alexandre Duval et son théâtre.

La première partie de cette étude concernera l'homme, sa vie, son caractère ;

La seconde partie, ses œuvres de toute nature.

Une troisième partie, ou appendice, pourra contenir des lettres inédites et diverses anecdotes qui n'auraient pas trouvé place ailleurs.

PREMIÈRE PARTIE

—

LA VIE D'ALEXANDRE DUVAL

I

Naissance et famille.

Alexandre Duval naquit à Rennes, le 6 avril 1767, sur la paroisse Saint-Jean, aujourd'hui représentée par celle qui dépend de l'ancienne église abbatiale de Saint-Melaine. Quant à l'église Saint-Jean, elle s'élevait avant la Révolution à l'entrée de la promenade actuelle du Thabor, sur le terrain dit aujourd'hui le carré Du Guesclin.

Le père d'Alexandre Duval s'appelait exactement *Pineu*, sieur *du Val*. C'était la mode du temps, dès qu'on faisait quelque figure dans le monde, de joindre à son nom patro-

nymique, si bourgeois et si roturier qu'il fût, le nom d'une terre, d'une ferme, d'un domaine quelconque, — parfois même quand on n'en avait pas. Cela datait de loin dès lors, et cela continue encore; tout le monde connaît les vers de Molière sur ce paysan,

> . . . . qu'on appeloit Gros-Pierre,
> Qui n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre,
> Y fit tout à l'entour faire un fossé bourbeux
> Et de *Monsieur de l'Isle* en prit le nom pompeux.
> (*Ecole des Femmes*, acte I, scène 1.)

Cette mode avait pour motif ou pour prétexte de distinguer les branches d'une même famille; mais souvent le surnom, prenant le pas sur le nom patronymique, finissait par effacer celui-ci. Ainsi, le père de notre poète dramatique s'appelait déjà, dans l'usage, non pas Pineu sieur du Val, mais plus habituellement Duval-Pineu, et ses fils, eux, ne seront plus connus que sous le nom de *Duval*.

Pineu du Val, ou Duval-Pineu, était d'une bonne famille de bourgeoisie rennaise, sans être cependant des premiers rangs. Laborieux, intelligent, il entra dans l'administration des Etats de Bretagne; fut d'abord commis au greffe de cette assemblée, et devint

ensuite secrétaire et chef des bureaux de la Commission intermédiaire, qui remplaçait les Etats et faisait exécuter leurs décisions dans l'intervalle des sessions. Il fut aussi trésorier de sa paroisse : preuve de l'estime où le tenaient les gens de son quartier.

Marié (en la paroisse de Toussaints) le 8 mai 1759, à demoiselle Anne Boré, il eut d'elle trois enfants :

1° Amauri-Charles-Alexandre, né et baptisé à Rennes en la paroisse Saint-Jean le 18 janvier 1760, mort à Paris le 13 novembre 1838;

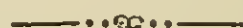
2° Alexandre-Vincent, qui est le poète dramatique, né et baptisé en la paroisse Saint-Germain de Rennes le 6 avril 1767, mort à Paris le 9 janvier 1842;

3° Henri-Jean-Pierre, né à Rennes le 3, baptisé le 4 janvier 1770 en Saint-Germain, mort à Paris le 27 janvier 1847 [1].

Il donna et fit donner à ses trois fils une instruction forte et très variée, qui les mit de bonne heure en état de se faire avec les

1. Tous les renseignements relatifs au mariage de Duval-Pineu et à la naissance de ses trois fils nous ont été communiqués par M. le conseiller Saulnier avec son obligeance si connue, dont nous tenons à le remercier.

ressources de leur esprit et de leur savoir, non pas seulement une carrière honorable dans le monde, mais plusieurs au besoin et très diverses, comme va le prouver l'exemple de notre auteur.



II

Première jeunesse. — Alexandre Duval marin, secrétaire et architecte.

Dès l'an 1781, c'est-à-dire dès l'âge de quatorze ans, Alexandre Duval fut embarqué comme sous-officier auxiliaire de la marine sur la flotte de l'amiral de Grasse, qui allait dans le Nouveau-Monde soutenir contre les Anglais la cause de l'indépendance américaine et la liberté des Etats-Unis. Il fit les deux dernières campagnes de cette guerre (1781 à 1783). A bord il rencontra un ami des plus étranges, qu'il désigne dans ses *Souvenirs* sous le nom d'Auguste : ami d'un grand dévouement, qui le soigna admirablement dans une maladie fort dangereuse, et plus d'une fois s'exposa au péril pour l'en tirer ; mais qui ne se fit nul scrupule de lui friponner au jeu tout son argent et, une fois à terre, partit sans demander son reste (*Œuvres* d'Alex. Duval, I, 270-281).

Revenu à Rennes les poches vides, à l'âge de seize ans, il y passa trois ou quatre années fort gaies, pendant lesquelles il eut pour camarades de plaisir et même pour amis intimes Moreau, le prévôt des étudiants, qui devait

1*

être bientôt le grand général; Elleviou, qui devint le fameux chanteur ; Corbigny, un peu plus tard l'un des plus habiles administrateurs du premier Empire. Toute cette jeunesse était fort bruyante, courant les rues, donnant des aubades, faisant du tapage dans les maisons, troublant l'ordre public, et même... battant la patrouille (*Œuvres* III, p. 237). Mais leur plus grand amusement, leur plus grande passion, surtout à Elleviou et à Duval, c'était encore le théâtre :

« Tel était le démon qui nous possédait « (dit notre auteur), que nous mettions toute « la société de notre bonne ville de Rennes « en rumeur afin de la décider à jouer la co- « médie et la tragédie; nous recevions des « encouragements des comédiens, — et nos « parents (qui étaient loin de se douter que « nos jeux finiraient par les contrarier beau- « coup) étaient fiers ne nos essais et y ap- « plaudissaient volontiers. » (*Ibid.* 234-235.)

Alexandre Duval ébaucha même dès cette époque, en collaboration avec Corbigny, une tragédie de *Christine de Suède* ou *Monaldeschi à Fontainebleau,* qu'il retoucha plus tard et qui figure en tête de ses *Œuvres.* (Voir t. I, p. 5-8.)

Son père mit fin à ces jeux en l'envoyant à Paris ou plutôt à Versailles vers 1785 ou 86

en qualité de *secrétaire de la Députation des Etats de Bretagne* (*Ibid.* 238) ; mais il quitta bientôt ce poste pour un emploi d'architecte des bâtiments du roi (*Ibid.* 62), qu'il remplit jusqu'au moment où la prise de la Bastille (14 juillet 1789), le retour de la cour à Paris, la marée montante de la Révolution, détraquant toute l'administration des domaines royaux, supprima sa place et le mit sur le pavé.

Il trouva bientôt moyen d'utiliser de nouveau son talent d'architecte et alla, dans les environs de Pontoise, diriger la construction du château de Nointel, dont le propriétaire, fièrement affublé du titre de *marquis* de Nointel, était en réalité un petit avocat de Rennes du nom de Ribaud qui, ayant trouvé moyen de faire rentrer dans ses droits la dame de ce château, outrageusement volée et dépouillée par ses proches, avait reçu d'elle en récompense sa main, sa terre et son cœur. Ce Ribaud de Nointel était un curieux original, dont notre auteur mit des traits dans plus d'une de ses pièces, mais dont l'humeur fantasque finit par l'obliger à quitter Nointel (*Œuvres* II, p. 9-27), pour venir à Paris chercher une nouvelle occupation (1790).

III

Dessinateur et graveur.

Ainsi Alexandre Duval n'a encore que vingt-trois ans; nous l'avons déjà vu marin, secrétaire d'un corps délibérant, architecte; nous allons le voir dessinateur et graveur.

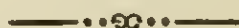
« Un jeune peintre, mon compatriote et mon « ami, » (dit-il dans ses *Souvenirs*) — c'était Olivier Perrin, l'auteur de la *Galerie armoricaine* — « me voyant sans occupation, me « proposa de venir dessiner les députés de « l'*Assemblée Constituante.* Massard, graveur « célèbre, avait fait cette entreprise; il avait « réuni plusieurs jeunes gens de l'Académie, « qui en un demi-quart d'heure faisaient un « portrait de député. » Parmi ces portraitistes improvisés, plusieurs devaient être un jour des peintres illustres ; on y voyait, entre autres, Gérard, Gros, Isabey. Tous étaient fort gais, faisaient force plaisanteries sur leurs modèles et sur leurs portraits, et riaient volontiers de se voir réduits par la rigueur des temps à une besogne si au-dessous de leur génie.

« Le directeur de cette entreprise (ajoute Du-« val) nous avait tous établis dans une salle des

« Capucins voisine de la salle de l'Assemblée; « un agent de l'entreprise allait chercher les « députés, et à force de supplications les déci- « dait à le suivre dans la chambre des dessi- « nateurs. Comme un architecte ne se pique « pas de bien faire un portrait, mes jeunes « camarades, qui me témoignaient toute sorte « de bienveillance, m'abandonnaient ces têtes « heurtées et prononcées, dont il m'était facile « de faire la caricature. Encore me faisaient- « ils le plaisir de retoucher mon ouvrage « avant qu'on l'envoyât à *l'examen*. Car il fal- « lait que le portrait fût reconnu par les « membres de l'Assemblée pour qu'il fût payé « par notre directeur — et payé six francs par « tête. » Ce qui n'était pas trop en vérité pour la tête d'un représentant du peuple. (*OEuvres* II, 70-72.)

Cette besogne des portraits terminée, — car elle ne pouvait durer toujours, — il fallut trouver de nouvelles ressources. Duval, associé à son ami Olivier Perrin, conçut le plan d'un ouvrage à gravures, nous dirions aujourd'hui à grande illustration, dont les planches représenteraient les principaux évènements du règne de Louis XVI et du commencement de la Révolution; et comme le goût de l'antiquité gréco-romaine commençait à se répandre partout — à tort et à tra-

vers, — les deux auteurs donnèrent leurs gravures pour des reproductions de bas-reliefs qui auraient été récemment découverts dans les ruines d'Herculanum et qui étaient censés figurer l'histoire d'un empereur romain, jusque-là entièrement inconnu et inédit. Cette fiction, enfantine et pédantesque à la fois, fut cependant acceptée par le public, grâce surtout au talent de Perrin, qui seul dessina cette suite de prétendus bas-reliefs et en fit un chef-d'œuvre de style. Duval, outre la paternité de l'idée, l'aida pour la gravure. Le tout se vendit bien et mit les auteurs à flot — mieux que ne l'avaient pu faire les têtes de députés à six francs la pièce.



IV

Volontaire. — Prisonnier. — Auteur dramatique.

L'année suivante (1792), la France était envahie, et appelait pour la défendre tous ses enfants. Les artistes « de toutes les académies du Louvre » formèrent une compagnie de volontaires, dans laquelle s'engagea Alexandre Duval, qui en fut (dit-il lui-même) « l'orateur et le troubadour. » Il a peint cette campagne d'une façon très pittoresque, sans en dissimuler les fatigues (*Œuvres* III, 67-70). L'ennemi chassé hors des frontières, la compagnie des artistes revint à Paris, et Duval, qui depuis sa première jeunesse avait toujours senti croître son goût pour l'art dramatique, y céda tout à fait et résolut de chercher là une carrière définitive ; il entra comme acteur (en 1793) au Théâtre-Français, qui était alors sur la rive gauche de la Seine et jouait, à peu près, vis-à-vis du Théâtre de la République, le rôle de l'Odéon actuel vis-à-vis du Théâtre-Français d'aujourd'hui. Mais sa carrière dramatique, à peine commencée, fut interrompue par la Terreur. En 1794, tous les acteurs du

Théâtre-Français, suspects de modérantisme, se virent incarcérés aux Madelonnettes. Duval, très observateur, rencontra là divers types curieux qu'il a peints dans ses *Souvenirs*, — entre autres, un général et un président du Parlement qui, tous les jours, se faisaient et se rendaient visite en perruque poudrée et habit de gala, avec autant d'étiquette et de cérémonie que s'ils avaient été à Versailles (*Œuvres* III, 166-170).

Le 9 thermidor rendit la liberté aux comédiens: Duval retourna à son théâtre, écrivit pour lui quelques petites pièces, et se maria vers le même temps.

Comme, au Théâtre-Français, il était payé en assignats, le discrédit de ce papier le mit dans la gêne; sa femme fut obligée de vendre ses bijoux, puis elle tomba malade, et Duval ne savait plus où donner de la tête, quand le directeur d'un autre théâtre de Paris vint lui demander une pièce. Duval accepta, à condition d'être payé en espèces sonnantes, et se mit de suite à l'œuvre; il l'écrivit rapidement et courut la porter au directeur :

« Je ne puis exprimer » (dit-il dans ses *Souvenirs*) « je ne puis exprimer le plaisir que « j'éprouvai lorsque je rentrai dans mon petit « ménage avec une douzaine de pièces d'or, qui « avaient alors une valeur considérable. Il y

« avait si longtemps que je n'avais touché de « l'or ! Et quand je songeais qu'il n'avait fallu, « pour me procurer cette fortune, qu'une plume « et une main de papier, j'éprouvai une fierté « qui ressemblait presque à de l'orgueil ; je « crus sentir en moi-même que je n'avais « plus besoin de personne et que je pourrais « vivre indépendant. En effet, depuis ce temps, « grâce à ma plume et à mon travail j'ai « toujours connu l'aisance, j'ai pu donner à « tout ceux qui m'appartenaient une existence « honorable. »

C'est donc cette pièce et le succès de cette pièce qui détermina Alexandre Duval à se livrer tout entier à la littérature dramatique. On serait curieux de la connaître, mais l'auteur n'en garda point le manuscrit et l'on n'en sait plus que le titre : elle s'appelait le *Défenseur officieux* (c'était le nom qu'on donnait alors aux avocats) et dut être jouée en 1795.

A cette date il avait déjà fait représenter quelques petites comédies, mais qui n'avaient pas marqué. En 1796, il en donna trois qui eurent un grand succès et qui mirent leur auteur hors de pair; deux de ces pièces, le *Souper imprévu* et *les Héritiers,* étaient des comédies en un acte; la troisième — la *Jeunesse du duc de Richelieu* — qualifiée aussi

comédie, était en réalité un drame bourgeois en cinq actes, avec des réminiscences historiques. De ces trois pièces, la meilleure de beaucoup, et qui révélait en Duval un vrai comique de la bonne école, c'était *les Héritiers.* J'en donnerai plus tard une analyse détaillée ; c'est là, à mes yeux, la première manifestation du talent hors ligne de Duval pour la comédie, et en même temps une de ses meilleures œuvres : longtemps il demeura avant tout, pour ses contemporains, « l'auteur des *Héritiers.* »

Ces succès de 1796 se renouvelèrent les années suivantes, notamment en 1798 pour les deux jolies comédies du *Prisonnier* et des *Projets de mariage*, en 1799 pour le *Trente et quarante* où Elleviou avait un rôle excellent, en 1801 pour *Maison à vendre,* et surtout pour le drame historique d'*Edouard en Ecosse,* qui marque vraiment une époque dans la vie d'Alexandre Duval. — Je me borne ici à nommer ces pièces; nous y reviendrons dans la seconde partie de cette étude.



V

Sous le Consulat et l'Empire.

L'époque du Consulat et de l'Empire, à laquelle nous arrivons, fut la grande saison, la pleine floraison du talent et de la célébrité d'Alexandre Duval. Il avait cependant peu de sympathie pour le régime qui domina à cette époque et pour le génie extraordinaire qui fonda ce régime, qui disposa souverainement, arbitrairement, pendant quinze années, des destinées de la France et de celles de tous les Français.

Duval n'accuse nulle part, dans ses *Souvenirs,* une prédilection marquée pour telle ou telle forme de gouvernement; mais il y montre partout un vif et sincère amour de la liberté, il la veut pour lui et — ce qui est toujours rare — pour les autres; il répudie énergiquement le despotisme sous toutes ses formes, aussi bien le despotisme d'en bas, le joug sanglant de la Terreur, que le despotisme d'en haut, c'est-à-dire l'absolutisme administratif, mais non moins inique et parfois non moins impitoyable, du régime impérial. C'est

même ce dernier qu'il attaque le plus souvent; il est très acerbe, dans ses *Souvenirs,* contre Napoléon; il crible de traits satiriques ses courtisans de fraîche date servilement courbés devant le maître, leur étiquette gourmée, gommée, empruntée; il voudrait pouvoir les jouer sur le théâtre : « Qu'elle serait originale (s'écrie-t-il) la comédie où on verrait un « ancien républicain passer tout à coup du « rang de bon bourgeois à celui de comte ou « de duc! Qu'il serait comique de voir ces « grands patriotes, jadis persécuteurs de la « classe privilégiée, essayer d'accorder leurs « anciens principes avec les nouveaux! Quel « rire ne provoquerait pas le farouche tribun « du peuple quand, cherchant à se barioler « de croix et de rubans, il retrouverait sous « sa main son ancien bonnet rouge! » etc. (*Œuvres* I, p. 346.)

Disons-le aussi, personnellement Alexandre Duval n'avait pas à se louer de Bonaparte : au mois de février 1802, sur un prétexte futile et véritablement inavouable, le premier Consul avait interdit, après deux représentations, son drame d'*Edouard en Ecosse,* frustrant ainsi l'auteur du bénéfice certain d'un très-grand succès, et de plus, par sa colère et ses menaces il l'avait contraint de quitter

Paris, puis la France, et de s'expatrier pendant près d'un an. Nous reviendrons sur ces faits dans notre seconde partie.

L'année suivante, Duval, de retour en France, avait fait par ordre, pour la fête du premier Consul, une pièce de circonstance qui fut jouée à la Malmaison, chez Joséphine, devant Bonaparte et sa cour : il n'en reçut aucune récompense, pas même un remerciement. La même année (1803), au moment où Bonaparte avait réuni dans le fameux camp de Boulogne une armée destinée à menacer la Grande-Bretagne, notre auteur, par ordre encore, composa un grand drame historique intitulé *Guillaume le Conquérant*, destiné à populariser l'idée d'une expédition en Angleterre : non seulement, cette fois encore, il ne fut ni récompensé ni remercié de sa peine; mais après une seule représentation sa pièce fut interdite. Il faut en dire le motif.

Au troisième acte de ce drame (scène VII), lorsque l'armée franco-normande de Guillaume, déjà descendue en Angleterre, se prépare à marcher contre l'armée anglaise d'Harold pour livrer et gagner la bataille d'Hastings, un des seigneurs français, le comte de Poitiers, qui est en même temps un trouvère, pour enflammer le courage de ses compagnons d'armes, chante les louanges de Roland, le

brave des braves, l'illustre neveu de Charlemagne. C'est là d'ailleurs un trait historique. Ce qui ne l'était guère, c'est la forme sous laquelle Duval présentait à ses contemporains l'éloge de Roland : de la vieille chanson de geste du XIe siècle il avait fait une romance fort bien tournée dans le genre troubadour; mais ce n'est pas là ce qui pouvait alors choquer personne; au contraire, à la représentation, cette romance, mise en musique par Méhul, excita l'enthousiasme de toute la salle. Les quatre premiers couplets célébraient les exploits de Roland, le dernier sa mort glorieuse à Roncevaux, en ces termes :

Mais j'entends le bruit de son cor
Qui résonne au loin dans la plaine...
Eh quoi! Roland combat encor?
Il combat!... O terreur soudaine!

J'ai vu tomber ce fier vainqueur;
Le sang a baigné son armure;
Mais, toujours fidèle à l'honneur,
Il dit en montrant sa blessure :

« Soldats français, chantez Roland!
Son destin est digne d'envie :
Heureux qui peut, en combattant,
Vaincre ou mourir pour sa patrie! »

L'œil le plus pénétrant aurait peine à décou·

vrir là le moindre prétexte pour l'interdiction de la pièce. Cependant, au dire des courtisans de Bonaparte, le crime est dans ce couplet. En effet, à les entendre, en l'an 1803 qui donc pouvait être Roland, le brave des braves, sinon Bonaparte lui-même? Donc le couplet célébrant la mort de Roland avait uniquement pour but d'annoncer aux Français que Bonaparte succomberait dans son expédition en Angleterre!... Le premier Consul, qui n'avait pas vu la pièce, se laissa ridiculement tromper par ces vils flatteurs et eut un accès de colère bleue, au point de vouloir faire jeter Duval dans un cul de basse-fosse. Des conseillers plus sages le calmèrent. Mais la mesure prise contre la pièce fut maintenue, et sous prétexte que Bonaparte était le Roland moderne, il fut — en dépit de l'histoire — interdit à Guillaume le Conquérant de livrer la bataille d'Hastings [1].

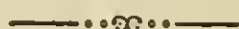
Notez que Duval, qui était archi-classique, avait, dans cette circonstance, sacrifié, par pur patriotisme, les unités dramatiques de temps et de lieu et taillé son œuvre sur le patron des drames de Shakespeare. Ce sacrifice fut, on le voit, bien mal récompensé.

En deux autres occasions, sous le régime

1. *Œuvres* d'Alexandre Duval, V, p. 24-28.

impérial, notre auteur fit encore, par ordre, avec aussi peu de succès des pièces de circonstance; l'une d'elles, commandée pour le mariage de l'empereur avec Marie-Louise, et que Méhul, le célèbre compositeur, avait ornée de sa musique, ne fut même pas jouée [1].

1. *Œuvres* d'Alexandre Duval, VII, p. 4-8.



VI

En Allemagne et à l'Académie.

Les rigueurs de Napoléon à l'égard de Duval n'eurent pas toutes d'aussi fâcheuses conséquences qu'on pourrait le croire.

L'exil auquel il dut se condamner après l'interdiction d'*Edouard en Ecosse*, au commencement de 1802, le mena jusqu'en Russie, où il fut fort bien reçu et gagna pas mal d'argent, comme nous le dirons plus tard quand nous reviendrons avec détail sur cette pièce.

Pour se rendre en Russie en 1802, et l'année suivante pour en revenir, il traversa deux fois l'Allemagne en divers sens, et dans ce double voyage il se trouva en rapport avec beaucoup d'hommes célèbres de ce pays, princes, littérateurs ou autres, par exemple, avec Kotzebue, Auguste Lafontaine, Goethe, le prince de Ligne, le duc de Brunswick, etc. Il y recueillit nombre d'observations intéressantes et de traits curieux, qu'il a plus tard semés dans ses *Souvenirs*, où je me borne à cueillir l'anecdote suivante.

Il y avait à cette époque à Berlin un certain prince Henri de Prusse, passablement vieux,

oncle du roi régnant, ayant un frère appelé Ferdinand, qu'il aimait beaucoup. Aussi, chaque année, Henri célébrait-il en grande pompe la fête du prince Ferdinand. Cela commençait par un grand gala des plus plantureux, dans la grande salle de son palais donnant sur un beau parc. Au dessert, les fenêtres s'ouvraient, le parc apparaissait illuminé, avec des feux d'artifice et des fanfares militaires dans les bosquets. Alors le prince Ferdinand se levait, contemplait un instant le parc avec un étonnement attendri et une vive admiration, puis s'écriait :

— « Agréable surprise, mon cher frère! O l'agréable surprise! »

Seulement, comme le prince Henri n'avait pas une imagination très riche, c'était toujours le même programme sans aucun changement depuis trente ans. Depuis trente ans, régulièrement, à la fin du dîner, les fenêtres s'ouvraient, le parc montrait les mêmes girandoles, lançait les mêmes soleils d'artifice, sonnait les mêmes fanfares; et dès l'ouverture des fenêtres, le prince Ferdinand, de son côté, ouvrant des yeux stupéfaits et une bouche admirative, en proie à un étonnement toujours nouveau, toujours inaltérable, plus grand même chaque année, répétait avec une conviction profonde :

— « Agréable surprise, mon cher frère! O l'agréable surprise![1] »

Cette anecdote n'a-t-elle pas une saveur tout à fait tudesque?

Cependant, depuis *Edouard en Ecosse* et malgré l'interdiction de ce drame, les succès de Duval ne s'étaient point arrêtés. Celles de ses pièces que l'on doit nommer comme ayant le mieux réussi sont : (en 1802) *Une Aventure de Saint-Foix*, où l'on voyait un Rennais (Saint-Foix) mis en scène par un Rennais (Duval) et joué par un autre Rennais (Elleviou), car cette petite comédie, mêlée de musique, se produisit sur le théâtre de l'Opéra-Comique; — en 1804, *Shakespeare amoureux*, consistant presque entièrement en une très belle scène qui était le triomphe de Talma; — en 1805, *le Tyran domestique,* comédie en cinq actes et en vers, — et encore *le Menuisier de Livonie*, — *la Jeunesse de Henri V* (1806), *la Tapisserie* (1806), *le Faux Stanislas* (1809),etc., toutes en prose, en un ou en trois actes au plus.

Conséquence de ces succès : Alexandre Duval entra, en 1812, à l'Académie Française.

1. Voir *Œuvres* d'Alex. Duval, VI, p. 254-255.

VII

Odéon et Fontainebleau.

La tragédie en France, on le sait, n'existait vraiment pas sous l'Empire. Toute la littérature dramatique, toute celle du moins qui comptait, s'était concentrée dans la comédie, et les deux premiers auteurs comiques de cette époque, c'étaient incontestablement Picard et Duval. Aussi, malgré toutes ses préventions contre ce dernier, Napoléon Ier ne put-il se refuser, sur la proposition de son ministre, à mettre Duval à la tête du second théâtre français, dit alors Théâtre de l'Impératrice, aujourd'hui l'Odéon, quand, en 1808, Picard passa de la direction de cette scène à celle de l'Opéra.

Notre auteur resta huit ans directeur de l'Odéon, de 1808 à 1816; si cette position fut avantageuse pour sa fortune, elle lui causa, et pendant et après son administration, de nombreux ennuis, sur le détail desquels il serait trop long et très peu intéressant d'insister ici. Mais nous devons faire connaître un curieux épisode de la vie d'Alexandre Duval, qui se rattache essentiellement à ses

fonctions de directeur du Théâtre de l'Impératrice.

Cette direction comprenait, outre l'Odéon, l'Opéra-Buffa (Opéra Italien), et en 1809 pendant son séjour à Fontainebleau, l'empereur s'étant fait suivre de cet opéra, Alexandre Duval s'était avec son théâtre rendu dans cette résidence.

« Quoique je n'eusse pas l'honneur d'appartenir à la cour (dit-il dans ses *Souvenirs*), je m'y ennuyais presque autant qu'un courtisan. Je dis presque autant : car la reine Hortense, qui m'avait aperçu dans l'une de mes promenades du parc, me fit dire par le comte de Rémusat qu'elle s'ennuyait à la mort, et que je serais bien aimable si je voulais venir lui lire quelques-uns des ouvrages auxquels je devais nécessairement travailler à Fontainebleau, pour m'empêcher d'y mourir de consomption. »

Duval avait justement une pièce en trois actes, à peine achevée, le *Faux Stanislas;* il s'empressa de la mettre en état d'être lue et de se mettre lui-même aux ordres de la reine Hortense.

« Quelques jours après (continue-t-il), on me fit avertir que l'empereur allant à la chasse le lendemain, ce serait l'instant qu'on prendrait pour la lecture, qui se ferait chez la

reine Hortense, en présence de toutes les dames du château, des chambellans et de tous les courtisans qui ne suivraient pas l'empereur... Contre l'usage je n'attendis pas longtemps; la reine Hortense arriva, précédée de son cortège. Au nombre des seigneurs de Bonaparte, j'en connaissais beaucoup nés, comme moi, dans un rang bourgeois, » mais qui, en face de la reine (dit Duval), ne voulurent pas me reconnaître, sauf un seul « plus courageux et qui, tout en regardant la reine et lui souriant, passa l'une de ses mains derrière le dos et me pinça discrètement le bout du doigt... Mais le comte de S*** [1] (d'ancienne noblesse), qui par sa place éminente ne quittait jamais le château, vint à moi dès qu'il me vit et, quoique je le connusse peu, me dit bonjour en me regardant, ce que n'osa jamais faire le bourgeois devenu grand seigneur dont j'ai d'abord parlé...

« Venons à ma lecture. Tous les courtisans s'étaient rangés selon l'ordre consacré par l'étiquette. De même, selon l'étiquette des auteurs, j'étais placé près d'une petite table et, selon l'usage encore, j'avais à ma disposition un verre d'eau sucrée. J'avais commencé à lire et je touchais à la fin du pre-

1. Sémonville.

mier acte, lorsque les deux battants de la porte du salon s'ouvrirent à grand bruit, et l'on annonça : *L'Empereur...*

« Je ne pourrais exprimer avec quelle promptitude tous mes auditeurs se trouvèrent aussitôt debout; je ne puis comparer ce mouvement rapide qu'à un temps de l'exercice du maniement des armes exécuté avec une admirable précision. Tout étourdi du bruit, je me levai machinalement, mais plus tard que tout le monde, et je fus tout surpris de voir en face de moi l'empereur en habit de chasse et tous les seigneurs qui l'avaient suivi. Il demanda, avec sa brusquerie ordinaire, ce que l'on faisait là. Mme de la Rochefoucauld expliqua le motif de la réunion, et comme elle supposait peut-être que Napoléon ne me connaissait pas, elle allait entrer dans quelques détails sur mes ouvrages, lorsqu'il l'interrompit par ces mots :

« — Oh! je le connais bien, c'est l'auteur du *Tyran domestique* et d'*Edouard en Ecosse.* »

« Il affecta d'appuyer sur ce dernier titre. Après avoir dit qu'il n'avait pu chasser à cause de la pluie, il ajouta qu'il ne serait pas fâché d'entendre ma pièce, et me dit alors d'un ton de voix très doux :

« — Asseyez-vous, monsieur Duval. »

« Puis apres, à tout le monde :

« — Asseyez-vous... »

« M. le comte de S***, voyant que l'empereur voulait entendre ma comédie, m'invita à recommencer ma lecture :

« — Non, dit l'empereur ; qu'on me fasse l'exposition de l'ouvrage, et je serai bientôt au courant. »

« M. de S*** se crut naturellement obligé de faire cette exposition ; mais je ne sais par quelle fatalité il s'écarta tellement de mes idées, que je craignis que l'empereur ne comprît rien à l'ouvrage quand j'en reprendrais la lecture. Plus le comte parlait, plus mon embarras augmentait ; enfin n'y pouvant plus tenir, emporté par mon amour-propre d'auteur, j'interrompis M. de S*** en m'écriant :

« — Monsieur le comte, je vous demande pardon, mais ce n'est pas là l'exposé de ma comédie. »

« M. de S*** me répondit, avec sa politesse ordinaire, qu'il m'avait très bien entendu, qu'il lui semblait... quand il fut à son tour interrompu par l'empereur, qui lui dit très brusquement :

« — Ah ! vous voulez mieux connaître la pièce que celui qui l'a faite !... Parlez, monsieur Duval. »

« Je rougis de chagrin d'avoir été cause de

cette sortie, je fis l'exposition de ma comédie le plus clairement qu'il me fût possible, — et je repris la lecture.

« Cette lecture achevée, l'empereur me parla de quelques scènes de ma pièce qui lui avaient fait plaisir, puis finit par me demander pourquoi dans mes comédies je mettais si souvent des rois en scène. Je lui répondis naïvement, sans penser à faire une épigramme, que mes prédécesseurs ayant épuisé les ridicules des bourgeois, j'avais cru trouver dans ce nouveau choix de personnages une nouvelle mine à exploiter. — Il sourit d'abord, puis se leva en me disant d'un ton assez dur :

« — Eh bien ! que faites-vous de votre *Edouard ?* »

« — Mais (répondis-je) Votre Majesté sait mieux que personne qu'il est aux arrêts, et qu'il ne dépend que d'elle de l'en faire sortir. »

« Il se mit alors à rire, mais d'une façon sardonique qui me parut vouloir dire : « C'est « bien, qu'il y reste ! » — Puis il sortit, suivi de toute sa cour [1]. »

Edouard en effet ne devait point quitter

1. *Œuvres* d'Alexandre Duval, VII, p. 75 à 83.

les arrêts tant que Napoléon serait sur le trône; mais il faut avouer aussi que la réponse de Duval sur les ridicules des rois n'était pas absolument propre à fléchir le maître en sa faveur.



VIII

De Napoléon à Louis-Philippe. — Mort de Duval.

Après la chute de l'Empire, l'activité littéraire de notre auteur, entravée jusqu'en 1816 par les embarras de sa direction de l'Odéon, se releva quelque peu. En 1817, il fit jouer *la Manie des grandeurs,* en 1818 *la Fille d'honneur*, deux comédies en cinq actes et en vers, assez bien accueillies par le public, surtout la dernière, ainsi que deux autres actes d'un genre plus léger mais d'une invention originale, l'*Officier enlevé* (1819) et le *Jeune homme en loterie* (1821).

Cette dernière date et cette dernière pièce marquent, ou peu s'en faut, le terme de la carrière dramatique d'Alexandre Duval, du moins en ce qui touche les pièces mises au théâtre. Plusieurs causes contribuèrent à fixer ce terme. Après la chute de l'Empire, notre auteur, très antipathique, nous l'avons dit, au despotisme napoléonien, très sympatique, au contraire, au gouvernement constitutionnel inauguré par la Charte de 1814, montra tout naturellement ses sympathies en-

vers ce régime tant qu'il demeura suffisamment libéral pour satisfaire ses propres idées, c'est à dire jusqu'à la chute du ministère Decazes. Après cet évènement, il passa dans le camp de l'opposition; dès lors la censure, très rigoureuse pour ses nouvelles pièces, en interdit la représentation, d'autant qu'elles touchaient toutes par quelque côté à la politique du jour.

Duval, pour occuper ses loisirs et pour tirer sous une nouvelle forme un nouveau profit de ses comédies, entreprit de recueillir et de publier ses œuvres complètes, qui parurent de 1822 à 1825, et furent éditées par la librairie Barba en neuf volumes in-8°, contenant quarante-neuf pièces, dont huit n'avaient pas été représentées, entre autres, les trois dernières, composées depuis 1821 et refusées par la censure. A la demande de son éditeur, il joignit à toutes ces pièces des notices qui, outre les détails spéciaux relatifs à l'œuvre que précède chacune d'elles, renferment une foule de traits, de faits, d'anecdotes curieuses concernant l'auteur, ses amis, sa famille, et constituent véritablement, sinon des mémoires complets, du moins un recueil fort intéressant de souvenirs personnels, et aussi est-ce sous ce titre de *Souvenirs* que nous les avons citées et que nous les

citerons encore, lorsque nous aurons à en parler.

Ce n'est pas seulement la censure de la Restauration qui mit fin à la carrière dramatique d'Alexandre Duval. A la même époque, un nouveau vent s'était levé dans le monde littéraire. Soufflant avec une force toujours croissante comme un ouragan irrésistible, ce nouveau vent était en train de balayer ce vieux monde et d'en faire éclore un autre tout différent. Déjà on pouvait bien dire : *Novus rerum nascitur ordo.* C'était la grande révolution ou plutôt rénovation littéraire qu'on a appelée le romantisme, laquelle, pour n'avoir pas tenu toutes ses promesses, n'en a pas moins donné de très grandes œuvres et rendu à notre littérature un service capital, en infusant dans ses veines appauvries un sang jeune et chaud, un peu trop pétulant et trop capricant peut-être, mais vivant, ardent et généreux.

Toutes les formes littéraires furent plus ou moins renouvelées et, non moins que les formes, les idées, les images, le style. Dès lors, les œuvres nouvelles qui se présentaient coulées dans l'ancien moule ne pouvaient manquer de subir un discrédit. C'était le cas, entre autres, des trois dernières comédies d'Alexandre Duval (*l'Orateur anglais ou l'E-*

cole des Députés, — la Princesse des Ursins, — le Complot de Famille). Quand on les lit dans le dernier volume de ses Œuvres, on ne peut se dissimuler qu'en les refusant, la censure avait rendu à l'auteur un grand service ; s'il les avait fait jouer, il aurait eu là un triple échec, et inévitable ; elle mit autour de sa tête l'auréole de la persécution. La preuve, c'est que l'une de ces pièces (*la Princesse des Ursins*) ayant obtenu d'être jouée en 1825, n'eut que quelques représentations.

Alexandre Duval comprit sans peine que le romantisme était pour lui un ennemi autrement redoutable que la censure ; avec la fougue et l'entrain de son caractère, il se jeta fiévreusement dans la mêlée, bataillant à grands coups de plume contre les novateurs qu'il traitait de barbares, et défendant pied à pied la citadelle des traditions classiques ou plutôt pseudo-classiques : car, malgré les qualités qui survivaient dans ses meilleurs représentants, cette école de l'Empire, sous bien des rapports — entre autres sous celui du style, — ne tenait plus rien du grand siècle.

Duval avait d'ailleurs assez travaillé ; malgré toutes les réserves à faire, il y avait dans son œuvre assez de qualités et de parties excellentes pour lui donner droit à un repos chèrement gagné.

En 1830, il fut nommé conservateur-administrateur de la bibliothèque de l'Arsenal ; il vécut tranquille dans cette retraite jusqu'à sa mort, advenue le 9 janvier 1842, — sans pouvoir toutefois renoncer à lancer encore de temps à autre contre la nouvelle école, alors au plein de son triomphe, quelques flèches plus ou moins acérées, par exemple, en 1833 : *De la littérature romantique, lettre à M. Victor Hugo* (in-8° de 47 pages) ; — en 1838 : *Le Théâtre-Français depuis cinquante ans*, — etc.[1]

Ses meilleures pièces restèrent longtemps au répertoire ; l'étude que nous ferons de ses Œuvres dira s'il n'y aurait pas avantage à en reprendre quelques-unes.

1. Il publia de plus en 1832 un roman intitulé *la Misanthrope du Marais ou la jeune Bretonne*, in-8° ; et en 1836, *le Testament*, comédie en trois actes et en prose, non représentée.



IX

Caractère de Duval. — La Bretagne.
Rennes.

Quoique depuis l'âge de vingt ans, Alexandre Duval ait habité Paris presque toute sa vie, il resta toujours, de cœur et de sympathie, de mœurs et de caractère, très Breton. Il aimait fort à voir des Bretons, il les attirait chez lui, les recevait toujours très bien, les aidait, les patronnait, les poussait par tous les moyens en son pouvoir.

Dans la notice qui précède sa comédie intitulée *Une Aventure de Saint-Foix*, il a placé une esquisse intéressante du caractère breton; en voici quelques traits qui le peignent lui-même :

« Tous les hommes ont un sentiment de prédilection pour le lieu de leur naissance; les Bretons plus que personne, si j'en juge d'après moi. J'ai du plaisir à songer aux lieux où se passa mon enfance, aux compagnons de mes jeux; je les revois avec le plus vif intérêt. La Bretagne est pour moi une patrie dans la patrie : j'ai conservé dans mon intérieur beaucoup des mœurs, des usa-

ges, de la manière de vivre de ses habitants.

« Je ne prétends pas que les Bretons soient des hommes parfaits, il s'en faut. Ils ont conservé de leur ancienne origine une certaine rudesse, que le temps n'a point effacée. Ils ont tous dans le caractère une certaine fierté, qu'en beaucoup de circonstances on pourrait appeler de l'orgueil.

« Peut-être cet orgueil tient-il à un sentiment national : ils se rappellent qu'ils n'ont point été soumis par les Francs... Cette nation, presque insulaire, n'a pas cessé d'être indépendante. En donnant une reine à la France, elle stipula ses droits, qu'elle a conservés courageusement jusqu'à la Révolution. Ses privilèges n'étaient pas de vains titres : la province s'administrait elle-même, tous les ordres de l'état composaient son parlement; les communes y avaient des franchises plus étendues qu'en aucune province de France; le tiers-état avait le droit de discuter l'impôt; les accents de la liberté se sont fait entendre plus d'une fois dans les États de Bretagne.

« Les Bretons ont pris une part très active à la Révolution : partout ils ont montré le courage, partout la résistance opiniâtre, partout un grand caractère...

« Ce caractère, je le retrouve dans chaque individu, isolé de la masse. Le Breton unit à

l'indolence le courage et l'activité. Pour qu'il sorte de l'apathie qui lui est ordinaire, il faut que ses passions soient en jeu, qu'on se montre injuste envers lui et que son orgueil soit blessé. Cet orgueil, qui fait le fond de son caractère, a son origine dans un sentiment noble : l'amour de la justice et de l'égalité, une indépendante franchise.

« Les Bretons ne connaissent point l'ambition ; s'ils parviennent quelquefois aux honneurs, aux grands emplois, c'est qu'ils y sont poussés malgré eux par leurs talents ou par leur épée. Le Breton, fier et dédaigneux, sait très bien cependant qu'il mérite de hautes situations, mais sa fierté l'empêchera toujours d'employer l'intrigue, qui si souvent les fait obtenir[1]..... »

Cette horreur de l'intrigue, cette franchise indépendante, cette résistance intraitable contre l'injustice s'exaltant dans la lutte jusqu'à la fierté, l'orgueil, l'opiniâtreté, si c'est là le Breton, c'est aussi essentiellement Alexandre Duval.

Avec cela un sens droit, solide, pratique, finement observateur ; beaucoup d'esprit, et un esprit vif, délié, naturel avant tout, détes-

1. *Œuvres* d'Alexandre Duval, t. IV, p. 316 à 322.

tant la pose, l'affectation, tout à fait l'antipode du pédantisme et de la préciosité, de ce joli caquetage des ruelles du XVIIe siècle, des salons du XVIIIe, vanté sous le nom de « bel-esprit, » attribut indispensable de ce qu'on appelait alors un *aimable* écrivain, un *aimable* auteur.

Et cependant n'arriva-t-il pas, un jour, que tous les journaux de Paris, comme de concert, s'entendirent pour décerner à Duval ce titre d'*aimable auteur !* C'était à l'occasion de sa jolie comédie du *Prisonnier,* jouée pour la première fois le 2 février 1798, et dont « le succès alla *jusqu'à la folie.* » Ce mot d'*aimable* avait moins en vue les qualités personnelles de l'auteur que celles de sa pièce, très amusante. Toutefois l'expression était à double entente, et donna lieu à une scène assez curieuse.

Duval en ce temps-là étant venu à Rennes et ayant fait visite à une dame fort spirituelle de sa connaissance, la comtesse de Lant...[1], celle-ci, qui goûtait fort son bon sens, sa finesse, son esprit naturel et sans apprêt, s'amusa à le plaisanter sur ce titre d'*aimable auteur* (pris au sens de bel esprit) qu'il avait acquis tout récemment. Après quoi, elle

1. *Œuvres* d'Alex. Duval, III, p. 10. Il faut sans doute lire « Lantivy. »

l'invita à dîner pour le surlendemain. Elle avait quelques amies, non de la première jeunesse, selon Duval, mais douées de grandes prétentions à la littérature et au bel-esprit, et qui, sachant que la comtesse devait avoir à sa table cet auteur vanté comme si aimable par les journaux de Paris, ravies d'avance à l'idée de toutes les belles choses et de tous les bons mots dont il allait égayer ce dîner, manifestèrent le désir d'être de la partie. Mme de Lant..., entrant dans cette idée et prévoyant une bonne scène, se hâta d'inviter tous les bas-bleus ou semi-bleus de la ville de Rennes.

Le jour venu, cette galante et littéraire assemblée eut pendant tout le dîner les yeux et les oreilles braqués sur Duval, attendant toujours les perles qui devaient sortir de sa bouche. Mais la vue de tous ces visages un peu majeurs ne l'inspirait guère, apparemment; il parla fort peu et, s'il faut l'en croire, tout à fait « en bon bourgeois et en très vulgaire langage. » Ces dames, fort désappointées, pensèrent que, les croyant étrangères à la littérature, il n'osait s'y lancer en leur présence. Pour le détromper, « elles se mirent « — dit Duval — à me débiter un fatras de « vers qui m'arrivaient à brûle-pourpoint; « tout surpris à mon tour de cette intempé- « rance littéraire, je les regardais avec cet

« étonnement qui tient de la stupidité : si « bien qu'elles me prenaient pour un imbé- « cile, et moi je les tenais pour des folles[1]. »

Quelques jours après, étant retourné chez la comtesse, il eut le mot de l'énigme :

— Ah! vraiment, monsieur l'*aimable auteur* — dit-elle avec un malin sourire — vous ignoriez qu'il y eût parmi vos compatriotes d'aussi *aimables muses*. J'ai voulu vous mettre en relation avec elles, les faire jouir de votre *amabilité;* vous avez mal répondu à ma politesse; vous pouvez compter que nos muses ont de vous maintenant la plus triste idée...

Et en riant franchement elle ajouta : — Si cette petite comédie, que je me suis donnée, ne vaut pas les vôtres, elle m'aura toujours bien amusée.

Duval, on le pense, rit de bon cœur de cette plaisante mystification.

1. *Œuvres,* III, p. 12.



X

Affections de famille. — Un arrière-petit-fils.

Les affections et les sentiments de famille étaient très forts, très vifs, très profonds chez Alexandre Duval et chez ses deux frères. Il avait un culte pour ses parents; dans ses *Souvenirs,* il fait le plus touchant éloge de son père, mort à soixante-seize ans en 1806, et de sa mère qui vivait encore à Rennes en 1822, âgée de quatre-vingt-onze ans [1].

J'ai entre les mains des lettres inédites de lui, dans lesquelles sa vive affection pour ses frères, ou plutôt la mutuelle affection des trois frères entre eux, s'exprime de la façon la plus vive et la plus vraie; j'en vais citer quelques passages, on en jugera.

En 1794, Amauri et Alexandre Duval sont à Rennes, à passer quelque temps dans leur famille; Henri, le plus jeune, retenu à Nantes où il avait une place dans une maison de commerce, ne peut prendre part à cette réu-

1. *Œuvres* d'Alex. Duval, III, p. 357 et suiv., dans la notice qui précède la comédie des *Tuteurs vengés.*

nion. Le 26 septembre (30 fructidor an II), Amauri lui écrit :

« Pourquoi, mon ami, les circonstances te « forcent-elles de rester à ton poste! Avec « quelle joie nous t'aurions embrassé! Mais « ce plaisir-là ne nous est peut-être pas inter- « dit pour longtemps. C'est à Paris que nous « tâcherons tous de nous réunir; c'est là que « nous vivrons en frères, en amis. Talents, « fortune, succès, revers, nous mettrons tout « en commun, nous partagerons tout ensem- « ble. »

Deux ans plus tard, le 8 décembre 1796 (18 frimaire an V), Alexandre écrit au même Henri :

« Quelque chose qui puisse arriver, si tu « n'as plus rien à prétendre dans ce pays-là « (à Nantes), pars et reviens trouver tes frères, « dont tu partageras la bonne et la mauvaise « fortune. Tu ne doutes pas du plaisir que tu « feras à moi et à ma femme; nous t'aimons « sincèrement et nous ne désirons rien tant « que de te voir fixé à Paris. »

Et encore, le 21 du même mois de décembre (1er nivose an V), du même au même :

« Tu ne t'es point trompé sur nos senti- « ments à ton égard, mon cher Henri : tant « qu'il me restera un gîte et un morceau de « pain, ils seront toujours à ton service. Tu

« n'avais pas besoin de m'annoncer et ton « arrivée à Paris et tes projets. Nous nous « connaissons assez, nous autres, pour savoir « que ce que l'un a, l'autre peut y prétendre. « Viens donc vite embrasser ton frère, et ma « femme, et surtout ta petite nièce qui se « porte à ravir. Notre frère Amauri n'est plus « de notre ménage, mais nous n'en sommes « pas moins unis et nous le serons toujours, « je l'espère. C'est bien le diable si, de trois « frères unis par l'amitié et qui ne sont pas « sans talents, un au moins ne trouvait pas « le moyen de se tirer d'affaire, et alors cet « *un-là* aidera les autres. Je me rappelle une « vieille sentence de notre vertueuse mère, « qui nous a dit plus d'une fois que les « familles unies prospèrent. Ainsi soit-il ! »

On trouve aussi dans ces lettres, ainsi que dans plusieurs passages des *Œuvres* d'Alexandre Duval, d'irrécusables témoignages de sa vive et profonde tendresse pour sa femme et — comme il les nomme d'habitude — pour « ses deux chères petites filles. » Car il n'avait pas de fils; il laissa seulement deux filles, dont l'une fut mariée à un Breton, M. Mazois, architecte et archéologue d'un grand talent [1],

1. Né à Lorient le 2 octobre 1783, mort à Paris le 31 décembre 1826.

et qui malgré une mort prématurée a laissé deux beaux ouvrages, toujours cités, sur les monuments de l'architecture romaine : les *Ruines de Pompéi* (1809 à 1811) et le *Palais de Scaurus* (1819).

Quant à l'autre fille d'Alexandre Duval, nous n'avons pu trouver le nom de son mari, mais nous savons celui de son petit-fils. C'est le nom d'un grand artiste, d'un grand patriote, tombé glorieusement, il y a vingt ans, en défendant la patrie.

Ce petit-fils, c'est, ou plutôt c'était Henri Regnault, ce jeune peintre d'un si grand talent, à vingt ans déjà un maître, tué à Buzenval en combattant les Prussiens, le 19 janvier 1871.

Une biographie d'Henri Regnault, publiée en 1872, mentionne Mme Mazois (morte le 21 octobre 1866) comme étant sa grand'tante, la sœur de sa grand'mère; cette grand'mère était donc nécessairement l'autre fille d'Alexandre Duval. Et quand le savant J.-B. Dumas annonça à l'Académie des Sciences (le 30 janvier 1871) la mort d'Henri Regnault : « Cette « grande douleur, dit-il, vivement ressen- « tie par tous, l'est plus particulièrement par « trois classes de l'Institut : l'Académie Fran- « çaise, dont l'aïeul d'Henri Regnault faisait « partie » (c'est d'Alexandre Duval qu'il s'a-

git, et aïeul est ici pour bisaïeul) ; « l'Académie « des Sciences, dont son père est depuis long- « temps l'honneur ; l'Académie des Beaux- « Arts, qui perd en lui son espérance et son « printemps [1]. »

Cette palme funèbre du petit-fils (arrière-petit-fils), toute fraîche et toute brillante, ranime et ravive en quelque sorte le nom et la gloire de l'aïeul.

Tous deux artistes, tous deux dévoués à la France ; unis non pas seulement par le sang, mais par un même amour passionné de l'art et de la patrie.

Voyant la France envahie, Alexandre Duval n'avait pas hésité à prendre le mousquet, à aller combattre les Prussiens, et il avait eu le bonheur de contribuer à les chasser du pays.

Non moins généreux, non moins vaillant, son petit-fils a été moins heureux. Il a eu toutefois le plus grand honneur qui puisse échoir à un fils, à un Français : il a donné sa vie pour sa mère, c'est à dire, pour la France.

1. Communiqué par M. Saulnier, conseiller à la Cour d'Appel de Rennes.



DEUXIÈME PARTIE

—

LE THÉATRE D'ALEXANDRE DUVAL

I

Vocation dramatique.

Avant d'examiner le théâtre de Duval, d'en apprécier la valeur, d'en faire connaître les principales œuvres, il convient d'exposer les circonstances, les sentiments qui le poussèrent dans la carrière dramatique, les dispositions d'esprit qu'il y apporta. Lui-même a pris soin de nous l'apprendre en quelques pages fort intéressantes sur l'état du théâtre, et spécialement de la Comédie-Française, à la veille de 1789, c'est-à-dire au moment même où s'élaborait sa vocation [1] :

1. *Notice sur l'état actuel du théâtre en France* (en 1828), p. XXXVIII.

« La Comédie-Française, avant 1789, était un établissement tout royal. Les grands talents qui en faisaient la gloire inspiraient à un public instruit le plus grand intérêt. Un début d'acteur, une pièce nouvelle, une anecdote de coulisse suffisait pour occuper la grande société, qui se passionnait plus ou moins pour telle actrice, pour tel ouvrage.

« A cette époque, toutes les loges étaient louées à l'année par la cour et la haute finance. Dans la classe des gens riches et distingués, il eût été du plus mauvais ton qu'une femme n'eût pas pu dire : « Je vous attends ce soir « dans ma loge. »

« Le parterre se composait de tous les jeunes gens que leurs études appelaient à Paris et qui, possédant déjà dans leur mémoire tous les passages remarquables de Racine et de Corneille, venaient juger les acteurs dans les pièces qu'ils avaient appris à admirer dès leur enfance. S'ils étaient quelquefois bruyants et sévères, le plus souvent ils montraient cet enthousiasme qui est dans le caractère de la nation; cet enthousiasme s'emparait bientôt des loges et donnait aux représentations de ce temps-là une vivacité, une chaleur qui n'avaient rien de factice et ne ressemblaient nullement aux applaudissements calculés des claqueurs de nos

jours... L'orchestre n'était rempli que de vieux amateurs, qui faisaient de l'art dramatique le plaisir de leur vieillesse, et pour qui le moindre évènement au théâtre devenait une affaire principale. Il était donc impossible qu'un art, qui faisait le charme de la haute société et de toute la jeunesse instruite, ne fît pas des progrès rapides...

« Oh! qu'alors il était beau, cet art du théâtre! Que de fois, à mon arrivée à Paris, j'allai porter mes légères économies au Théâtre-Francais, économies qui pesaient jusque sur mes repas. Dès le matin du jour que je dérobais à mes occupations, disons mieux, à mes devoirs, je jouissais par anticipation des plaisirs que j'allais éprouver. Je n'entrais pas sans une secrète émotion dans le temple de l'art. Presque toujours l'un des premiers sur les banquettes du parterre, tout entier à mes méditations, je cherchais à me rappeler les morceaux les plus remarquables de l'ouvrage que l'on allait jouer. Je n'avais d'autre idée que la pièce... Bientôt l'orchestre se faisait entendre, la toile se levait...

« Alors mon attention, incessamment fixée sur le théâtre, sur l'acteur, me faisait éprouver tous les sentiments qu'il voulait peindre. Tout m'en paraissait grand, sublime, admirable... Mon imagination allait jusqu'à em-

bellir toute la scène : ces toiles effacées qui prétendaient représenter le palais des Atrides, ces Athéniens, si mal vêtus alors, me paraissaient tels qu'ils auraient dû être. L'énergie des pensées, le charme du style, le talent des acteurs relevaient à mes yeux le peu de luxe de la maison régnante. Je ne voyais que les héros, je n'entendais que leur langue mélodieuse, je n'étais ému que de leurs peines, je n'avais de larmes que pour leurs malheurs, et cette émotion si vive, qui souvent m'oppressait comme une souffrance, ne me quittait qu'à la fin de la pièce, et encore pour se faire regretter.

« Voilà ce qu'éprouvaient les jeunes gens aux représentations du Théâtre-Français. »

Voilà surtout ce qu'éprouvait Alexandre Duval.

Ce goût inné, très élevé, très littéraire, mais si vif, si passionné, pour les œuvres et les représentation théâtrales, devait forcément le pousser — s'il se sentait le talent d'écrire — à s'essayer dans le genre dramatique. Il y avait là, en effet, dans l'ordre littéraire, une véritable vocation. Ses essais étant bientôt devenus des succès, cette vocation décida de toute sa carrière.



II

Vue générale du théâtre d'Alexandre Duval.

Dès 1791, il fit représenter un drame en trois actes intitulé *le Maire*, et en 1792, un vaudeville (*le Dîner des Peuples*), imité des *Chevaliers* d'Aristophane; mais comme il a jugé ces deux pièces de circonstance trop médiocres pour prendre place dans le recueil de ses *Œuvres*, nous daterons le commencement de sa carrière dramatique de la première de ses comédies reproduites dans ce recueil, *la Vraie Bravoure*, représentée le 13 frimaire an II (3 décembre 1793). La dernière pièce donnée par lui au théâtre (*Charles II à Woodstock*) fut jouée le 11 mars 1828. Dans cet espace de trente-quatre ans, Alexandre Duval produisit plus de cinquante œuvres dramatiques. L'édition générale publiée par lui de 1822 à 1825 en contient quarante-neuf, mais il faut joindre *Charles II à Woodstock*, joué trois ans après, sans parler de cinq ou six autres comédies sans importance, non recueillies. Nous donnerons à la fin de cette étude une liste complète de ses pièces dans l'ordre chronologique. On y trouve tous les genres,

depuis le petit acte en prose agrémenté de couplets jusqu'à la grande comédie en cinq actes et en vers, jusqu'au drame; il y a même une tragédie en vers qui — circonstance atténuante — ne fut jamais représentée.

Ce qui domine dans ce plantureux théâtre, c'est la petite comédie ou comédie de genre, en un acte d'ordinaire, trois au plus, quelquefois en prose d'un bout à l'autre, plus souvent mêlée de musique, tantôt seulement quelques petits couplets rentrant dans le genre du vaudeville, tantôt des morceaux plus étendus, qui prétendent à l'opéra-comique : sur les cinquante pièces de Duval [1], la petite comédie, comme on vient de la définir, n'en revendique pas moins de vingt-quatre, c'est-à-dire la moitié. On y trouve ensuite onze comédies historiques, cinq drames plus ou moins historiques, huit grandes comédies de caractère en cinq actes et en vers, enfin un grand opéra et une tragédie, l'un et l'autre non représentés.

L'inspiration générale, essentielle de tout ce théâtre est éminemment morale : les affections de la famille et de la patrie, le sentiment du devoir, la générosité, la fierté du caractère,

1. Les quarante-neuf pièces du recueil de ses *Œuvres*, et *Charles II à Woodstock*.

l'horreur de tout ce qui est bas, vil, cruel; le vieil honneur et la vieille morale, celle sur laquelle reposent depuis qu'elles existent toutes les sociétés chrétiennes et civilisées, — voilà le fond, la doctrine (si l'on peut ainsi parler) de toutes ces pièces. Non pas qu'on n'y puisse trouver dans quelques personnages le développement de passions mauvaises, le spectacle de mœurs fâcheuses : la vérité artistique et dramatique ne permet pas d'écarter complètement ces peintures. Mais ce que l'on ne voit jamais chez Duval, c'est l'apologie du mal et du vice; c'est l'antithèse — si fréquente aujourd'hui sur la scène — de la passion et du devoir, aboutissant à l'apothéose de la passion, à la défaite, à la condamnation du devoir.

L'auteur — qu'on l'entende bien — ne songe jamais à s'ériger en docteur, en moraliste, en prédicateur; seulement chez lui le mal est le mal, le bien est le bien, et par ailleurs il vise uniquement à intéresser, amuser les spectateurs.



III

Comédies de caractère et comédies de genre.

Il s'y entendait fort bien, paraît-il, car sur les cinquante pièces dont nous parlons, quarante-trois furent représentées, et sauf trois, toutes réussirent. Quelques-unes eurent un succès formidable, un succès qui alla, dit Duval lui-même, « jusqu'à la folie [1]. » Mais ce sont ses comédies de genre et ses comédies historiques qui plurent surtout au public ; beaucoup d'entre elles ont gardé jusqu'à présent un mérite réel, une saveur très appréciable.

Quant aux grandes comédies de caractère, considérées sous l'Empire et sous la Restauration comme le principal titre d'Alexandre Duval et dont plusieurs eurent aussi un grand succès, aujourd'hui elles ne sont pas lisibles. Versification molle et prosaïque, dialogue prolixe et délayé ; faiblesse ou plutôt absence d'action dramatique, remplacée par des con-

1. *Œuvres* d'Alexandre Duval, t. III, p. 8 ; il dit cela à l'occasion de la comédie du *Prisonnier*, jouée en 1798, qui eut des centaines de représentations.

versations, des dissertations sans fin sur tel défaut ou telle vertu ; longues platebandes de vers géométriques où fleurissent l'ennui et le lieu commun : voilà, pour nous, l'aspect général de ces « grandes comédies » tant vantées par leurs contemporains [1].

Tout au plus ferait-on une exception pour *le Tyran domestique* (1805), qui nous présente un père de famille, très honnête homme tout cousu de vertus, mais dont le caractère acariâtre, affreusement grognon et despotique, fait le supplice de tous les siens, au point que ses enfants, sa femme, ses serviteurs, n'y pouvant tenir, l'abandonnent les uns après les autres, et ne réussissent à le mâter, ou du moins à le rendre un peu sociable, qu'en le réduisant à une complète solitude. Cette péripétie, qui prête quelque ressort à l'action, le sentiment des affections de famille toujours très vif chez Duval, donnent

1. Les pièces de Duval qu'on peut ranger dans cette classe sont : *le Tyran domestique*, représenté en 1805, — *le Chevalier d'industrie* (1809), — *la Femme misanthrope* (1811), — *la Manie des grandeurs* (1817), — *la Fille d'honneur* (1818), — *le Faux bonhomme* (1821), — *l'Orateur anglais ou l'Ecole des députés*, — et *le Complot de famille* : ces deux dernières pièces non représentées.

un peu de vie à cette pièce et, sans en faire un chef-d'œuvre, en rendent la lecture supportable.

Les petites comédies et les comédies historiques de notre auteur ne sont point sans doute irréprochables. Le style en est généralement faible — c'est là le grand défaut de Duval, — le dialogue trop peu serré. Mais ici ces défauts sont rachetés, atténués, dissimulés par des qualités de premier ordre.

Ces pièces reposent presque toutes sur des données ingénieuses et amusantes. L'action en est menée vivement, avec beaucoup d'esprit, beaucoup d'entente de la scène et des jeux de scène, de façon à surprendre, intriguer, amuser le spectateur et le tenir constamment en haleine. Les moyens employés pour atteindre ce résultat sont variés; un qui revient souvent, c'est le quiproquo; on a parfois reproché à l'auteur d'en trop user; mais il en use si bien, il sait si bien en varier la forme et les effets, que ce grief, vu de près, se tourne en éloge.

Les meilleures, parmi les petites comédies de Duval, sont *les Héritiers* (1796), — *le Prisonnier* (1798), — *les Projets de mariage* (1798), — *le Trente et Quarante* (1799), — *Maison à vendre* (1801), — *Une aventure de*

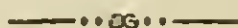
Saint-Foix (1802), — *Shakespeare amoureux* (1804), — *la Tapisserie* (1808).

Viendraient ensuite : *la Manie d'être quelque chose* (1795), — *l'Oncle valet* (1798), — *les Tuteurs vengés* (1799), — *l'Officier enlevé* (1819), — *le Jeune homme en loterie* (1821), — *les Suspects* (1795) et *le Souper imprévu* (1796), deux pièces de circonstance assez gaies[1].

Nous analyserons plus loin avec détail quelques-unes de ces pièces. Voulez-vous d'ailleurs juger tout de suite de la différence entre les grandes et les petites comédies de Duval? Lisez, comparez entre elles sa *Manie d'être quelque chose* (1795) et sa *Manie des grandeurs* (1817). Le fond des deux pièces est le même, c'est-à-dire qu'en l'une et l'autre, c'est le même travers qui est mis sur les planches, qui est joué et satirisé. La pre-

1. Les autres petites comédies d'Alexandre Duval, imprimées dans le recueil de ses *Œuvres,* sont : *la Vraie bravoure* (1793), — *Bella* ou *la Femme aux deux Maris* (1795), — *le Vieux château* (1798), — *la Maison du Marais* (1800), — *la Méprise volontaire* (1805), — *les Artistes par occasion* (1807), — *le Vieil amateur,* comédie-prologue pour l'inauguration de l'Odéon (1808) — *le Retour d'un Croisé* (1810), — *le Prince Troubadour* (1813).

mière est une esquisse à grands traits, une charge très gaie, vivement enlevée, qui ne réussit point parce qu'elle frondait trop crûment et peignait trop fidèlement certains ridicules très puissants alors, — mais qui n'en reste pas moins une très bonne caricature. L'autre pièce consiste en une longue série de plaidoyers solennels ou plutôt de dissertations empesées, sentencieuses, pour et contre l'ambition, l'esprit d'intrigue, la courtisanerie, etc., le tout d'un ennui mortel. Mais une petite comédie fort amusante, c'est l'histoire de cette ennuyeuse grande comédie, comme l'auteur lui-même nous la raconte et comme on va la lire, d'après lui.



IV

Petite comédie tirée d'une grande.

C'est en 1811 que Duval perpétra sa *Manie des grandeurs,* en cinq actes et en vers ; il s'était retiré pour cela à la campagne. Le crime commis, il rentra à Paris, « presque certain, dit-il naïvement, d'avoir « fait un bon ouvrage. » Toutefois, avant de le mettre au théâtre, il voulut prendre l'avis de ses meilleurs amis, gens de goût en qui il avait confiance, dont il convia une demi-douzaine, et pour les bien disposer, croyait-il, à l'égard de son nouvel enfant, il leur fit préparer un dîner fin, petits plats, bons vins, liqueurs des îles ; il eut même l'attention, afin de laisser à leurs langues plus de liberté, d'envoyer au dehors, chez des parents, sa femme et ses filles. Le dîner fut très joyeux : champagne à discrétion, contes plaisants, chansons légères, et même « bonnes grosses *bêtises* [1], » avec accompagnement de rires sonores, — feu roulant jusqu'au café. Pour les convives c'était là le principal de la fête, pour Duval c'en était

1. Voir *Œuvres* d'Alex. Duval, VII, 355.

seulement le prologue. « Aussitôt après le « dîner, dit-il, je réclamai le silence de mon « auditoire, et je commençai ma lecture. »

Quelle tuile pour ces malheureux ! Au lieu d'expectorer joyeusement de « bonnes grosses bêtises, » — recevoir à pic sur la tête des douches interminables d'alexandrins à la glace. La surprise fut si forte, la sensation si cruelle, la stupéfaction telle, que pendant les deux premiers actes personne ne dit ouf. Au troisième, les victimes reprirent leurs sens et les fumées du champagne délièrent les langues ; alors tout le monde protesta. « On « se permit des réflexions (dit Duval scanda- « lisé) ; chacun blâmait, approuvait, ou plutôt « faisait une pièce à sa manière. *Plus j'avan- « çais, moins l'on prenait intérêt à ma comé- « die.* Je fis bonne contenance jusqu'à la fin ; « mais le dénouement ne les satisfaisant pas « plus que le reste, ils crurent de leur devoir « de m'avertir que je m'étais complètement « trompé, que cet ouvrage ne pouvait obtenir « aucun succès ; pour mon repos et pour ma « gloire, ils me conseillèrent de ne pas le « livrer au public. Enfin, en s'en allant, ils « disaient :

« — Décidément, ce pauvre Duval commence « à radoter ; il nous a donné un bon dîner, « mais il nous a régalés d'une fichue pièce. »

L'auteur était navré, atterré, il ne s'en cache pas. « Accablé du coup qui détruisait « toutes mes espérances, je n'entendais plus « les critiques. Je ne pense pas avoir éprouvé « de ma vie une sensation plus pénible. Croyant « avoir fait une bonne pièce, je réunis des « juges éclairés, presque tous mes sincères « amis ; on l'écoute, on la juge ; on ne la trouve « pas même digne d'être présentée au public ! « C'en était donc fait de tous mes grands « projets ! Je devais renoncer pour toujours à « la carrière dramatique !... Telles étaient mes « réflexions... Resté seul, je continuai à me « livrer à mes tristes pensées... [1] »

Le pauvre homme fait pitié. Sa femme et ses filles rentrent du dehors où il les avait envoyé dîner. Il leur conte son infortune ; pour toute réponse, Mme Duval « se dépite « d'avoir ordonné un grand dîner, dont « on les avait exclues, pour des gens qui « n'avaient pas le sens commun. » En d'autres termes, la bonne dame gronde d'avoir été mise, comme une intruse, à la porte du logis pendant qu'on faisait chez elle grand festival. Belle consolation pour le patient ! Aussi prie-t-il ces dames de le laisser tranquille et va se mettre au lit, mais sans pouvoir fermer l'œil

1. *Œuvres* d'Alex. Duval, VII, 352, 353.

de la nuit. « Et le lendemain, ajoute-t-il do-
« lemment en forme de conclusion, le lende-
« main j'enfouis mon manuscrit dans un
« vaste carton, et complètement découragé,
« je restai deux ans sans travailler, sans même
« en avoir le désir. »

N'y a-t-il pas là déjà un bon sujet de comédie? Mais ce n'est pas fini.

Au bout de deux ans (en 1813), une circonstance fortuite remet sous les yeux de Duval le manuscrit de cette malheureuse comédie, si tristement reléguée dans les limbes, comme un enfant sans baptême. Plein de complaisance pour cet avorton, il lit la première scène, elle lui plaît; il continue, il va jusqu'au bout, et se confirme de plus en plus dans la conviction que « son petit est mignon, » qu'on lui a fait un passe-droit, une affreuse injustice; qu'il est de son devoir à lui, le père, de réhabiliter ce pauvre paria condamné.

Il fera de nouveau appel à un aréopage amical; dans cet aréopage il convoquera de nouveau ceux des premiers juges qu'il a encore sous la main; de nouveau il leur donnera à dîner. Comment, dès lors, espérer meilleure sentence?

C'est là qu'il eut une illumination de génie. Il fera dîner les juges, oui, — mais il leur lira sa pièce *avant* le dîner, non *après*.

L'épreuve s'accomplit de nouveau dans ces conditions; elle réussit parfaitement; tous les juges sans exception, même ceux qui deux ans auparavant l'avaient trouvée détestable, proclament la comédie excellente. Duval jubile, triomphe, et en racontant cette histoire il se tue à expliquer honnêtement la palinodie de l'aréopage. Mais il se garde d'en dire le vrai motif, la raison philosophique, bien aisée pourtant à découvrir. Elle tient tout entière en deux proverbes, l'un français, l'autre latin.

In vino veritas : voilà l'explication naturelle et, on peut le dire, péremptoire de la condamnation portée en 1811 par les convives de Duval.

Ventre affamé n'a point d'oreilles : cela explique encore mieux, s'il est possible, la palinodie des mêmes, en 1813. Voyez-vous les malheureux condamnés à subir, avant de dîner, ces cinq actes interminables! pendant que tombe sur eux comme un givre cette pluie d'alexandrins, à quoi croyez-vous qu'ils pensent? Au dîner. Les vers ont beau bruire à leurs oreilles, ils n'en entendent pas un seul; de toute leur âme, désespérément, ils aspirent à la fin du supplice. Le supplice fini, à quoi? Au dîner, plus que jamais, la fatigue intense ayant aiguisé la faim. Et ils iraient critiquer l'auteur, discuter avec lui, c'est-à-

dire retarder indéfiniment la venue du potage ? Allons donc, ils n'y songent pas ; d'a lleurs, ils n'ont pas entendu un mot : ils déclarent tout d'une voix que la comédie en bloc est un chef-d'œuvre, donnant ainsi du même coup toute satisfaction à l'auteur... et à leur estomac.

Duval, au comble de la joie, se disposa dès lors à faire jouer ce chef-d'œuvre à l'Odéon ; mais il y eut encore quelque anicroche, la représentation fut retardée ; survinrent les grands évènements de 1814 et de 1815, nouveau retard. Bref *la Manie des Grandeurs*, tant ballottée, ne fut représentée qu'en 1817, au Théâtre-Français. La réputation de l'auteur, alors à son apogée, la rare perfection du jeu des acteurs soutinrent cette pièce et lui valurent quelques applaudissements. Mais le succès ne fut pas de longue durée. Comment en eût-il pu être autrement, quand l'auteur lui-même, malgré sa partialité et sa vive affection paternelle, est forcé d'avouer que sa pièce a « une action simple, un caractère « grave, qui exclut tout à la fois le gros rire « et le grand intérêt [1]. » Donc, ni plaisante ni intéressante : alors — sauf l'admirable jeu des acteurs — que pouvait-il lui rester pour charmer le public ?

1. *Œuvres* d'Alex. Duval, VII, 355.

V

Comédies historiques.

Les comédies historiques sont une des bonnes parties de l'œuvre de Duval. L'histoire des Stuart lui en a fourni trois, fort intéressantes, dont l'une, *Edouard en Ecosse* (1802), est en ce genre le chef-d'œuvre de l'auteur[1]; nous en donnerons plus loin une analyse détaillée. Une autre de ces trois pièces, *la Jeunesse de Henri V,* fut un des plus grands et des plus persistants succès de Duval; le critique Geoffroy, qui n'aimait pas celui-ci, quoique tous deux fussent Rennais, ne put s'empêcher de constater la remarquable et florissante longévité de cette comédie, quand il l'appela dans un de ses feuilletons *l'éternelle Jeunesse de Henri V.*

On peut être étonné de me voir donner cette pièce comme inspirée par l'histoire des Stuart, car le roi d'Angleterre Henri V, qui régna au

1. Duval, sur le titre de cette pièce, la qualifie *drame;* comme il ne s'y trouve ni mort ni catastrophe, qu'au contraire « tout finit bien, » c'est en réalité une comédie.

commencement du XVe siècle (1413-1422), n'a rien de commun avec cette dynastie. Cela est vrai ; mais dans le principe, et dans le manuscrit de l'auteur, le titre était : *la Jeunesse de Charles II,* et il s'agissait, il s'agit encore dans cette œuvre de ce dernier prince, qui régna, on le sait, deux siècles et demi après Henri V. La censure dramatique, sous le premier Empire, était excessivement ombrageuse ; elle affecta de craindre que les mal pensants pussent voir, dans les Stuarts, les Bourbons, puis de là porter leur pensée d'abord sur le Cromwell anglais, et de celui-ci, enfin, sur le Cromwell français qui occupait alors la place des Bourbons.

On ne trouvait dans la pièce, cela est certain, aucune allusion ou trace d'allusion ni aux Bourbons ni à Cromwell. La censure supposant gratuitement qu'il pourrait peut-être se faire que quelque esprit malveillant en vînt, sur la vue de cette comédie, à penser à Cromwell, cela suffit pour qu'on obligeât l'auteur à changer le titre, en remplaçant Charles II par Henri V. Mais c'est là tout ce qu'il changea ; de dessein formé il laissa tout le reste, pour constater la violence qu'on lui faisait. Ainsi, le favori du prince, c'est Rochester qui jamais n'eut rien à démêler avec Henri V ; le prince laisse sa montre à la

taverne, il y boit du thé, du punch, y rencontre des gens qui fument, qui ont des pistolets, etc. Duval se moque spirituellement des critiques qui, pour faire preuve d'une haute science, se tuèrent à démontrer qu'on ne connaissait, au xve siècle, ni montres ni punch ni pipe ni pistolets, ce que l'auteur savait mieux qu'eux.

La troisième pièce qu'il tira de l'histoire des Stuart, c'est *Charles II ou le Labyrinthe de Woodstock*. On y peut voir la contre-partie d'*Edouard en Ecosse* : celle-ci nous montre un prétendant qui, après avoir conquis presque tout son royaume et porté, ou peu s'en faut, la couronne, sauve sa vie à grand'peine. Dans l'autre, au contraire, un prétendant, au moment où il se croit perdu, est proclamé roi. Ce n'est pas sous l'Empire, on le sent, qu'une pareille comédie put voir le jour; elle parut sous la Restauration, à qui elle était naturellement agréable; d'autant plus que c'est vraiment une jolie pièce, bien menée, spirituelle, intéressante; — et, je l'ai déjà dit, la dernière œuvre de Duval jouée sur le théâtre (11 mars 1828).

Après les Stuart, la Russie et la Pologne ont fourni à Duval plusieurs sujets : d'abord *Beniowski ou les Exilés du Kamschatka*, joué en 1800, mais conçu dès 1794, pendant une

nuit d'insomnie passée par l'auteur dans la bibliothèque de Talma[1]; puis *le Menuisier de Livonie* (1805), curieux épisode de l'histoire de Pierre le Grand; enfin, *le Faux Stanislas* (1809), une des plus amusantes pièces de notre auteur; on en trouvera plus loin l'analyse.

L'histoire d'Espagne a aussi été mise à contribution par Duval : sous le titre de *la Princesse des Ursins ou les Courtisans,* il en tira une grande comédie en cinq actes et en prose, imprimée en 1822, et qui renfermait force allusions, transparentes pour les contemporains, aux diverses circonstances de la chute du ministère Decazes : aussi la censure opposa-t-elle vivement son veto à la représentation. Quelques années après, le ciel politique étant devenu plus clément, Duval obtint, moyennant quelques coupures et quelques changements, l'autorisation de faire jouer sa pièce, qui fut représentée le 25 décembre 1825 au Théâtre-Français. De cinq actes, elle avait été réduite à trois : grande amélioration. Mais elle avait perdu ses friandes et séditieuses allusions; elle avait été contrainte de *laïciser* son traître, l'odieux Salvador, tristement tombé du rang d'inquisiteur au rôle de simple intendant; dès lors,

1. *Œuvres* d'Alex. Duval, III, p. 439-440.

plus de piquant, plus de sel, plus de mérite : aussi n'eut-elle que quelques représentations.

Enfin, *l'Enfant prodigue ou le Bon troubadour* (en prose) a aussi quelques prétentions à être une comédie historique; mais comme elle est très faible et n'a jamais été jouée, c'est assez de la nommer.



VI

Drames historiques.

Nous rangeons parmi les drames de Duval *la Jeunesse du duc de Richelieu* (1796), quoiqu'il l'ait qualifiée comédie. Une comédie où il y a mort d'homme (ou de femme) est au moins un drame bourgeois. Drame ou comédie, elle eut un très grand succès, qui semble avoir dépassé la valeur de la pièce, bien qu'elle ne fût pas sans mérite.

Un autre drame dont nous avons parlé dans la première partie de cette étude, *Guillaume le Conquérant,* est, à certain point de vue, une des plus curieuses œuvres de Duval. Lui qui devait plus tard tonner contre les innovations romantiques, surtout en matière de théâtre, il a fait là carrément, dès 1803, un drame tout romantique sur le patron de Shakespeare et de Schiller, et il l'a fait en toute connaissance de cause, car en tête de sa pièce il a mis un prologue en vers qui n'a d'autre but que de présenter ses explications. Un de ses interlocuteurs lui dit :

Votre drame est anglais, pour le moins allemand ;

Ou Shakespeare ou Schiller vous servit de modèle,
Et votre invention ne peut être nouvelle.

Et l'auteur répond sans hésiter :

Nouvelle, oh ! je n'ai point cette prétention.
J'ai voulu seulement d'une haute action
A mes concitoyens présenter la peinture
Et, pour être plus vrai, copier la nature.
Le sujet l'exigeait. De nos règles pourtant,
Malgré mes torts, je suis admirateur constant...
Et cependant je crois qu'on peut, discrètement,
Avec beaucoup d'égards, les heurter en passant ;
Mais dans cet écart même il faut de la prudence... [1]

Cela dit, il en prend tout à son aise avec ces bonnes règles si vénérables. Des unités de temps et de lieu, il n'en est plus question. Le drame embrasse une durée d'un an ou peu s'en faut, car il commence avant la mort d'Edouard le Confesseur (5 janvier 1066) pour finir à la bataille d'Hastings (14 octobre 1066). Le lieu de la scène change à chaque acte. Le premier se passe en Normandie (à Baïeux), les autres en divers lieux de l'Angleterre. Au troisième, on voit Guillaume et son armée débarquer à Pevensey ; au cinquième, la bataille se livre sur la scène. Comme dans

1. *Œuvres,* V, 40.

Shakespeare, il y a abondance de personnages (une vingtaine au moins), dont plusieurs peu nécessaires à l'action, mais qui lui donnent une physionomie vivante et réelle, une couleur historique et locale (comme on dit aujourd'hui), pour l'époque surtout, pas trop mauvaise. Il y a aussi çà et là des dialogues épisodiques dans le mode shakespearien, comme par exemple, le suivant, entre un pêcheur et son fils, qui voient du rivage arriver la flotte immense portant l'armée de Guillaume :

« L'ENFANT. — Ah! mon père, que de barques! Les vois-tu là de tous côtés?

« LE PÊCHEUR. — Viens, mon enfant, viens; retournons vite à notre cabane, pour sauver le peu que nous possédons.

« L'ENFANT. — Pourquoi donc, mon père?

« LE PÊCHEUR. — Ne vois-tu pas les ennemis qui s'approchent du rivage?

« L'ENFANT. — Moi, je ne vois que des barques qui sont remplies de monde... Oh! comme en voilà!... Tenez, de ce côté... encore! encore! Ah! mon Dieu, que c'est joli!

« LE PÊCHEUR. — Mais viens donc; si nous restons là, nous sommes perdus.

« L'ENFANT. — Non, non, laissez-moi!

« LE PÊCHEUR. — Mais quand je te dis que ce sont là les ennemis.

« L'ENFANT. — Et qu'est-ce donc que des

ennemis? Je serais bien aise d'en voir de près.

« Le pêcheur. — Oui, et s'ils arrivent, ils nous tueront, petit entêté.

« L'enfant. — Tu veux me faire peur, mais je vois bien que ce que tu appelles des ennemis, ce sont des hommes...

« Le pêcheur. — Oui, mais les hommes se tuent, mon fils, quand ils sont en guerre.

« L'enfant. — Eh bien! pourquoi sont-ils en guerre?

« Le pêcheur. — Ah! pourquoi?... C'est que... c'est que... Ma foi, je n'en sais rien. Mais tu me fais perdre un temps... Fuyons!

« L'enfant. — Eh bien, mon père, puisque je suis en guerre, sauvons-nous [1] ! »

Quoi encore? Duval dans ce drame a mis sur la scène, non pas seulement une bataille, mais des moines, des reliques, des évêques, une procession, les jeux des soldats normands dans leur camp, une troupe de jeunes filles babillant et tressant des guirlandes, et pour que rien n'y manque, Harold voit un fantôme, comme Hamlet.

Comprend-on après cela que, vingt-cinq ans plus tard, Duval ait bataillé comme un diable contre les romantiques? Que firent-

1. *Œuvres,* V, p. 100-101.

ils de plus, les romantiques? Au lieu de les excommunier, de les accabler de ses foudres (parfaitement vaines), Duval n'eût-il pas beaucoup mieux fait de se poser devant eux, comme il en avait le droit, en précurseur?

Revendiquons encore pour lui une pièce, dont le nom et quelques morceaux sont encore aujourd'hui assez connus, mais qu'on ne lui attribue guère, l'opéra de *Joseph*[1] avec musique de Méhul (joué en 1807). Duval le compte parmi ses drames, les paroles sont de lui; de lui ces romances longtemps célèbres :

A peine au sortir de l'enfance,
Quatorze ans au plus je comptais...

Et encore :

Champs paternels, Hébron, douce vallée...

Il y a une certaine grandeur dans l'action, dans le dialogue une simplicité qui ne messied pas en un tel sujet. C'est d'autant plus méritoire chez Duval que, par ses origines dix-huitième siècle, par ses amitiés et ses liaisons (Ginguené, Marie-Joseph Chénier, *la Décade*),

1. *Œuvres,* VI, p. 177, 187, 189, etc.

par ses études habituelles, il était évidemment peu préparé à comprendre la haute poésie de la Bible.

Parmi les pièces de Duval qui ont été représentées, on en trouve encore deux qualifiées drames : *Montoni ou le Château d'Udolphe* (1797), avec fantômes, traîtres, trappes, souterrains, ferrailles, en un mot tout l'attirail des romans d'Anne Radcliffe ; — *les Hussites ou le siège de Naümbourg*, en vers (1804), imité de Kotzebue, et qui n'est réellement qu'un grand tableau d'opéra bien composé. — Enfin, trois autres drames, d'une grande noirceur et d'une grande banalité, non représentés, figurent dans l'édition générale des *Œuvres* de Duval sous ces titres : *Marie ou les remords d'une mère*, — *la Courtisane*, — *Struensée ou le ministre d'Etat.*



VII

Procédés de composition.

Sur ses procédés de composition Duval nous a laissé quelques renseignements bons à recueillir. Il y a fort peu de ses pièces qu'il ait tirées entièrement de son imagination ; presque toujours, d'après son aveu, la donnée primitive lui a été suggérée du dehors, tantôt par un bon mot ou une anecdote racontée en sa présence, un incident de voyage ou de visite, tantôt par une simple phrase d'un moraliste ou même d'une autre pièce, saisie au vol et lui ouvrant toute une perspective. Ce n'était la plupart du temps qu'un grain de senevé, souvent même une pointe d'aiguille ; sur cette pointe d'aiguille l'imagination de l'auteur travaille, bâtit tout un édifice ; s'il y a ici suggestion, la part de l'invention n'est pas moindre pour cela. Et une fois l'imagination en branle, il lui arrive souvent de mener si vite son travail de construction que l'auteur a peine à la suivre.

Dans *le Prisonnier*, dont j'ai parlé plus d'une fois, le principal ressort dramatique, c'est l'existence d'une communication souter-

raine entre une tour de la ville et une maison voisine du rempart. Un jeune officier, mis aux arrêts dans cette tour, découvre cette galerie, inconnue jusque là, et débouche tout à coup dans la maison, habitée par deux dames, la mère et la fille. Celle-ci avait aperçu de sa fenêtre le prisonnier qui, derrière les barreaux de fer de sa vieille tour, chantait parfois la romance. La mère, elle, sur le point de se remarier, fiancée par correspondance, attendait le jour même son prétendu, qu'elle n'avait point vu encore. Instruit de cette circonstance par un valet, le prisonnier, une fois dans la place, se donne pour le futur époux; et de là une série de quiproquos, de jeux de scène et de curieuses péripéties, qui valurent à la pièce des centaines de représentations. Voici ce que Duval nous dit de la façon dont il trouva ce sujet et le mit en comédie :

« Je ne puis me rappeler à quelle inspiration j'ai dû le sujet du *Prisonnier*. Je sais seulement que j'étais à l'Opéra-Comique, seul dans une loge, et qu'une phrase de la pièce qu'on jouait m'en donna l'idée. Je ne me souviens ni de la pièce ni de la phrase; je ne crois pas d'ailleurs leur avoir dû le sujet; mais il est possible qu'elle ait réveillé dans ma mémoire quelques idées romanesques de la communication d'une tour avec une maison

du rempart. Cette seule pensée me fit concevoir à l'instant que, si je parvenais à inventer une fable comique, je pourrais tirer un grand partie de cette communication souterraine de la tour à la maison.

« Je ne fus pas longtemps sans trouver ma fable, et la pièce qu'on représentait n'était pas finie que toutes les dispositions de mes scènes et de mes caractères étaient faites dans mon imagination, et je n'avais plus qu'à écrire.

« J'étais si content de cette première idée que je ne pus résister au désir d'aller la jeter de suite sur le papier. Je voyais le développement de toutes les méprises qui allaient naître d'un mari qu'on attendait pour la mère et d'un prisonnier aimé de la fille. En retournant chez moi, je dialoguais mes scènes au milieu des voitures qui se croisaient sur ma route, et je sautais de joie à chaque idée plaisante qui s'offrait à moi pour mon dialogue...

« Arrivé chez moi, je trouvai ma femme qui passait sa soirée avec la femme d'un de mes amis [1]. Comme tous les jeunes auteurs qui sont enthousiasmés d'une idée nouvelle, je

1. Cet ami était le célèbre économiste Jean-Baptiste Say.

racontai le plan de ma future pièce à ma femme et à son amie; les idées se pressant dans ma tête, tantôt je n'en disais pas assez et tantôt j'en disais trop. Mes deux dames ne comprirent rien à ma fougueuse confidence. Mais, sans les ennuyer davantage, je me mis à écrire tout en causant avec elles, tant j'étais plein de mon sujet, — et le lendemain mon *Prisonnier* était fait [1]. »

Ce *Prisonnier* n'a pas moins de vingt-trois scènes et remplit, dans les *Œuvres* de Duval, cinquante-trois pages in-8° (t. II, p. 335 à 388).

Dans sa comédie des *Projets de mariage*, on voit (scène XV) un valet qui, en présence de son maître, reçoit de l'argent pour le tromper et qui lui raconte la chose, trait pour trait, à l'instant même, comme s'il s'agissait d'un fait accompli précédemment dans des conditions toutes différentes, en sorte que le maître trompé ne se doute de rien. Cette scène est d'un intérêt palpitant, d'un comique irrésistible :

« En faisant le plan de ma comédie (dit Duval), je ne prévis pas d'abord tout l'effet qu'elle produirait quand j'en viendrais à l'exécution. Mais aussitôt qu'entré dans mon sujet, j'en vins à écrire cette scène, tous les mots

1. *Œuvres* d'Alex. Duval, II, p. 321 à 323.

que la situation m'inspirait arrivaient avec une extrême facilité, et quelque vitesse que je misse à écrire le dialogue, ma main ne pouvait suivre mon imagination. Je croyais voir tous les personnages en scène ; dans mon transport de joie je fis un saut, qui renversa la table, brisa l'encrier, et me fit faire, bon gré mal gré, un entr'acte dans ma pièce en un acte [1]. »

On voit avec quelle rapidité, quelle verve, quel entrain Duval composait, une fois l'imagination, on peut même dire, l'inspiration en mouvement ; car il y a bien là assurément un tempérament d'artiste.

Artiste incomplet, malheureusement, beaucoup plus préoccupé du fond que de la forme. Cela sans doute parce que, au théâtre, pour l'effet, pour le succès immédiat d'une pièce, le fond est la partie importante, — d'autant que les habiles acteurs, interprètes habituels de Duval, dissimulaient par leur jeu savant les défauts de la forme. Mais aucune œuvre, dramatique ou autre, ne peut se soutenir ni durer sans le style. Et le style — Duval l'avoue avec sa constante franchise — n'était point son premier souci. Si classique qu'il fût, il se vantait de ne pas pratiquer le précepte de Boileau :

1. *Œuvres* d'Alex. Duval, III, p. 163-164.

Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage,

« Telle correction (dit-il), qui sert à l'harmonie du vers, nuit à la force de la pensée et, tout en contribuant à la douceur du style, en fait disparaître ce premier feu, cette première verve, qui doivent être la qualité dominante d'un ouvrage dramatique. Telle est mon aveuglement sur cette partie de l'art qu'on appelle le style, que je la crois souvent une sorte d'erreur, qui, dans les poèmes destinés au théâtre, nuit plus que des incorrections et certaines fautes de versification [1]. »

Habemus confitentem reum...

Ce n'était pas seulement dans les vers qu'il négligeait le style; mais dans la prose cette négligence se sent moins; elle est couverte en partie par le naturel et par l'esprit; le principal défaut, je l'ai déjà dit, c'est que son dialogue n'est pas assez vif et serré.

D'ailleurs on va pouvoir en juger sur pièces. Nous allons achever l'étude de son théâtre par l'analyse détaillée de quelques-unes de ses comédies, avec force citations textuelles.

1. *Œuvres* d'Alex. Duval, VI, p. 73-74.

VIII

Les Héritiers *(27 nov. 1796).*

A en croire Alexandre Duval, le sujet des *Héritiers* lui aurait été fourni par une phrase de La Bruyère, qu'il cite de mémoire : « Ah! « combien de testateurs se repentiraient de « leur économie pendant leur vie, s'ils pou- « vaient voir la figure de leurs héritiers après « leur mort[1]. »

Quoique La Bruyère ait sur les héritiers et les testaments certain paragraphe qui vaut à lui seul une comédie, je n'ai pu trouver chez lui la phrase ci-dessus ni rien qui la rappelle suffisamment. Probablement Duval l'avait vue ailleurs. Au reste cela importe peu ; voici en deux mots le sujet de cette pièce. C'est un défunt qui ressuscite, qui trouve ses héritiers occupés à se partager ses biens, et qui se donne le spectacle des sentiments excités en eux par sa mort et par sa résurrection, — et le spectacle est curieux.

Le défunt, c'est Antoine Kerlebon, un vieux loup de mer qui a fait naufrage à quelque

1. *Œuvres* d'Alexandre Duval, I, p. 267.

distance de Brest, au moment d'entrer dans ce port, sur un écueil appelé les *Pierres Noires*. La nouvelle de sa mort a été apportée par son fidèle serviteur, Jules, qui monté sur un autre navire a vu, d'assez loin, il est vrai, la catastrophe, sur laquelle il n'a d'ailleurs aucun doute.

A cette nouvelle, les héritiers s'assemblent au château de Kerlebon, propriété du défunt sise près de Landerneau, pour faire entre eux le partage de ses biens. Il y a là d'abord, avec sa fille Sophie, une veuve, Mme Kerlebon, belle-sœur du naufragé, et deux neveux de celui-ci, fils de ses sœurs, Duperron un loup-cervier n'ayant d'autre passion que l'argent, et Henri, jeune peintre qui ne s'en soucie guère. On attend encore, pour tirer les parts du gâteau, Jacques Kerlebon, frère d'Antoine, et comme lui vieux marin, capitaine du corsaire l'*Expéditif*. Ce dernier ne doit pas seulement hériter, du même coup il doit se marier avec sa nièce Sophie, fille de Mme Kerlebon, à laquelle Mme Kerlebon il a écrit cette lettre curieuse :

« De Marseille, ce 29 octobre.

« J'acquiesce à tout, ma chère belle-sœur. Je partirai d'ici le 1er, j'arriverai le 12 à

Landerneau[1]. Nous lèverons les scellés du pauvre Antoine, qui a fait capot en mer, comme cela m'arrivera quelque jour. Le 15, j'épouserai votre fille, et si le vent veut rester à l'Est, je m'embarque; je veux être, deux jours après le mariage, à la hauteur du cap Finisterre, sur la grande route des Indes. Bien des choses à tous les parents que je n'ai jamais vus. Nous sommes tous d'une famille de réprouvés : nous avons toujours navigué dans des parages différents. C'est tout au plus si, de mes frères et sœurs, je me rappelle la figure du pauvre noyé.

« (Signé) Jacques Kerlebon, capitaine, commandant le corsaire l'*Expéditif*. »

Ce projet de mariage, choyé par Mme Kerlebon, fait le désespoir de sa fille et de Henri, son cousin, qui s'aiment et voudraient se marier; mais Mme Kerlebon trouve le petit cousin trop pauvre et lui préfère le vieux et riche Jacques Kerlebon. Pendant que Sophie et Henri se lamentent sans s'occuper de l'héritage, Mme Kerlebon et Duperron, au contraire, ne s'occupent que de cela et dépècent déjà entre eux, non sans querelles cupides, l'ample patrimoine du naufragé.

1. Douze jours pour aller de Marseille à Brest, c'était peu alors.

Tout à coup, au beau milieu de ces intrigues, tombe en personne le défunt, sauvé à grand'peine du naufrage et pressé de venir se sécher dans son manoir. Aucun des héritiers qui s'y trouvent ne l'ayant jamais vu, ils le prennent pour celui qu'ils attendent, c'est-à-dire pour Jacques Kerlebon, et Antoine se prête à leur méprise pour savoir ce qu'ils disent et pensent de lui. Il commence par faire jaser un valet, un peu niais mais encore plus médisant :

« Antoine Kerlebon. — Et les héritiers, que pensent-ils du défunt?

« Alain. — Est-ce que cela se demande? Ils en pensent ce que des héritiers pensent d'un parent qu'ils n'ont jamais vu et qui leur laisse un gros héritage.

« Antoine Kerlebon. — C'est-à-dire qu'ils ne sont pas fâchés de sa mort ?

« Alain. — Eux fâchés! Vous les connaissez bien! Ils sont dans une joie, mais dans une joie!... surtout Mme Kerlebon, votre belle-sœur, et le neveu Duperron ; ils rôdent dans la maison, ils visitent tous les recoins, ils se disputent sur les partages à faire. L'un veut la ferme, l'autre le château, ils se disent de grosses injures, puis ils se raccommodent. Le défunt aurait du plaisir s'il pouvait voir leur

avidité et entendre ce qu'on dit de lui. Mais, comme dit le proverbe : Quand on est mort... on est mort.

« Antoine Kerlebon. — Comment, ils ne respectent pas la mémoire de celui qui les enrichit?

« Alain. — Oh! entre nous, le défunt n'était pas un homme très respectable. Outre qu'il avait mille mauvaises qualités, c'était un pauvre homme, un homme sans talent dans son état, enfin un très petit génie.

« Antoine Kerlebon. — Qui te l'a dit?

« Alain. — Tout le monde. Du côté du mérite et des mœurs, on mettait une grande différence entre vous et lui » (c'est-à-dire entre Jacques Kerlebon à qui Alain croit parler et Antoine qu'il croit mort). « Il faut respecter les morts (continue Alain). Dieu lui fasse paix et me garde de faire tort à sa mémoire!... Mais j'ai entendu dire qu'il était bien le plus grand brutal, le plus grand ivrogne... Et s'il a laissé une grande fortune, comment l'a-t-il acquise? Hein?... C'est aux dépens d'autrui.

« Antoine Kerlebon. — Malheureux! tu oses...

« Alain. — Vous vous emportez comme si vous n'héritiez pas.

« Antoine Kerlebon (*à part*). — En effet, j'ai tort, j'oublie que je suis mort. »

Le « défunt » doit être content; voilà un beau commencement d'oraison funèbre.

Il rencontre ensuite les deux jeunes gens, Sophie et Henri, qui le prenant pour leur oncle Jacques Kerlebon, l'épouseur malencontreux de Sophie, se tiennent à quatre pour ne pas lui arracher les yeux. Tout à coup, Henri s'écrie :

« — Que je suis malheureux! Maudit héritage! Ah! si mon pauvre oncle Antoine vivait encore!...

« Antoine Kerlebon (*vivement*). — Que dites-vous de votre pauvre oncle Antoine?

« Henri. — Je dis que s'il était à votre place, il n'agirait pas comme vous : il n'irait pas épouser sa nièce pour faire mourir son neveu de douleur.

« Antoine Kerlebon (*à part*). — Pauvre garçon! (*A Henri.*) Comment sais-tu qu'Antoine était un bon homme?

« Henri. — Parce qu'il faisait du bien à toute sa famille. Ma mère l'aimait beaucoup, elle m'a toujours vanté les vertus et le bon cœur de son frère Antoine.

« Sophie. — Ce n'est pas parce qu'il est mort que je dis cela; mais c'était sans contredit le meilleur de la famille.

« Antoine Kerlebon. — Vous avez donc pleuré ce pauvre oncle ?

« Sophie. — Certainement nous l'avons pleuré; nous le regrettons plus que jamais.

« Antoine Kerlebon (*à part*). — Que je suis content! ils m'ont pleuré!... Ces pauvres enfants! je les marierai, je les marierai. »

Antoine aborde ensuite son neveu Duperron et sa belle-sœur Mme Kerlebon. Eux du défunt ils n'ont cure ni peu ni prou; ils ne s'inquiètent que de sa succession et se disputent à qui en aura la plus grosse part. Antoine les rappelle au souvenir du *de cujus* :

« Antoine Kerlebon. — Laissons là l'héritage de ce pauvre Antoine. Vous avez un air d'avidité... Il semble déjà que vous teniez son bien... Parlons de sa mort, de son naufrage.

« Mme Kerlebon. — Ah ! ne renouvelez pas nos douleurs !

« Duperron. — Pourquoi chercher à nous attrister ?

« Antoine Kerlebon. — Je vois que sa mort vous afflige beaucoup.

« Duperron et Mme Kerlebon. — Sans doute !

« Antoine Kerlebon. — C'est en revenant des Indes qu'il a péri...

« Duperron *(pleurant)*. — Oui, il avait fait là une fortune... une fortune comme on n'en voit pas. Ah ! ah ! ah !

« Mme Kerlebon *(en pleurant)*. — Ces trois vaisseaux étaient à lui... Hi ! hi ! hi !

« Duperron *(pleurant plus fort)*. — Il montait le vaisseau qui était le plus richement chargé... Eh ! eh ! eh !...

« Henri. — Son vaisseau se brise... L'infortuné se noie...

« Duperron *(pleurant)*. — On n'a pas pu sauver les marchandises !...

« Mme Kerlebon. — Voyez quelle perte pour sa pauvre famille !

« Antoine Kerlebon *(à part)*. — Est-ce moi qu'ils regrettent ou les marchandises ? L'avenir me le découvrira. »

Il va bientôt avoir sur ce point tous les éclaircissements désirables. S'étant retiré dans une chambre voisine pour y prendre quelque repos, il est réveillé en sursaut par un bruit de sanglots et de gémissements lamentables. Jules, le fidèle serviteur d'Antoine Kerlebon, vient d'apporter aux héritiers la nouvelle que son maître est certainement vivant. Il ne l'a pas vu lui-même ; mais il sait de science certaine qu'il a échappé au naufrage, qu'on l'a aperçu à Brest, que sous peu de temps il va repa-

raître dans son château. Là-dessus, Duperron et Mme Kerlebon tombent dans les bras l'un de l'autre avec des cris, des larmes à fendre l'âme, et échangent leurs impressions en ces termes :

« Mme Kerlebon. — Arriva-t-il jamais malheur plus funeste?

« Duperron. — Eprouva-t-on jamais un coup plus affreux?

« Mme Kerlebon. — Je n'aurai donc pas ma ferme. Ah ! grand Dieu ! ah ! ah ! ah !

« Duperron. — J'ai perdu mon château. Ah ! ciel, ah ! ah ! ah !

« Antoine Kerlebon. — Pourquoi donc ces cris, ces lamentations ? Vous m'avez réveillé.

« Duperron (*pleurant*). — Ah ! ah ! ah ! ah !

« Mme Kerlebon (*pleurant*). — Ne nous interrogez pas !...

« Antoine Kerlebon (*avec intérêt*). — Mes chers parents ! mes bons amis ! Vous m'inquiétez... Qu'est-il donc arrivé ?

« Mme Kerlebon. — Ah ! si vous saviez... quel malheur !...

« Duperron. — Nous sommes ruinés.

« Mme Kerlebon. — Ruinés sans ressource !

« Antoine Kerlebon. — Mais expliquez-vous, je vous en prie.

« Mme Kerlebon (*pleurant très fort*). — Hélas ! le défunt n'est pas mort !...

« ANTOINE KERLEBON. — Le défunt!... Voilà donc la cause de votre grande douleur ?

« DUPERRON. — Eh! n'est-ce pas assez ?

« Mme KERLEBON. — Se voir privé du plus bel héritage !

« DUPERRON. — D'un château !

« Mme KERLEBON. — D'une ferme magnifique !

« ANTOINE KERLEBON (*à part*). — Et moi qui les croyais sensibles à ma mort.... Imbécile que j'étais !

« Mme KERLEBON. — Je n'en puis plus.

« DUPERRON. — Je succombe à ma douleur !

« (*Ils s'asseyent près de la table, plongés dans une profonde consternation.*) »

Antoine Kerlebon se tourne alors vers les jeunes gens : « Toi, dit-il à Henri, toi qui n'avais d'autre espoir que cet héritage, est-ce que tu n'est pas fâché de le voir t'échapper ainsi ?

« HENRI. — J'en suis au comble de la joie !

« SOPHIE. — Et moi aussi !

« HENRI. — Nous verrons, maintenant que mon bon oncle vit, si vous épouserez ma Sophie. C'est un brave et honnête homme, lui ; je lui conterai tout : il saura bien empêcher ce mariage.

« Sophie. — Oh ! vous n'êtes pas encore où vous croyez en être. Nous verrons...

« Antoine Kerlebon (*à part*). — Si je ne me retenais, je les embrasserais tous deux. (*Aux parents affligés.*) Allons, il ne faut pas vous affliger comme cela, la nouvelle n'est pas certaine, il est peut-être mort...

« Mme Kerlebon. — Ah ! mon cher beau-frère, nous ne sommes pas assez heureux pour cela.

« Duperron. — Oh ! certainement non !

« Antoine Kerlebon (*à part*). — Oh ! les maudits parents. Sortons, je n'y pourrais tenir. (*Haut.*) Du courage, mes amis. Je vais m'informer si ce bruit est fondé... Je reviens dans quelques instants. Adieu, mes amis, mes bons parents. (*A part.*) Oh ! la méchante canaille. »

Enfin, Jacques Kerlebon, attendu depuis le commencement de la pièce, arrive au manoir. Il rencontre d'abord Antoine, qu'il croit mort et dont il vient hériter. La reconnaissance est touchante, bien présentée.

— Ce pauvre Antoine, dit Jacques (le croyant encore mort), ce pauvre Antoine, « il était si bon frère, si bon ami ! Il venait souvent me chercher à Landernau et me disait : Frère Jacques, viens boire le rhum et fumer la pipe.

Il prenait mon bras, nous marchions gaîment, nous arrivions, nous nous mettions à table (*Il s'assied d'un côté*) ... C'est la même table, je la reconnais..... (*Il se verse un verre de vin*) ... Et je ne peux plus boire à sa santé!...

« ANTOINE KERLEBON (*paraissant tout à coup et s'asseyant en face de son frère*). — Moi, je veux boire à la tienne!

« JACQUES KERLEBON (*dans le plus grand étonnement*). — Le diable m'emporte, c'est mon pauvre Antoine!

« — Mon cher Jacques! — Mon cher Antoine! (*Ils tombent dans les bras l'un de l'autre.*)

Quant aux héritiers, puisqu'ils ont pris Antoine pour Jacques Kerlebon, ils prennent nécessairement Jacques pour Antoine « *le défunt qui n'est pas mort.* » Et comme ce « mort par erreur » reste toujours un parent à héritage, bon à ménager, bon à choyer, Duperron et Mme Kerlebon l'accablent de leurs démonstrations de joie et de tendre affection :

« Mme KERLEBON (*courant embrasser Jacques*). — Vous ne doutez pas de la joie que nous éprouvons à vous revoir en bonne santé.

« DUPERRON. — Quel plaisir d'embrasser son oncle!

« Mme KERLEBON. — Que n'avez-vous été témoin de notre douleur!

« DUPERRON. — Des larmes que nous avons répandues! »

Ici Antoine Kerlebon, écœuré de ces bassesses et de ces mensonges, juge à propos d'intervenir, et pour les faire rentrer dans le silence, leur crie d'un ton narquois :

« — Moi, j'ai vu vos regrets... C'est la même chose! »

Mais voici le coup de théâtre. Jules, le fidèle serviteur d'Antoine Kerlebon, mis en sa présence, se jette dans ses bras en s'écriant : « O, mon cher maître, je vous revois donc enfin! »

— « Son maître! s'écrient avec des accents et des sentiments variés, mais tous avec une immense stupéfaction, Henri et Sophie, Mme Kerlebon et Duperron, qui tous jusque-là avaient pris Antoine pour Jacques et lui avaient laissé voir sans crainte, sans précaution et sans voile, leurs plus intimes sentiments sur la mort et sur la résurrection du naufragé.

— « Quoi, c'est Antoine! » gémit douloureusement Mme Kerlebon.

— « Antoine ! » s'écrie à son tour en ricanant Alain le valet malfaisant ; « Antoine ! Oh, le bon tour ! Je ne dirai rien ; mais *cela fera du bruit dans Landerneau.* »

— « Nous sommes perdus ! » s'écrie Duperron, et il disparaît.

— « Il a tout vu, » clame douloureusement la Kerlebon, prête à s'éclipser aussi.

Antoine l'arrête :

— « Ma chère belle-sœur, j'en sais trop sans doute ; » mais il est un moyen de me faire oublier ce que j'ai vu et entendu. Montrant alors Henri et Sophie : « Ces deux jeunes gens s'aiment, » continue-t-il, mon frère renonce au mariage ; « unissez-les ; à ce prix « seul je puis oublier ce mot terrible : *Hélas!* « *le défunt n'est pas mort!* »

Cette comédie, intitulée dans les premières éditions : *Le Naufrage ou les Héritiers*, fut jouée pour la première fois sur le Théâtre de la République le 7 frimaire an V (27 novembre 1796). Voici la distribution des rôles : « Antoine Kerlebon, *Dugazon;* — Jacques « Kerlebon, *Michot;* — Mme Kerlebon, *la ci-* « *toyenne Baptiste;* — Sophie, *la citoyenne* « *Sainclair;* — Henri, *Sainclair;* — Duper- « ron, *Raimond;* — Jules, *Desrosières;* — « Alain, *Baptiste cadet.* »


Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

La pièce, dans sa nouveauté, eut un très grand nombre de représentations; jusqu'à la mort de l'auteur elle fut souvent reprise, et toujours avec succès.



IX

Maison a vendre[1] (*1801*).

Maison à vendre est à mes yeux une des plus jolies pièces de Duval, une de celles où se montrent mieux la nature et les ressources de son talent.

Elle est faite avec rien. Un jour, notre auteur était à la campagne aux environs de Paris, chez M. Gay, fonctionnaire important du régime consulaire, mari de Mme Sophie Gay, dont la fille Delphine, plus tard femme d'Emile de Girardin, devint célèbre sous le règne de Louis-Philippe par sa beauté, son esprit, son talent littéraire en prose et en vers. C'était une maison où l'on vivait largement, où il y avait toujours grande compagnie, où l'on recevait volontiers les hommes de lettres et les artistes.

Alexandre Duval, très lié avec M. Gay, avait amené avec lui le compositeur italien Della Maria, qu'il aimait beaucoup et qui avait déjà fait la musique de plusieurs de ses pièces. Un matin après déjeuner, Mme Gay se promenant

1. *Œuvres* d'Alexandre Duval IV, p. 252-311.

avec ses hôtes dans le village voisin, la compagnie passa devant une porte cochère où pendait l'affiche : *Maison à vendre.*

— Que n'achetez-vous cette maison, dit Mme Gay à Duval et à Della Maria; vous y passeriez la belle saison, vous y feriez des opéras sans être dérangés, et moi je serais là pour juger et pour admirer vos œuvres.

Della Maria et Duval se mirent à plaisanter sur la fortune des poètes et des musiciens, qui ne les met guère à même d'acheter des maisons. Et de fil en aiguille, Duval de dire :

— S'ils n'en peuvent pas acheter, ils peuvent pourtant en tirer parti ; dans cette affiche de *Maison à vendre* je vois un sujet d'opéra, — dont il ne manque, il est vrai, que la fable, le dialogue et la musique, peu de chose, comme on voit. Mais, à ça près.....

Quelques mois plus tard, revenu à Paris, importuné par Della Maria, il traça un plan qui ne le satisfaisait point, qui au contraire charmait Della Maria... Ce musicien étant venu à mourir, Duval n'y pensa plus.

Peu après, un autre compositeur d'un grand talent, Dalayrac, entré depuis peu en relations avec notre auteur, lui demanda de reprendre ce plan et d'achever la pièce, dont il désirait beaucoup faire la musique. Sur ses instances, Duval le promit; mais ce projet, surtout de-

puis la mort de Della Maria, lui souriait peu, et il ne fit rien. L'été suivant, Dalayrac, qui avait aussi une maison de campagne aux environs de Paris, y invita Duval. Le premier soir que celui-ci y était, Mme Dalayrac l'informa qu'on lui porterait le lendemain matin à déjeuner dans sa chambre, que c'était là l'usage de la maison.

Le lendemain, d'assez bonne heure, dès qu'on le sut levé, Duval vit tout à coup son gîte envahi par la maîtresse de la maison escortée de quelques amies, qui lui apportaient son déjeuner. Duval se confondit en remerciements aux « belles dames et gentes damoiselles » pour la faveur dont elles daignaient l'honorer... Les dames répondirent qu'il n'y avait point là de faveur : elles se bornaient au contraire à exécuter les ordres d'un seigneur très vindicatif, qui accusait Duval de félonie pour lui avoir promis naguère un opéra qu'il n'avait point fait, et ce seigneur était résolu à retenir le coupable prisonnier dans son castel jusqu'au plein accomplissement de sa promesse. « Puis me montrant, « dit Duval, des plumes, de l'encre, du pa- « pier, elles finirent par m'engager à céder, « sans plus tarder, au plus redoutable des « tyrans. » Cela dit, elles sortirent en fermant très soigneusement la porte à double tour.

Tant que les dames avaient été là, Duval avait ri et plaisanté. Quand il se vit seul, prisonnier pour tout de bon, la plaisanterie lui parut mauvaise, il se fâcha tout rouge, et son premier mouvement fut de sauter par la fenêtre pour fuir ce logis perfide où l'hospitalité se traduisait en travaux forcés. Puis il sentit combien cet esclandre pourrait le rendre ridicule. Il se calma, il déjeuna, il prit son parti, rumina de nouveau son plan, puis se mit à écrire et s'absorba si bien dans ce travail que, cinq ou six heures après, quand Dalayrac s'en vint lui faire mille excuses de ce qu'il appelait « l'étourderie de sa femme, » Duval, ne sachant plus ce dont il s'agissait, l'interrompit brusquement pour le prier d'écouter la lecture de sa pièce, aux trois quarts faite, — et qu'il termina le lendemain.

Telle est la « genèse » — un peu falote — de *Maison à vendre,* « comédie en un acte et « en prose, mêlée de chants, représentée pour « la première fois sur le théâtre de l'Opéra-« Comique, rue Favart, le 1er brumaire an IX « de la République (en style chrétien, le « 23 octobre 1801); paroles du cit. Alexandre « Duval, musique du cit. Dalayrac » (Titre de la 1re édition).

Voyons maintenant ce qu'elle contient.

Deux jeunes gens, deux artistes, Versac et

Dermont, un poète et un musicien, se rendent ensemble, à petites journées, de Paris à Bordeaux. Ils ont commencé par voyager en seigneurs, jetant l'argent à tort et à travers, traitant même les étrangers qu'ils rencontraient de passage dans les hôtelleries. Si bien que, arrivés à une quinzaine de lieues de Bordeaux, ils n'ont plus le sou; il leur faut faire le reste du chemin à pied, sans savoir comment ils pourront se procurer le vivre et le couvert.

Affamés, très fatigués, ils rencontrent sur leur route une maison de belle apparence, devant laquelle s'étend une pelouse avec bosquets et bancs de pierre, enclose d'une barrière à l'anglaise pour empêcher le passage des voitures mais non celui des piétons. Nos deux voyageurs s'asseyent là pour se reposer; comme ils regardent autour d'eux, faisant l'inspection des lieux, Versac aperçoit sur la maison une affiche portant : *Maison à vendre, avec écurie, remise, etc.*

— Cette maison te plaît-elle? dit-il à son compagnon.

— Eh! oui, elle me plaît assez.

— Très bien, je l'achète.

— Eh! Versac, tu perds la tête.

« Versac. — Non, la maison est bien située, un très grand jardin, les arbres en plein rap-

port, écurie et remise. Cela me convient, je l'achète. »

Ce disant, il va sonner à la porte. Avant qu'on soit venu ouvrir, en même temps que lui se présente à cette porte une dame d'aspect respectable, Mme Dorval :

« — Que demandez-vous, Messieurs? dit-elle à Versac.

« Versac. — Cette maison est à vendre, je désirerais la voir.

« Mme Dorval. — Vous ne pouviez pas mieux vous adresser; j'en suis la maîtresse; j'espère qu'elle vous conviendra. »

Mme Dorval désire en effet vivement vendre sa maison. Elle a une nièce fort aimable appelée Lise, jolie mais pauvre, à qui elle voudrait constituer une dot; et tout le reste de sa fortune étant en rentes viagères, la valeur de cette maison est le seul bien dont elle puisse disposer en faveur de sa nièce. Tout à l'heure, elle vient d'avoir un entretien avec M. Ferville, voisin de Mme Dorval et qui grille d'acquérir sa maison, mais qui, voyant le besoin qu'on a de s'en défaire, en a profité pour la battre à froid et pour en offrir un prix dérisoire, que la bonne dame, malgré son désir de vendre, a trouvé inacceptable. C'est donc grand plaisir pour elle de voir poindre un

nouvel acquéreur, et en attendant qu'on ouvre la porte (ce à quoi les gens du dedans ne s'empressent guère), elle s'enquiert avec intérêt des deux voyageurs :

« Mme Dorval. — Vous êtes peut-être fatigués, messieurs?

« Dermont. — Beaucoup, madame.

« Versac. — Nous sommes pourtant arrivés en voiture.

« Mme Dorval (*regardant les pieds poudreux des voyageurs*). — En voiture? Et qu'en avez-vous fait?

« Versac. — Nous l'avons laissée dans un village voisin.

« Mme Dorval. — Et dans quel endroit?

« Versac. — A l'auberge... *du Grand-Cerf*.

« Mme Dorval. — Mais le village le plus voisin est encore éloigné, et la longueur de la route...

« Versac. — Oui, on nous a recommandé l'exercice pour notre santé.

« Mme Dorval. — Comment ferez-vous ce soir? Si vous voulez, j'enverrai un exprès dire à votre cocher... Quel est le nom du village, s'il vous plaît?

Versac. — Son nom?... (*à Dermont*) Te rappelles-tu comme il se nomme? Le village de...

« DERMONT. — Le village de Crac... oui, de Crac !

« Mme DORVAL. — De Briac, voulez-vous dire.

« VERSAC (*lui montrant un côté*). — De Briac justement, tenez, de ce côté.

« Mme DORVAL (*lui montrant le côté opposé*). — Non, de celui-là.

« VERSAC. — Oui, oui, c'est que dans ce moment, nous sommes un peu désorientés. »

Versac entre dans la maison avec Mme Dorval, pendant que Dermont reste sur la pelouse à faire des monologues sur la folie de son compagnon, qui reparaît bientôt disant :

« — Tout va bien, mon ami : la maison est on ne peut plus agréable, la maîtresse on ne peut plus accommodante, et tout en regardant les gros murs, j'ai aperçu une jeune personne jolie comme un ange.

« DERMONT. — Mais où tout cela te mènera-t-il ?

« VERSAC. — Pauvre génie ! Comment, tu ne devines pas ? Grâce à mes petits mensonges, on me prend pour un homme très riche, on s'imagine que je vais acheter la maison ; on entre dans les détails de sa valeur. Je n'ai pas l'air de me passionner, je trouve des incommodités. Cependant si l'on est raisonnable, le pays me plaît ; et puis les *mais*... les *si*...

On craint que je ne parte... Je diffère ; on fait préparer un goûter, j'accepte par complaisance ; nous causons encore de l'acquisition, il est tard, la nuit vient, on nous offre des lits, nous acceptons encore : on soupe, je dois rendre réponse dans quelques jours. Nous partons, nous arrivons demain à Bordeaux ; et grâce à mon esprit, sans posséder un sou, nous trouvons un bon souper, un bon lit, et nous achetons même une maison, tel est notre bon plaisir. »

Mme Dorval fait servir, en effet, aux voyageurs un excellent goûter, et elle leur présente sa nièce. Dans cette jolie personne, Dermont retrouve l'objet d'un tendre et sérieux attachement noué par lui, à Paris, l'hiver passé, objet qui s'était, au beau temps, envolé en province, dans les environs de Bordeaux, mais sans donner son adresse, et c'était surtout pour la retrouver que Dermont avait suivi Versac dans ses pérégrinations.

Pour donner à Dermont toute liberté de causer avec Lise, Versac, se tournant vers Mme Dorval avec toute la gravité d'un homme d'affaires, lui dit :

« — Ne pourrais-je, madame, prendre connaissance des titres, des charges de la maison ?

« — Je suis à vos ordres, répond la dame ; tous ces papiers sont dans mon cabinet. »

Et ils entrent, laissant sur la pelouse les deux amoureux, qui ont tout le loisir de s'expliquer (car il existait entre eux quelque malentendu) et de s'accorder pleinement. Après un certain temps, Versac reparaît et dit à Dermont resté seul sur la pelouse :

« — Eh! bien, s'est-on grondé, brouillé, raccommodé? enfin es-tu content?

« Dermont. — Je suis au comble de la joie! Combien je te dois, mon cher Versac, pour m'avoir ménagé cet entretien!

« Versac. — Sais-tu ce qu'il me coûte? ton entretien.

« Dermont. — Non.

« Versac. — Soixante mille francs.

« Dermont. — Que veux-tu dire?

« Versac. — Eh bien! après avoir marchandé longtemps, j'ai fini par acheter la maison.

« Dermont. — O ciel!... Qu'allons-nous devenir? Pas un sou et acheter une maison! Ne pouvais-tu donc remettre à un autre jour?

« Versac. — Impossible!... Nous étions d'accord; le hasard a conduit là le notaire. La bonne dame profite de cette occasion, propose un engagement... le notaire me presse... je ne savais que faire. On me présente deux feuilles de papier timbré; ennuyé

de toutes ces formalités, je prends mon parti et je signe !

« DERMONT. — Misérable étourdi !

« VERSAC. — Quel mal ? Je n'emporte pas la maison.

« DERMONT. — Mais il faudra payer, malheureux ! payer 60,000 francs ! Entends-tu ce que cela veut dire ?

« VERSAC. — Oh ! nous avons du temps... On nous donne deux jours...

« DERMONT. — Dans deux jours, nous passerons pour de misérables intrigants ! »

Sur ces entrefaites, paraît Mme Dorval, vantant, bien entendu, sa maison :

« — Engagez donc, dit-elle, votre ami, qui paraît mécontent de votre acquisition, à venir voir votre propriété.

« VERSAC. — Allons, mon ami, va donc voir ma propriété. »

Ils entrent. Au moment où Versac va les suivre, survient un personnage qui le tire par l'habit en murmurant : « Ne puis-je vous dire un petit mot? » Ce personnage, de mine assez rébarbative, c'est Ferville, le voisin grincheux qui voulait avoir pour rien la maison de Mme Dorval. Il vient d'en apprendre la vente, et il éprouve le désir de causer avec l'acheteur. A ce désir Versac se prête volontiers, l'entretien dure entre eux

sur la pelouse assez longtemps, nous y reviendrons plus loin. Mais pendant cet entretien surviennent au pauvre Versac divers ennuis.

Malgré sa pénurie, il n'en était pas moins le propre neveu et même l'héritier présomptif d'un autre Versac, riche banquier de Bordeaux. Quand il avait décliné son nom, Mme Dorval s'était imaginé avoir sous les yeux le banquier lui-même, erreur dont on ne l'avait point détrompée; mais ayant envoyé chercher à Briac la voiture des deux amis et ayant su par son messager que tout ce qu'ils lui avaient dit était une fable, elle s'était convaincue d'avoir affaire, sinon à des escrocs, du moins à de mauvais plaisants, et elle avait résolu de les payer en même monnaie.

Revenant donc à Versac :

« — Il sera sans doute nécessaire, monsieur, (lui dit-elle) que je me rende à Bordeaux, à votre caisse, pour recevoir mes fonds?

« Versac. — Oui, madame, c'est à ma caisse qu'on vous paiera.

« Mme Dorval. — M. de Versac, en repartant demain, pourrait me donner une place dans sa voiture?

« Versac. — Avec plaisir, madame; mais vous serez un peu gênée.

« Mme Dorval. — Je viens de l'envoyer

chercher à Briac... Il n'y a qu'une difficulté : depuis plus de quinze jours, il n'a pas paru de voiture dans le pays.

« Versac. — Aïe!... Mais a-t-on bien demandé à l'auberge du *Grand-Cerf?*

« Mme Dorval. — Il n'y a jamais eu de *Grand-Cerf* dans ce village.

« Versac (*à part*). — C'est jouer de malheur; il y en a partout.

« Mme Dorval. — Pardon de la question... Mais monsieur de Versac. à qui j'ai l'honneur de parler, est-il bien le banquier de Bordeaux?

« Versac. — Mais oui, à cela près de quelques millions, je suis un second lui-même. »

Comme il ne veut pas qu'on le prenne pour un aventurier, il fouille dans sa poche, où il a des lettres de recommandation émanant de diverses personnes notables; il en tire une et la remet à Mme Dorval :

— Il est vrai, madame, je ne suis pas riche. Mais « lisez, je vous prie, ce témoignage honorable de mes talents et de la considération dont je jouis. Ma modestie ne me permet pas d'assister à cette lecture. Je reviens à l'instant. »

Le malheureux s'est trompé de pièce, il a remis à Mme Dorval une lettre où son oncle le banquier, tout en lui montrant quelque amitié,

le traite de « rusé coquin » et le tance d'importance à propos de ses dettes :

« Vous empruntez toujours et ne rendez jamais!
Vous composez des vers, que l'on dit très mal faits :
Je n'ai pas lu vos vers, mais j'ai payé vos dettes;
Pour vos dettes, je sais qu'elles sont trop bien faites. »

Aussi quand il rentre et essaie de réparer cette méprise, Mme Dorval lui dit sévèrement :

— « C'est assez. Ayez seulement la complaisance de me rendre l'écrit inutile qui constate votre acquisition.

« Versac. — Impossible, madame!

« Mme Dorval. — Hé, comment me paierez-vous, monsieur l'auteur?

« Versac. — Je vous paierai, madame, et très bien encore... Mais d'abord parlons de mon ami Dermont... Il aime votre nièce, vous le savez. Son peu de bien vous a empêché de consentir à cette union. Eh bien, moi, je répare les torts de la fortune en le dotant d'une somme de 20,000 fr.

« Dermont. — Madame, pardonnez-lui, il a tout à fait perdu la tête.

« Mme Dorval (*à part*). — Moquons-nous de lui!... (*Haut*) Je consens bien volontiers à ce mariage, si vous pouvez lui compter *tout de suite* la somme que vous lui offrez.

« Versac. — *Tout de suite,* cela va sans dire... Voulez-vous des espèces ou de bons billets au porteur?

« Mme Dorval. — Des espèces! on n'en porte pas en voyage.

« Versac. — Il est vrai que nous en étions peu chargés. Ainsi des billets...

« Mme Dorval. — Des billets suffisent.

« Versac. — Votre voisin vous paraît-il solide?

« Mme Dorval. — Comment! M. Ferville?

« Versac. — Oui, M. Ferville.

« Mme Dorval. — C'est le plus riche et le plus fripon de l'endroit.

« Versac. — Eh bien, voilà pour 20,000 fr. de billets sur le plus riche et le plus fripon de l'endroit. (*D'un ton grave à Lise et à Dermont.*) Et vous, mes chers enfants (*il leur prend les mains*), je vous unis : soyez heureux et n'oubliez pas que c'est moi qui fait votre bonheur. Hein... (*gaiement*) Dermont, comment trouves-tu le dénouement?

« Mme Dorval. — Je n'en reviens pas; c'est bien sa signature. Comment avez-vous pu ?... »

C'est ici qu'il faut revenir sur l'entretien que Versac avait eu avec Ferville, pendant que Dermont, conduit par Mme Dorval, visitait « la propriété » de son ami. Nous le résumerons brièvement.

— Vous avez acheté cette maison, avait dit Ferville, vous avez eu tort. L'air ici est humide et engendre beaucoup de fièvres; le terrain est mauvais, trop couvert de bois, le logis a bien des désagréments...

— Dans six mois (avait répondu Versac), grâce à tous les changements que j'y compte faire, vous ne reconnaîtrez plus cette habitation. D'abord, il me semble que de la maison du voisin (celle de Ferville) on a la vue sur mon parc, et comme je n'aime pas les curieux, je vais faire planter devant les fenêtres un double rideau de peupliers.

« Ferville. — Mais le voisin?

« Versac. — Le voisin ne verra plus rien, c'est vrai, mais chacun pour soi. — Quant au ruisseau qui prend sa source dans mon jardin et baigne ensuite celui du voisin, j'en fais un lac, une rivière qui serpentera au milieu des fleurs, de là je l'enverrai former un canal dans ma prairie.

« Ferville. — Et le voisin?

« Versac. — Il se passera d'eau, pas une goutte; mais il ne doit pas y tenir beaucoup. — Enfin, à la partie latérale de mes bâtiments je compte élever un mur immense, que de mon côté je garnirai d'espaliers.

« Ferville. — Et le voisin?

« Versac. — Ah, ce mur sera justement

en face de son rez-de-chaussée; de son salon on se croira dans une maison d'arrêt. Mais cela le regarde... D'ailleurs, ce voisin m'inquiète peu; on m'a dit que c'était un Arabe, un Juif... Le connaissez-vous?

« FERVILLE (*écumant*). — Morbleu! ce voisin c'est moi.

« VERSAC. — Enchanté, monsieur, de faire votre connaissance.

« FERVILLE. — Savez-vous que ma propriété va devenir sans valeur?

« VERSAC. — Soit; mais la mienne en acquiert bien davantage.

« FERVILLE. — Cédez-moi votre marché.

« VERSAC. — Vous n'en voudriez pas; le terrain est mauvais, l'air est humide, beaucoup de fièvres, etc... »

Versac se fait prier, mais il finit par céder le marché à 80,000 fr.; ainsi les 20,000 fr. dont il dote Dermont sont bien, comme il le dit à Mme Dorval, « un cadeau que Ferville m'a voulu faire, en se chargeant, madame, de vous payer votre maison. On appelle cela, je crois, un pot-de-vin. »

« Mme DORVAL. — Oh, quelle joie! Qu'il mérite bien cette leçon! Je suis si contente de le voir dupe de son avarice que j'ai bien envie de vous pardonner à tous le tour que vous m'avez joué.

« VERSAC (*montrant Lise et Dermont*). — Madame, songez que vous m'avez promis...

« Mme DORVAL. — Je tiendrai ma parole... (*à Versac*) Mais vous, étourdi, gardez cette somme... Vous êtes poète, elle peut vous devenir utile.

« VERSAC. — Non, non, mon intention ne fut jamais de la garder; je crois vous la rendre en la donnant au mari de votre nièce... Je ne vous demande qu'une grâce, madame. Mon oncle le banquier me croit peu propre aux affaires; eh bien, écrivez-lui que, sans posséder un sou, j'ai su dans un quart d'heure gagner vingt mille francs. Cela lui donnera pour moi, j'en suis sûr, une grande considération. »

Cette pièce fut jouée, on l'a dit, à l'Opéra-Comique; voici la distribution des rôles, d'après l'édition originale : « Mme Dorval, « *Mme Dugazon;* — Lise, nièce de Mme Dor- « val, *Mlle Phillis;* — Ferville, *citoyen Do-* « *zainville;* — Versac, *citoyen Elleviou;* — « Dermont, *citoyen Martin.* »



X

Edouard en Ecosse [1] (*1802*).

Voltaire [2] a célébré l'étonnante campagne, ou plutôt la merveilleuse expédition du prince Charles-Edouard contre le roi d'Angleterre Georges II, en 1745-1746.

Si ce prétendant ne parvint pas à relever le trône des Stuart, il inscrivit son nom dans l'histoire en traits ineffaçables.

Débarqué en Ecosse avec sept compagnons, Ecossais et Irlandais, à la fin d'août 1745, un mois plus tard, il s'était fait une armée, il avait pris Edimbourg, il y avait été proclamé souverain du pays, il avait remporté à Preston-Pans sur l'armée anglaise une victoire signalée (2 octobre 1745). Le mois suivant (novembre 1745) il passait en Angleterre, s'avançait jusqu'à Derby à trente lieues de Londres, et faisait trembler cette capitale.

Obligé de se replier devant des forces supérieures il rentrait en Ecosse à la fin de 1745,

1. *Œuvres* d'Alex. Duval, tome IV, p. 432-528.

2. *Précis du siècle de Louis XV*, chap. 25 et 26.

s'y établissait d'une façon redoutable, battait le 28 janvier à Falkirk avec 8,000 hommes une armée anglaise double de la sienne, s'emparait des principales places, — puis le 27 avril 1746, vaincu enfin par le nombre, par une artillerie très supérieure, il perdait la bataille de Culloden, qui dispersa, qui atterra son parti, et ruina sans retour son entreprise.

Alors commença pour lui une vie de misère et d'aventures qui dura cinq mois : traqué comme une bête féroce, sans asile, souvent sans pain, sans cesse à la veille d'être pris, n'échappant à ses persécuteurs que par des miracles d'énergie, il parvint à s'embarquer, le 17 septembre, sur un bâtiment malouin qui croisait en vue des côtes d'Ecosse, et qui le ramena en France avec deux de ses plus fidèles compagnons.

En douze mois, ce jeune homme de vingt-cinq ans, inconnu la veille, éprouva ainsi toutes les extrémités de la bonne et de la mauvaise fortune, mit à deux doigts de sa perte la puissante dynastie de Hanovre et la vieille Angleterre, et conquit malgré ses revers — peut-être même à cause d'eux — une gloire immortelle.

Le drame d'Alexandre Duval, *Edouard en Ecosse ou la Nuit d'un proscrit,* joué au

Théâtre Français le 17 février 1802, présente le dénouement de cette héroïque aventure.

Charles-Edouard — qu'on appelle dans cette pièce le prince Edouard — guettant le passage d'un vaisseau français, toujours fuyant ses persécuteurs, s'est jeté dans une île des Hébrides, l'île de Skye, possédée tout entière par un seigneur écossais, lord d'Athol, fort important personnage et l'un des plus fidèles partisans du roi Georges. Malgré cela, l'obligé du prétendant : car, deux ans auparavant, lord d'Athol voyageant en Italie, attaqué la nuit dans les rues de Rome par des partisans des Stuart, avait dû la vie à la généreuse intervention du prince Edouard, qui habitait alors cette ville.

Poursuivi jusque dans Skye par les troupes anglaises, Edouard avait pu leur échapper en se jetant dans un bois qui touchait le château de lord d'Athol; et harassé de fatigue, épuisé de besoin, il était entré dans le château même pour y demander quelque secours et prendre quelque repos, comme eût pu le faire le dernier des malheureux.

Tom, l'intendant de lord d'Athol, un peu effrayé des yeux hagards, des habits en lambeaux de cet étranger, va aussitôt prévenir non pas son maître (car il n'était pas dans l'île à ce moment, il était temporairement sur

6

la côte d'Ecosse), mais la femme de son maître, lady d'Athol, laquelle — il faut le dire tout de suite — ignorait absolument le grand service rendu par le prétendant à son mari pendant son séjour à Rome.

Quand lady d'Athol entre dans la pièce où l'intendant avait laissé l'étranger, celui-ci, vaincu par la fatigue, vient de s'endormir, mais d'un sommeil agité, troublé de songes pénibles, entrecoupé de soupirs et de paroles plaintives :

« — Georges !... Georges !...

« — Ecossais, vous fuyez !... Vous livrez votre roi !

« — Edouard ! malheureux Edouard ! »

En entendant ces mots que laisse échapper le sommeil, lady d'Athol soupçonne, devine qu'elle a devant elle le prétendant. Un combat se livre en son âme, mais il n'est pas long. Le sentiment de fidélité au roi Georges, l'esprit de parti politique parle contre Edouard : pour lui parle le sentiment de pitié profonde inspiré par cette grande infortune, la générosité native du cœur féminin, le devoir sacré de l'hospitalité, dont l'Ecosse s'est fait une religion.

Aussi quand l'étranger, s'éveillant, lui dit :

« — Oui, madame, vous voyez devant vous le malheureux prince Edouard ; le petit-fils du

roi Jacques II vous demande un abri et du pain... »

Lady d'Athol n'a plus d'autre souci, d'autre désir que de secourir et de sauver le royal proscrit.

La tâche est difficile. Dans le château même loge le chef du détachement de troupes anglaises lancé à la poursuite d'Edouard, et ce chef, bien entendu, — le chevalier d'Argyle — ne rêve que de capturer le prince. En ce moment même il se présente devant lady d'Athol. Heureusement il n'a jamais vu ni lord d'Athol ni le prince, et ne pouvant soupçonner celui-ci de venir chercher un refuge chez l'un des plus chauds amis du roi Georges, il croit voir en cet inconnu lord d'Athol et il le salue de ce nom. Lady d'Athol le confirme dans cette méprise et fait aussitôt, sous prétexte de fatigue, retirer dans ses appartements son prétendu mari, tandis qu'elle va de son côté tout préparer pour procurer le salut d'Edouard [1].

C'est à Tom, l'intendant, vieux serviteur d'une fidélité éprouvée, que lady d'Athol donne la délicate mission de sauver le prince, dont elle lui a confié le nom. Une autre personne encore, parmi les habitants du château,

1. Ici finit le premier acte.

reconnaît Edouard : c'est la nièce de lady d'Athol, Malvina Macdonald, mais celle-ci est jacobite dans l'âme ; elle connaît le prince pour l'avoir déjà sauvé d'un péril imminent. D'ailleurs le plan d'évasion est bien conçu, et Tom ne doute pas de sa réussite :

« — Nous partons ce soir au coup de dix heures (dit-il à lady d'Athol). Ce rocher qui borde le château, et qui avance dans la mer, nous garantira de la vue des sentinelles. Nous nous embarquons sans bruit. Les ténèbres nous favorisent, et nous aurons bientôt doublé cette île ; une fois le prince arrivé chez mon frère, je défie qu'on puisse le découvrir. »

Survient une première alerte. Le chevalier d'Argyle reçoit d'un officier sous ses ordres une lettre où celui-ci lui annonce qu'il vient d'arrêter sur la côte voisine un homme richement vêtu, qui doit être un partisan distingué d'Édouard, peut-être Édouard lui-même, encore bien qu'il se dise le lord d'Athol. Pour éclaircir ce mystère, il enverra cet homme à d'Argyle le lendemain matin au point du jour, d'autant qu'on a vu la flotte française dont on redoute une descente. — Lady d'Athol, craignant la rencontre de son mari, annoncé par cette lettre, avec Édouard, presse le départ de celui-ci, qui sort en effet guidé par Tom pour gagner, à travers les ro-

chers, la côte et la barque qui les attend.

A peine sont-ils sortis, arrive le colonel Cope, type du soudard brave, brusque et brutal. Il vient rendre compte à d'Argyle des mesures qu'il vient de prendre. Convaincu que les proscrits, s'il y en a dans l'île, s'y sont jetés uniquement pour pouvoir s'embarquer sur quelque bâtiment français ; que par conséquent ils doivent être à la côte, dans les rochers, pour inspecter la mer et profiter des occasions, il a envoyé 150 grenadiers fouiller le rivage voisin du château et fait enlever toutes les barques, y compris celle de lord d'Athol, — c'est-à-dire la barque même sur laquelle Tom se devait embarquer avec Édouard.

A ces nouvelles, lady d'Athol et Malvina Macdonald échangent des regards d'angoisse ; leur plan d'évasion se trouve déjoué, et toutefois lady d'Athol dit résolument à Cope :

« — Mais vous me la rendrez ma barque après votre recherche faite ; elle est absolument nécessaire au service de ma maison. »

Au même instant, sous les fenêtres du château on entend un coup de feu :

« — Bon ! nos gens ont arrêté quelqu'un, » s'écrie le colonel. Et se mettant à la fenêtre pour tâcher de saisir ce qui se passe dans l'ombre, car il est dix heures du soir :

« — On attaque! dit-il (*nouveau coup de feu*). Quelle défense! Ventrebleu, nos soldats prennent la fuite! Commandant, je cours les rallier.

D'Argyle y court avec lui. Et lady d'Athol, restée avec Malvina, s'écrie :

« — Il ne faut pas nous abuser : le prince est arrêté![1] »

Eh bien! non, il ne l'est pas. Tom arrive et raconte à sa maîtresse ce qui vient de se passer :

« — Nous n'étions pas à cent pas du château que nous entendons un *qui vive!* Nous ne répondons rien; au même instant, au détour du rocher, un coup de mousquet : l'alarme est donnée partout. Le prince tire son épée, je m'arme de mes pistolets; il attaque avec fureur, rien ne résiste à son bras; mais accablés par le nombre, nous allions succomber. L'obscurité nous favorise, j'entraîne le prince... Tout à coup, nous sommes environnés d'une troupe nombreuse précédée par des flambeaux et commandée par le chevalier d'Argyle. »

Celui-ci, qui dans Edouard voit toujours lord d'Athol, s'écrie : — « Quoi! lord d'Athol ici! »

1. Fin du second acte.

Et Tom répond aussitôt :

« — Lui-même, messieurs! Nous avons entendu du bruit sous les murs du château, et soupçonnant que quelques proscrits cherchaient un asile dans ces rochers, nous avons été jaloux de l'honneur de les arrêter nous-mêmes. »

D'Argyle applaudit à ce zèle, et Edouard prend place au premier rang parmi les vainqueurs, qui renouvellent — en pure perte, bien entendu — leur chasse dans les rochers.

Lady d'Athol se fait alors rendre sa barque, et Tom, entêté à sauver le prince, s'écrie :

« — Nous irons par un autre chemin, il est à peine onze heures du soir, nous avons encore le temps avant la venue du véritable lord d'Athol qui doit arriver à la pointe du jour, et qui perdrait tout. »

Mais à peine d'Argyle est-il rentré de son infructueuse expédition qu'on voit arriver le colonel Cope et quelques autres officiers, invités à souper au château. Cet enragé colonel, un vrai fanatique, met à rude épreuve la patience du prince par ses perpétuelles imprécations contre les Stuart et leurs partisans.

Tout à coup, on entend de la musique dans la cour du château. Et le colonel explique :

« — J'ai dit à mes grenadiers : Enfants, je soupe ce soir chez un favori du roi Georges.

Montrez que vous êtes de braves gens... Prenez la musique du régiment et les drapeaux que vous avez conquis à Culloden sur le prince Edouard. Venez dans la cour du château ; traînez ces misérables chiffons dans la boue et criez : *Vive Georges!*... S'il se trouve dans l'île des partisans des Stuart, ils doivent bien enrager, n'est-il pas vrai ? »

Le souper se prolonge. Enfin, on arrive aux toasts. Lord d'Athol, c'est-à-dire Edouard, porte une santé : « Aux femmes qui embellis- « sent la vie! à la reconnaissance qu'on leur « doit! »

— « Qu'est-ce que cela veut dire ? » grogne le colonel Cope. Une seconde santé, morbleu! Nous sommes ici tous bons Anglais : « Au succès des armes du roi Georges sur terre et sur mer, et à la mort de tous les partisans des Stuart ! »

Cette fois Edouard n'y tient plus ; emporté par la colère, il se dresse en face de Cope, frappant la table de son verre, et s'écrie :

« — Je ne bois jamais à la mort de personne ! »

Tous les convives se lèvent dans une vive agitation, peu s'en faut que le fougueux Cope n'accuse lord d'Athol de trahison.

Lady d'Athol parvient cependant, avec de sages paroles, à rétablir le calme.

On va se séparer, rien n'empêche plus Edouard de sortir, de gagner la barque et de partir sous la conduite de Tom.

Mais le repas s'est beaucoup prolongé, on touche au point du jour; avant qu'on soit sorti de la salle, un officier annonce l'arrivée de cet inconnu pris sur la côte d'Ecosse, qui se disait, et qui était en effet — lord d'Athol. Lady d'Athol, fiévreusement, veut faire sortir le prince Edouard (le faux d'Athol); mais d'Argyle s'y oppose, disant :

« — Il est indispensable que lord d'Athol reste ici pour confondre l'imposteur qui a pris son nom.

« — Plus d'espérance ! » murmure le malheureux Edouard.

La rencontre des deux d'Athol — le vrai et le faux — semble, en effet, devoir tourner forcément à la confusion du faux et à la perte du prince. Aussi cette scène est-elle l'une des plus curieuses qu'on ait mises au théâtre.

Lord d'Athol, le vrai, arrive en clamant qu'il est l'ami du roi Georges et non un partisan des Stuart, en s'indignant qu'on lui dispute son nom et son rang, en criant à sa femme :

« — C'est vous enfin, mylady ! Quelle joie de vous revoir ! »

Cette joie ne semble nullement partagée par mylady, qui reste froide, embarrassée,

faisant des signes énigmatiques à son mari, prononçant des paroles ambiguës. D'Argyle, impatient, s'écrie :

« — Pourquoi tant de ménagements? *(Se tournant vers lord d'Athol.)* Monsieur, le nom dont vous avez osé vous servir n'est pas le vôtre. Lord d'Athol est ici pour vous confondre. Le voici ! »

En même temps, prenant la main d'Édouard, il le met face à face avec d'Athol.

Celui-ci stupéfait murmure :

« — Édouard ici ! sous mon nom !... Souvenons-nous de Rome ! Là il me sauva la vie... »

En même temps, jetant un coup-d'œil sur sa femme, il devine tout : il entre de plain pied dans le complot formé pour le salut du prince. Sa figure exprime d'abord une extrême surprise, puis une sorte de confusion.

« — Un regard de mylord vient de vous accabler ! » lui dit d'Argyle.

« — Oui, répond d'Athol, l'aspect d'une personne que j'étais loin de soupçonner ici me force à tous les aveux. Je suis maintenant à vos yeux tout ce que vous voulez que je sois. *(S'adressant à Édouard.)* Vos traits n'ont pu s'effacer de ma mémoire : soyez heureux, mylord ; si les circonstances vous mettent jamais dans la position difficile où se trouve

un proscrit, tâchez d'en triompher et d'échapper à vos ennemis : c'est le vœu bien sincère que je fais pour vous. »

En même temps, comme gémissant sur son propre sort, d'Athol s'écrie : « Malheureux Edouard ! quel parti prendre ? »

« — Edouard ! reprend d'Argyle... Ce mot qui vous est échappé me ferait soupçonner... que le prince est devant mes yeux...

« — Vous ai-je dit que je ne l'étais pas ? » dit d'Athol.

En ce moment on annonce que le duc de Cumberland vient de descendre dans l'île de Skye, et que pour organiser la défense de la côte contre la flotte française, dont on compte du rivage tous les vaisseaux, il réclame l'assistance de son ancien compagnon d'armes, le lord d'Athol...

Lady d'Athol saisit aussitôt cette ouverture :

« — Partez à l'instant (dit-elle au faux lord d'Athol, c'est-à-dire à Édouard). Tom, accompagnez votre maître. »

Et ils sortent.

Le vrai lord d'Athol reste là, lui, au contraire, sous la garde de d'Argyle convaincu qu'il a entre les mains le prince Édouard.

Au duc de Cumberland, qui entre quelques instants après, d'Argyle montre avec orgueil

d'Athol qui tourne le dos, affaissé sur lui-même, comme accablé sous son infortune :

« — Voilà le prince, s'écrie d'Argyle.

« — Je vous charge de le conduire à Londres, répond le duc.

« — Prince, daignez me suivre, dit d'Argyle à d'Athol ; je dois répondre de vous.

Alors d'Athol se lève, se retourne, faisant face à Cumberland, qui s'écrie :

« — Que vois-je ? Mais c'est lord d'Athol ! Que signifie cette méprise ?... »

D'Argyle à ce moment — mais un peu tard — perce le mystère :

« — O trahison ! j'ai été trompé !... On m'a présenté le prince Édouard pour le lord d'Athol, et c'est moi-même qui l'ai sauvé tout à l'heure en l'envoyant au devant du duc de Cumberland... Mais il est peut-être encore temps, il n'est pas loin sans doute, je cours... »

Pour lui épargner une course inutile, Tom rentre en ce moment avec un billet du prince Edouard, adressé à lady d'Athol et à miss Malvina Macdonald, portant ces mots :

« Mes jours sont en sûreté, je suis sur un « vaisseau de la flotte française. Mes malheurs « peuvent s'effacer de ma mémoire, vos bien-« faits seront toujours présents à mon cœur. « (Signé) Édouard. »

Le duc de Cumberland interpelle sévèrement lord et lady d'Athol et les somme de justifier leur conduite, ce que d'Argyle appelle leur trahison :

« Lord d'Athol. — Je ne réponds qu'un mot : à Rome il m'avait sauvé la vie.

« Lady d'Athol. — J'ignorais ce fait, mon mari était absent quand le prince s'est présenté...

« Cumberland. — Pourquoi donc lui avez-vous donné asile?

« Lady d'Athol. — Prince, vous en auriez fait autant.

« Cumberland. — Moi !

« Lady d'Athol. — Vous-même! Si ce prince malheureux se fût présenté chez vous, s'il vous eût dit avec désespoir : « Le petit-fils du « roi Jacques II vous demande un asile et du « pain... Voilà ma tête, je la confie à votre « loyauté; » — qu'eussiez-vous fait?

« Cumberland (*embarrassé*). — Mais..., je...

« Lady d'Athol. — Non, répondez : j'en appelle à votre honneur!

« Cumberland. — Ce que j'eusse fait? Eh bien... je l'aurais sauvé!

« Lady d'Athol. — Alors nous avons fait notre devoir.

« Cumberland. — Sans doute, mylady, et je serai votre défenseur... Quelle que soit la fu-

reur des partis, les vertus sont toujours des vertus. Si le devoir nous force à combattre les ennemis, l'humanité nous commande de secourir les malheureux. »

Après une analyse aussi détaillée, il serait superflu d'insister sur le mérite de ce drame, sur son intérêt si vif, si bien ménagé, sur ces péripéties émouvantes, si naturellement amenées et enchaînées, qui tiennent le spectateur palpitant, haletant, de la première scène à la dernière. En ce genre, il n'y a sur notre théâtre rien qui vaille mieux, et il y a peu de chose qui vaille autant.

Ce qui reste à dire ici, c'est l'histoire de cette pièce, presque aussi intéressante et à certains égards plus curieuse que la pièce même.



XI

*Histoire d'*ÉDOUARD EN ÉCOSSE.

La dernière phrase de ce drame en exprime nettement l'inspiration; on sent frémir dans ces quelques mots le souffle même qui l'a enfanté et qui le remplit d'un bout à l'autre : c'est un appel à l'humanité, à la modération, aux parties hautes, aux sentiments généreux du cœur humain, contre la lâcheté des délations, la rage de l'esprit de parti, la brutalité sauvage des discordes civiles. Sans s'inspirer d'aucune visée politique, cet appel était par lui-même une protestation contre les horreurs qu'avait naguère endurées la France.

« La délation, étant un des moyens de tout « gouvernement révolutionnaire, avait été « protégée, encouragée (dit Duval) dans les « temps désastreux de la Terreur. Nos in- « fâmes tribuns avaient rompu tous les liens « qui attachent les hommes entre eux. Il n'é- « tait plus d'asile pour le proscrit... Mon but, « en écrivant *Édouard en Écosse,* avait été « de montrer, par un illustre exemple, quel « doit être le respect pour le malheur, et que « la haine née de l'esprit de parti ne doit ja-

« mais, dans un cœur noble, étouffer la géné-
« rosité naturelle à l'homme et lui faire vio-
« ler, en livrant son ennemi désarmé, les
« droits de l'hospitalité [1]. »

En dressant, dans sa comédie d'*Édouard,* une telle protestation, Duval devait se croire en plein dans le courant, dans l'esprit du régime consulaire de Bonaparte, qui se donnait pour un gouvernement grand et généreux, ayant mission de réparer autant que possible les crimes odieux, les ruines sanglantes, accumulés sur la France par la bande terroriste.

Aussi, après lecture faite aux sociétaires du Théâtre-Français, la pièce ayant été reçue par acclamation et excité un enthousiasme unanime, l'auteur la porta avec confiance à la censure, alors exercée par les bureaux du ministère de l'intérieur. Les censeurs la gardèrent très longtemps sans rendre réponse. Duval impatienté, croyant voir là un jeu joué, en parla à Maret qu'il connaissait beaucoup, qui fut plus tard ministre de Napoléon et duc de Bassano, qui était dès lors, sous le titre de Secrétaire général du Consulat, un gros personnage. Il aimait les lettres, il se fit lire la pièce, la trouva irréprochable au point de vue politique, excellente au point de vue

1. *Œuvres* d'Alexandre Duval, IV, p. 405.

littéraire, et la recommanda vivement au ministre de l'intérieur Chaptal. Quelques jours plus tard, celui-ci invita Duval à dîner, et après dîner, à lire sa comédie en présence d'un nombreux auditoire composé exclusivement de hauts fonctionnaires et de personnages importants du régime consulaire. *Edouard* ne recueillit là que des applaudissements; à la fin de la lecture, « tous les auditeurs se levèrent « avec transport, en promettant à l'auteur « le succès le plus complet. » La conséquence immédiate fut l'autorisation de jouer la pièce; on la mit aussitôt à l'étude, puis vinrent les répétitions, traversées par quelques caprices d'acteurs ou plutôt d'actrices, enfin le grand jour de la première représentation, le 17 février 1802.

Duval avait pour principe de n'assister point aux premières représentations de ses pièces, même quand il était, comme ici, sûr du succès. En revanche, il avait soin de se faire renseigner fort exactement, par des témoins oculaires, sur l'accueil que leur faisait le public. Voici ce qu'il nous dit d'*Édouard* :

« Tous les acteurs jouèrent dans la perfec-
« tion. Le public accueillit la pièce avec un
« tel intérêt, qu'il craignait même de se dis-
« traire par les applaudissements qu'excite
« d'ordinaire une scène imprévue. Il semblait

« n'être point au spectacle, mais suivre les di-
« verses phases d'un évènement réel, impor-
« tant, qui l'attachait et le touchait au der-
« nier point. Il témoignait son plaisir non
« par des battements de mains, mais par de
« légers cris de surprise, échappés en même
« temps à chacun des spectateurs, et dont
« l'ensemble, au lieu d'interrompre la scène,
« contribuait encore à l'illusion. Dans les en-
« tr'actes, au contraire, le public, respirant
« des différentes sensations qui l'avaient ému,
« exprimait son enthousiasme par de nom-
« breux applaudissements, qui ne cessaient
« qu'au moment où la toile se relevait. De
« l'aveu des acteurs et des spectateurs qui
« m'en ont parlé, jamais effets dramatiques
« n'eurent un résultat plus vif, plus entraî-
« nant; jamais première représentation n'ob-
« tint un plus grand succès [1]. »

Le soir même, après la pièce, Duval eut de ce succès une preuve frappante, d'un genre rare à cette époque. Dans un grand souper, où il fut entraîné par ses amis, un financier connu pour son habileté en affaires, après avoir supputé avec soin le nombre des représentations assurées à *Édouard* par son triomphe, proposa à l'auteur de lui compter

1. *Œuvres* d'Alexandre Duval, IV, p. 415.

immédiatement, pour en avoir la propriété, une somme de vingt mille francs, prix énorme, inouï même en ce temps-là pour une pièce de théâtre. Et Duval refusa.

Le lendemain, cependant, de mauvais bruits circulèrent. Le ministre de la police, Fouché — louche et sinistre figure de terroriste mal converti — cherchait, disait-on, à jeter dans l'esprit du maître des soupçons sur les tendances politiques de la nouvelle comédie... Des tendances contre le régime consulaire, qui auraient échappé à Maret, à Chaptal, à cet aréopage entier de hauts fonctionnaires réunis par ce dernier, tous personnellement non moins intéressés que le premier consul à la prospérité du Consulat?... comme c'était vraisemblable!

Quelques instants avant l'heure où devait commencer la seconde représentation, arriva au Théâtre-Français un ordre du gouvernement, portant défense à l'acteur chargé du rôle d'Édouard de prononcer, dans la scène du souper, ce mot, ce cri généreux, couvert la veille d'applaudissements enthousiastes : « *Je ne bois jamais à la mort de personne!* » Ordre venu directement de Fouché — « qui « voulait peut-être encore boire à la mort de « quelqu'un, » dit Duval non sans malice, trop justifiée par tous les exploits de ce drôle.

Ordre fort embarrassant au point de vue du jeu scénique : les mots interdits étant le point culminant, le ressort le plus vif, l'effet le plus émouvant d'une des principales scènes de la pièce, « d'une scène de situation, » dit Duval, — les supprimer, c'était supprimer cette scène. L'auteur s'en tira fort habilement : « J'avertis l'acteur de ne pas dire le « mot, mais de briser son verre, comme il « l'avait fait à la première représentation; « convaincu que le public, qui connaissait « déjà cet effet par les journaux, suppléerait à « son silence. Cet espoir ne me trompa pas : « malgré cette suppression, la scène excita le « même enthousiasme qu'à la représentation « précédente [1]. »

Le véritable intérêt, pour l'auteur surtout, n'était pas là, il n'était pas sur la scène, il était dans la loge où, entouré de ses fidèles et de ses généraux, trônait le premier consul. Bonaparte, sur les rapports de Fouché, avait voulu voir et juger *Edouard* lui-même. Duval, embusqué en face de sa loge, dans une des coulisses, resta là toute la soirée, le regard braqué sur le visage du consul, suivant scène à scène les impressions produites en lui par la pièce. D'abord cela allait bien, Bonaparte

1. *Œuvres* d'Alexandre Duval, IV, p. 419.

écouta le premier acte « avec beaucoup d'attention ; » l'auteur s'imagina même — illusion invraisemblable — avoir vu perler une larme dans l'œil du maître — ce maître, cet omnipotent, si parfaitement insoucieux de tout ce qui personnellement ne le touchait pas.

Voici arrivé l'entr'acte ; les applaudissements contenus éclatent dans toute la salle, mais nulle part aussi nourris, aussi enthousiastes que dans une loge placée juste en face de celle du premier consul. Bonaparte regarde vivement cette loge, interroge son entourage sur les enragés applaudisseurs, et après la réponse fait une moue, se rembrunit, garde jusqu'à la fin de la pièce (dont il ne s'occupe plus) une mine des plus sombres, lançant fréquemment sur la loge en face des regards furieux.

Pourquoi ce courroux? Qu'y avait-il dans cette loge? Elle était occupée par le duc de Choiseul et ses amis. Non seulement ce duc portait un des noms illustres de l'ancien régime, mais il venait récemment d'attirer sur lui l'attention publique par un incident, ou plutôt un accident, qui avait fait beaucoup de bruit. Parti d'Angleterre pour se rendre en Hollande, il avait été jeté par la tempête aux côtes de France ; et comme il était encore sur la liste des émigrés punis de mort par une loi

de la Terreur s'ils rentraient sans autorisation sur le sol français, « il s'était trouvé des « hommes assez lâches (dit Duval) pour oser « demander l'exécution de cette loi de sang » contre les malheureux naufragés. Le premier consul, moins imbécile, leur permit de rester en France sains et saufs, en leur imposant l'obligation de remplir rétrospectivement après leur naufrage, c'est-à-dire après leur rentrée forcée, les formalités qu'ils auraient dû observer avant d'y rentrer volontairement. Le bruit fait autour de cette histoire avait importuné le premier consul; de plus, il regardait comme tenu envers lui à une reconnaissance toute spéciale M. de Choiseul, qui pourtant jusqu'à ce moment ne s'était point rapproché du nouveau pouvoir. Aussi, quand il le vit ce soir-là couvrant de ses acclamations enthousiastes une œuvre accusée par sa police de tendances bourboniennes, il fut exaspéré.

Ce héros, on le sait, était aussi petit par le cœur que grand par l'intelligence, — ce n'est pas peu dire. Il connaissait mieux que personne les mensonges intéressés et les basses passions de Fouché; il s'en servait et le méprisait profondément. Mais de l'instant où son omnipotence semblait (si peu que ce fût) contestée, son prestige méconnu, ou simplement son amour-propre mis en jeu, Bonaparte per-

dait toute sa clairvoyance; il voyait trouble, souvent rouge, et ne connaissait plus qu'une seule manœuvre : fondre tête baissée sur l'ennemi prétendu ou le prétendu obstacle, sans même prendre soin de vérifier si c'était un obstacle, et briser tout devant soi pour montrer sa force, pour venger une injure ou repousser une attaque... bien souvent imaginaire. Fouché, qui connaissait parfaitement le faible de son maître, qui se sentait avec raison visé, atteint, lui et toute la vile bande des terroristes, par les fières tirades, les sentiments généreux d'*Édouard en Écosse,* Fouché s'était hâté de jeter sur cette pièce l'immonde bave de ses insinuations policières, — et quoique ses mensonges fussent sans fondement, même sans vraisemblance, le grand homme affolé goba tout...

Il vit aussitôt un grand complot tramé autour de lui pour émouvoir l'opinion publique en faveur de la famille royale : les salves d'applaudissements de la loge Choiseul, c'était le premier acte public, la levée de boucliers des conjurés. Leur manifeste, leur mot d'ordre, leur point de ralliement, c'était cette comédie perfide, d'aspect inoffensif, où l'on ne célébrait que les Stuart, mais où ce nom — évidemment — voulait dire Bourbon. Rien de plus certain, rien de plus positif. Dès

lors la perte du pauvre *Edouard* fut décidée, ainsi que la punition de son auteur.

Le premier consul rentra aux Tuileries d'une humeur de tigre; il manda aussitôt le second consul Cambacérès, chargé de la haute police. « Il lui fit les plus graves reproches, « il appela contre moi (dit Duval) les mesures « les plus rigoureuses et le congédia d'une « manière qui marquait tout son mécontente- « ment. Dans la même nuit, Cambacérès fit « mander le ministre Chaptal, sur qui il dé- « chargea par ricochet toute la mauvaise « humeur qu'il avait eue à subir du premier « consul. Mais — je dois le dire à la louange « de M. Chaptal — ce ricochet ne parvint pas « jusqu'à moi ; le ministre se contenta le len- « demain de me faire connaître la position de « mes affaires, la colère du premier Consul, « le danger que je pouvais courir en restant à « Paris. Il n'était question alors de rien moins « que de destituer les employés chargés de la « censure et même de changer le ministre. « Tout le monde me conseilla de m'éloigner [1]. »

La pièce fut interdite aussitôt et ne reparut plus avant la chute de Napoléon. L'auteur, fuyant les lieux où grondait la foudre, alla à Rennes où il arriva malade et où il vécut très

1. *Œuvres* d'Alexandre Duval IV, p. 422.

retiré, caché même, pour ainsi dire, pendant quelques semaines.

Au bout de ce temps, Talma, le grand acteur, bien vu du premier consul et qui l'approchait souvent, ayant hasardé quelques mots en faveur d'Alexandre Duval, fut charmé d'ouïr cette réponse :

« — Eh! pourquoi Duval s'est-il enfui? »

Ce qui signifiait à tout le moins qu'il pouvait reparaître sans danger. Amauri Duval, directeur du bureau des sciences et des arts au ministère de l'intérieur (depuis 1794), transmit cette bonne nouvelle à son frère, et celui-ci se hâta de revenir à Paris. Mais il jouait de malheur. Il n'y était pas encore de retour, qu'un second coup de foudre, plus terrible que le premier, était venu de nouveau semer l'épouvante dans le monde littéraire et dramatique.

Un jeune auteur, Dupaty, venait de donner à l'Opéra-Comique une petite pièce intitulée l'*Antichambre,* qui ne touchait point à la politique et où l'on n'avait d'abord vu aucun mal; cela ne semblait dirigé que contre les valets. Mais en y regardant de plus près, on y crut reconnaître (et il paraît qu'on n'avait pas tort) « une satire amère de la jeune cour de « Bonaparte, où s'introduisaient déjà (dit Du-

« val) ces formes guindées, cette fausse poli-
« tesse, ces grimaces de convention qui ne
« peuvent manquer de devenir pour l'auteur
« comique une mine abondante de ridicules...
« Il paraît que les caricatures étaient assez
« ressemblantes pour exciter la bile du nou-
« veau despote et, ce qui est pis encore, la
« fureur de ses nouveaux courtisans[1]. » Le châtiment ne se fit pas attendre ; il fut odieux et féroce. Sans nulle forme de justice, Bonaparte fit empoigner Dupaty et l'envoya dans le port de Brest pourrir sur un ponton, où il resta six mois et d'où il sortit à moitié mort.

La catastrophe de Dupaty fit trembler Alexandre Duval; il courut trouver le ministre Chaptal, qui s'était toujours montré bon pour lui, il lui demanda s'il pouvait avec sécurité rester à Paris. Le ministre répondit nettement qu'il ne le pensait pas :

— A mon avis, lui dit-il, vous avez eu tort d'y revenir ; ce que vous avez de mieux à faire est d'en sortir au plus tôt. Supposez, ce qui est très probable, que, pour vous consoler du déboire de votre *Edouard,* M. de Choiseul ou ses amis vous fassent quelques politesses ; aussitôt vous allez redevenir plus que jamais sus-

1. *Œuvres* d'Alex. Duval IV, 425-426.

pect au premier consul; alors gare à vous! vous voyez en ce moment qu'il n'est pas tendre. Quittez donc Paris tout de suite, mais n'allez pas à Rennes, faites mieux que cela; voyagez à l'étranger, vous y resterez quelques mois; pendant ce temps-là, peu à peu l'orage s'évaporera; dès que vous pourrez rentrer en sûreté, je vous ferai prévenir.

Il n'y avait donc pas à hésiter. Quelques jours auparavant, un membre de l'aristocratie russe, le prince Shikaskoï, rencontrant Alexandre Duval dans un salon de Paris, avait offert de l'emmener avec lui à Saint-Pétersbourg. Duval, un peu souffrant, répugnant à quitter sa famille, avait refusé. Mais après son entrevue avec Chaptal, tout était changé : il fallait déguerpir au plus vite. Il le fit savoir au bon prince russe, et partit avec lui peu de jours après (en mars 1802).

Cet exil forcé ne fut pas, du reste, sans compensation pour notre auteur; il fut très bien reçu en Russie, il y fit jouer ses pièces, il y ramassa pas mal d'argent. Ses voyages profitèrent beaucoup, entre autres, à *Edouard en Ecosse*, dont il organisa des représentations en Russie et en Allemagne, et qui fut joué constamment dans ces deux pays jusqu'à la chute de Napoléon.

Nous avons entre les mains une lettre cu-

rieuse de notre auteur écrite de Pétersbourg à l'un de ses frères; on la trouvera dans notre Appendice. Nous y joindrons, à titre d'éclaircissements, des détails anecdotiques sur son voyage d'Allemagne et de Russie.



XII

La Tapisserie *(1808)* [1]

Duval et Picard, je l'ai dit plus haut, étaient en France, sous l'Empire, les deux premiers représentants de la littérature dramatique. Aussi, en 1808, quand Picard quitta la direction du second Théâtre-Français (appelé alors Théâtre de l'Impératrice), pour prendre celle de l'Opéra, Duval parut à tout le monde naturellement indiqué comme son successeur. Picard le demanda pour remplaçant au poste qu'il laissait ; mais on craignait quelque difficulté de la part de Napoléon, qui avait pour Duval peu de sympathie. Quand le comte de Rémusat, premier chambellan, proposa cette nomination à l'empereur :

— Quoi ! Duval... Mais il a eu bien des aventures, s'écria le maître.

— Ah ! sire, des malheurs... répliqua Rémusat [2].

Allusion aux infortunes imméritées d'*E-*

1. *Œuvres* d'Alexandre Duval, VI, p. 322 à 378.
2. *Ibid.*, p. 314-315.

douard en Ecosse, aux dédommagements dus — en bonne justice — à son auteur. L'empereur lui-même l'entendit ainsi, et Duval fut nommé.

C'est pour inaugurer sa direction que, dans le carnaval de cette année 1808, notre auteur composa sa pièce de *la Tapisserie*, qualifiée par lui sur l'affiche « *comédie-folie*, » et qui fut jouée pour la première fois, le 1er mars, sur le Théâtre de l'Impératrice.

Cet acte, que la légèreté du fond rattache essentiellement à la littérature fantaisiste, est une des jolies œuvres de Duval, sans longueurs, vivement enlevée, un éclat de rire, une fusée de gaîté d'un bout à l'autre.

Le vieux comte d'Ablancourt vit dans un château, à quelques lieues de Paris, avec son petit-fils Félix, fort jeune, vingt et quelques années au plus, et avec sa petite-nièce Rosine, plus jeune encore, sans fortune, à laquelle il donne un généreux asile. Ce petit monde est gai, tranquille, heureux, les deux jeunes gens liés de grande affection, le grand-père faisant, comme il convient, tout ce qui plaît à son petit-fils et à sa petite-nièce.

Survient une vieille coquette, Mlle de Grandpré, affligée de trois cent mille livres de rente, dès longtemps amie du comte d'Ablancourt, dont elle avait même tenté en vain la con-

quête matrimoniale : échec qu'elle prétend venger maintenant en s'emparant du petit-fils, Félix, dont elle a tout au moins trois fois l'âge. Le vieux d'Ablancourt, qui a conservé un faible pour cette amie de sa jeunesse, qui d'ailleurs tient à renfler l'importance, c'est-à-dire la fortune de sa famille des trois cent mille livres de rente de Mlle de Grandpré, presse son petit-fils d'accepter la main de cette très mûre et richissime héritière. Félix, un vrai étourdi, bien qu'il se soucie de la vieille et de ses écus comme d'une guigne, bien qu'il aime (naturellement!) la petite cousine Rosine, fatigué des instances de son grand-père et pour s'en débarrasser, se laisse aller à signer sans le lire un papier qui est une promesse d'épouser Grandpré, comptant bien d'ailleurs trouver le moyen d'éluder cet engagement.

Le grand-père, qui tient beaucoup à la magnificence, envoie Félix à Paris faire faire ses habits de noces.

Quand la pièce commence, on est au jour du mariage, qui doit être célébré dans le château d'Ablancourt, où l'on attend d'un insant à l'autre l'arrivée de Félix avec sa splendide garde-robe.

Il arrive enfin, quoique un peu tard, mais de garde-robe point. Il a prêté à un ami dans

la peine tout l'argent destiné à ses habits; l'ami a joué cet argent, a joué les habits eux-mêmes, et a tout perdu. Félix, pressé par les fournisseurs, n'a pas même eu la ressource de prolonger son séjour à Paris pour éviter ou retarder tout au moins le jour fatal qui doit le livrer à Grandpré. Il se garde bien de révéler à son grand-père le désastre survenu à ses habits, mais il n'en est pas mieux reçu. Le vieux comte, un excellent homme sans un brin de méchanceté, fait de son mieux pour gronder et se montrer terrible :

« Félix. — Mon Dieu, grand-père, comme vous me parlez d'un ton fâché!

« D'Ablancourt. — J'ai tort, n'est-ce pas? Rester un mois à Paris, quand trente personnes vous attendent pour l'auguste cérémonie!...

« Félix. — Que ne la faisait-on sans moi!...

« D'Ablancourt. — Monsieur, vous oubliez qu'il est question d'une demoiselle... une de mes anciennes amies... et qui mérite des égards... Mais j'ai votre parole, votre signature, cela me suffit... Songe donc, Félix, qu'elle te laisse, par son contrat de mariage, trois cent mille livres de rente après sa mort.

« Félix. — Oui, mais dans ce contrat a-t-on stipulé le temps où je pourrai en jouir librement?

« D'Ablancourt. — Cessez vos ridicules plaisanteries! »

Pourtant il se radoucit, et peu à peu il en vient à sermonner paternellement Félix sur ses futurs devoirs d'homme marié :

« — Mon ami, lui dit-il, considère toujours, dans la douce compagne que le ciel t'a destinée, un être faible qui a souvent besoin d'indulgence. N'oppose point une répugnance trop opiniâtre à ses désirs; n'abuse point des privilèges que t'accordent les lois...

« Félix. — Et quels sont les privilèges que m'accordent les lois?

« D'Ablancourt. — J'ai voulu dire que les lois refusent à la femme le droit de s'opposer aux volontés du mari.

« Félix. — Diable! c'est important... De sorte que, s'il me prenait fantaisie de faire enfermer ma femme le lendemain de mes noces...

« D'Ablancourt. — Nouvelle extravagance! Non, tu ne le pourrais pas... Seulement — par exemple — un homme de qualité qui aurait à se plaindre de sa femme pourrait la reléguer dans un vieux château, tandis que lui, répandu dans le monde...

« Félix. — Très bien! Alors, j'épouse ladite demoiselle; reste à savoir ce que j'en ferai. »

Malgré cette déclaration, Félix n'est pas du

tout résigné à son sort. Il se travaille la cervelle pour trouver moyen d'y échapper et de se marier avec sa cousine :

— Un enlèvement, se dit-il, pourrait seul faire disparaître les difficultés...

— Volontiers, approuve Rosine, « faisons un enlèvement », mais dis-moi d'abord ce que c'est.

« FÉLIX. — Deux jeunes gens qui s'aiment, et que l'on veut séparer, partent ensemble et vont se marier à l'étranger. Voilà ce qu'on appelle un enlèvement.

« ROSINE. — Cela me paraît très bien imaginé... J'y consens, enlevons-nous... Seulement, avant de partir, il faudra prévenir ton grand-papa, pour qu'il ne soit pas inquiet de notre absence.

« FÉLIX. — Mais alors, il nous empêchera de partir et nous punira.

« ROSINE. — Ce n'est pas la punition que je craindrais, c'est son affliction... Il en mourrait, le bon vieillard. »

On cherche autre chose. Survient Lafleur, le valet de Félix, un homme de ressource et d'intrigue. Il sort de l'office où il s'est rafraîchi à souhait, aussi il ne doute de rien : il va en un tour de main supprimer M[lle] de Grandpré. Par quel moyen ?

« LAFLEUR. — Mais ça marche tout seul.

D'abord, j'arme une galère, et j'arrive la nuit à la tête de mes esclaves ; j'enfonce les portes du château, j'entre le sabre à la main, je prends la demoiselle en croupe...

« Félix. — Eh bien ! et qu'en feras-tu de la demoiselle... de Mlle de Grandpré ?

« Lafleur. — Comme dans le roman... Je la vendrai au Grand-Seigneur. Je l'emmènerai à Constantinople et je la mettrai dans le sérail... pour les plaisirs de Sa Hautesse. »

— Le malheureux déraisonne, gémit Félix.

Lafleur sans insister disparaît, mais il reparaît bientôt, moitié traînant, moitié portant sur ses épaules un énorme paquet.

— Qu'est-ce que cela, bon Dieu ? clame Félix.

« Lafleur. — Quoi ! monsieur, vous ne savez pas que nous quittons notre joli appartement des combles du château, pour aller habiter le premier étage... Cela me cause un chagrin !... une émotion !... C'est surtout *la famille Darius* qui vous toucherait par son affliction...

« Rosine. — Comment, la famille Darius ?

« Félix. — C'est cette tapisserie... qui me faisait tant de peur dans mon enfance, et qui nous a tant fait rire depuis.

« Lafleur. — Eh bien, monsieur, elle ne vous ferait pas rire maintenant. Il faudrait

avoir un cœur de roche pour ne pas pleurer en la regardant... Voir une troupe de jolies femmes dans la douleur, cela me fait une peine!... surtout Mme *Stalira* (Statira) la mère et Mlle *Starila* la fille... Elles avaient l'air de me dire, en tendant leurs beaux bras : « Ingrat Lafleur, que t'avons-nous fait? Pourquoi donc nous quittes-tu?... » Non, monsieur, non! je n'abandonnerai jamais mes anciens amis...

« Rosine. — Tu n'en peux plus, mon pauvre garçon.

« Lafleur. — Ecoutez donc, mademoiselle, on ne porte pas une vingtaine de personnages sur les épaules sans s'en apercevoir. »

Ce disant, il dépose et il déroule son paquet, qui n'est autre que la fameuse tapisserie; la contemplant avec amour il s'écrie :

« — Famille respectable! noble sang des rois! c'est moi qui suis ton sauveur... A-t-on jamais rien vu de plus beau? Voyez ces figures de Perse! ne dirait-on pas qu'elles pleurent pour de bon? Les belles mains! le joli nez!... Ah! certainement, si j'avais vécu du temps d'Alexandre le Grand...

« Rosine. — Tu aurais fait la cour à Mlle *Stalira*... »

Félix regarde la famille Darius d'un air méditatif. Rosine, impatientée de ne trouver

aucun moyen de salut, lui crie rageusement :

« — Tu devrais plutôt songer à prendre ton habit de cérémonie.

« Félix. — Tu oublies que je n'en ai pas, Floricourt y a mis bon ordre.

« Rosine (*ironiquement*). — Il te faut pourtant le grand costume, ton grand-père tient à l'éclat...

« Félix. — C'est vrai, il faut le grand costume... (*Revenant à la tapisserie.*) Eh! mais, qu'est-ce qui m'empêcherait?... O la bonne idée!... Cela serait superbe. Je tiendrais ma parole, et je pourrais pourtant peut-être ainsi me débarrasser de la vieille... Lafleur, tu es un garçon vif, alerte?... Tu aimes, tu chéris la famille Darius?... Il faut que tu m'en fasses un habit complet!... Oui, habit, veste et culotte!

« Lafleur. — Quoi! de la famille Darius?

« Rosine. — Quelle folie!

« Félix. — Du tout... Je n'ai point d'habit de noces, voilà de l'étoffe, je m'en sers... On veut de l'éclat, on en aura : un habit tout royal!

« Lafleur (*gravement*). — Mademoiselle, cette idée-là n'est pas si mauvaise, et l'on peut ajuster cela d'une manière très pittoresque... (*Après avoir pris des mesures sur la tapisserie et un peu réfléchi.*) Monsieur, c'est

une affaire arrangée... Je tiens votre habit, il est là dans ma tête! Vous porterez Ephestion sur les épaules, Alexandre sur la poche, deux jolies femmes sur la veste, et je vous garde deux beaux bras qui vous prendront les genoux.

« Félix. — Très bien, mon ami. Surtout, que l'habit soit fait en deux heures; des points longs comme cela. Rassemble tous les tailleurs du village, fais-les conduire dans notre ancien appartement. »

Pendant que les tailleurs travaillent en grande hâte, on voit se développer en diverses scènes les caractères des différents personnages. Mlle de Grandpré, outrée de la froideur de Félix qui ne lui a pas encore rendu ses devoirs, s'en plaint vivement à M. d'Ablancourt. Celui-ci, craignant que son petit-fils ne prépare pour le dernier moment « quelque tour diabolique » afin de se débarrasser de Grandpré, interroge à ce sujet Félix, qui se déclare, au contraire, décidé à épouser la respectable demoiselle, — à moins qu'elle ne veuille plus de lui. Le vieux d'Ablancourt proclame le cas impossible; aussi promet-il très volontiers, si le fait se produit, de laisser à Félix toute liberté de se marier à son gré; il en donne même sa parole d'honneur.

Pour plus de sûreté, le vieux comte fait

ensuite jaser Rosine, qui, naïve et sans détour, lui apprend plus de choses qu'il ne voudrait, entre autres, l'amour réciproque d'elle et de Félix.

« — Mais il me semble, mes enfants, dit d'Ablancourt, que vous ne vous gênez pas beaucoup.

« ROSINE. — C'est ce qui vous trompe, monsieur. Nous nous gênons beaucoup, car, sans vous, je serais enlevée à présent.

« D'ABLANCOURT. — Il t'a proposé un enlèvement?...

« ROSINE. — Sans doute! Moi j'étais tout à fait pour l'enlèvement... Mais il eût fallu vous laisser seul, nous avons craint que cela ne vous fît trop de peine... Nous avons remis la partie à une autre fois. »

Le bon d'Ablancourt essaie de se fâcher, mais il n'y peut réussir :

« — Dis-moi, Rosine, reprend-il, tu sais ce que Félix veut faire pour rompre ce mariage?

« ROSINE. — Certainement, je le sais, mais je ne vous le dirai pas. »

Elle ajoute cependant, tout comme Félix, qu'il épousera Mlle de Grandpré si celle-ci ne rompt elle-même le mariage; mais « il peut arriver d'ici ce soir tel évènement... »

« D'ABLANCOURT. — Quel évènement?... Qui serait assez osé pour s'opposer à ma volonté?

« Rosine (*s'enfuyant*). — Qui?... La famille Darius! »

D'Ablancourt, ahuri sur ce mot, voit s'avancer vers lui Mlle de Grandpré. Félix avait en effet témoigné à son grand-père le désir d'avoir avec sa future un entretien particulier dès qu'il aurait revêtu son costume de gala. La jeune fiancée, non sans quelques façons, y consent, et un instant après arrive près d'elle, en ambassadeur chargé d'annoncer son maître, Lafleur, vêtu lui-même d'un habit coupé dans la fameuse tapisserie.

« Mlle de Grandpré. — Quel est cet horrible habit? Où l'avez-vous pris?

« Lafleur. — Cet habit est neuf, mademoiselle; c'est la première fois que je le porte.

« Mlle de Grandpré. — Mais ce n'est pas là la livrée de la famille d'Ablancourt.

Lafleur. — Mademoiselle, c'est la livrée de la famille Darius... »

Félix se présente alors en gants blancs, un gros bouquet à la main, avec son habit de tapisserie présentant les peintures et les figures indiquées plus haut par Lafleur. A cette vue, Grandpré éclate :

« — Monsieur, je veux savoir ce que signifie cette mascarade!

« Félix. — Comment, mademoiselle, vous appelez mascarade l'habit le moins commun,

le plus noble, mon habit de noces enfin !

« Mlle de Grandpré. — Votre habit de noces ! quelle horreur ! Vous auriez le front de vous présenter ainsi devant l'illustre compagnie ?...

« Félix. — Je vois, mademoiselle, que vous êtes prévenue contre moi : avec cet habit-là j'ai beaucoup de physionomie.

« Mlle de Grandpré. — Finissons ces plaisanteries déplacées... Ainsi, monsieur, c'est là votre habit de cérémonie ?

« Félix. — Je n'en aurai pas d'autre pour les noces... Mais j'ai un Roland furieux [1] avec lequel je compte faire mes visites.

« Mlle de Grandpré. — Tout Paris se moquera de vous... Les enfants vous suivront... On vous prendra pour un fou.

« Félix. — On vous prendra donc aussi pour une folle, car aussitôt le mariage fait, vous ne porterez pas de robes qui ne soient de cette étoffe... Depuis un mois, à Paris, on travaille pour vous aux Gobelins.

« Mlle de Grandpré (*à part*). — Oh !... j'étouffe de colère !

« Félix. — Oui, j'ai pris des verdures pour vous, avec de belles eaux et les plus jolis petits canards...

« Mlle de Grandpré. — Des canards ! à moi

1. Une tapisserie représentant Roland furieux.

des canards ! Apprenez, monsieur, que je n'ai jamais porté de canards.

« Félix. — Aimez-vous mieux des cygnes ou des paons ? Je ne regarderai point à la dépense...

« Mlle de Grandpré. — C'est trop fort ! Et vous vous imaginez que je me soumettrai, comme un enfant, à vos volontés ?...

« Félix (*mettant son chapeau*). — Je voudrais bien voir, madame, qu'on ne m'obéît pas ! Quoique jeune, je connais mes droits, je saurai en user.

« Mlle de Grandpré. — De quels droits parlez-vous donc, monsieur ?

« Félix. — De tous ceux qu'un époux a sur sa femme... Je pourrais, je le sais, vous traiter plus rigoureusement, mais je ne le ferai que si vous m'y contraignez.

« Mlle de Grandpré. — Eh ! monsieur, que pourriez-vous de plus que me faire porter des canards ?

« Félix. — Mais... je pourrais vous reléguer en Auvergne... dans un vieux château... tandis qu'avec de bons amis et quelques femmes aimables, je dépenserais gaiement vos 300,000 livres de rente à Paris.

« Mlle de Grandpré. — Quelle horreur ! Il n'y a pas à la cour un plus grand roué que ce petit mauvais sujet !

« Félix. — De quoi vous étonnez-vous? Cette petite réclusion est chose convenue avec mon grand-père; sans cela aurais-je consenti à vous épouser?... Mais la compagnie attend, il faut nous rendre au salon. Quel effet je vais produire!... Daignez accepter ma main. Venez...

« Mlle de Grandpré. — Ne me touchez pas, monsieur!... Quelle famille de réprouvés! Le grand-père et ce vaurien s'entendent, ils n'en veulent qu'à mon bien!... Allez, allez, monsieur, gardez pour vous votre château d'Auvergne, vos tapisseries, vos canards... Jamais vous n'aurez l'honneur d'épouser mademoiselle de Grandpré! »

Au bruit de ce scandale, le grand-père accourt, terrible, la menace à la bouche; mais à la vue du beau costume de Félix, malgré lui il pouffe de rire, et Grandpré, rouge de fureur, persiste en écumant dans son refus. Alors Félix réclame l'exécution de l'engagement pris par le vieux d'Ablancourt.

« Félix. — Ainsi, mademoiselle, c'est chose décidée, vous me refusez. Rosine ne sera pas si dédaigneuse. Je suis sûr que, tel que je suis, elle voudra bien accepter ma main.

« Rosine. — Moi, je ne tiens pas du tout à l'habit; je porterai même des canards si cela peut vous faire plaisir.

« Félix. — Grand-papa, vous savez nos conventions...

« D'Ablancourt. — Mauvais sujet, tu t'es moqué de nous pour épouser Rosine!... Eh bien soit, je te la donne... à condition que tu l'épouseras dans cet habit de noce.

« Mlle de Grandpré. — Oh! la chose ridicule!... Je me prie de la fête.

« Félix. — Belle ingrate, je comptais sur vous, vous connaissez ma passion pour les tapisseries. »

Outre la gaîté, l'esprit, l'inépuisable bonne humeur qui circulent dans toutes les scènes de cette comédie-folie, et le brio avec lequel elle est conduite, les deux caractères de Rosine et du vieux d'Ablancourt, si sympathiques, si délicatement tracés, en font en son genre un petit chef-d'œuvre.

XIII

Le Faux Stanislas (*1809*).

Le père de Marie Leczinska, reine de France, femme de Louis XV, était, on le sait, un seigneur polonais, Stanislas Leczinski, que l'appui de Charles XII, roi de Suède, et les suffrages de la diète de Pologne avaient, en 1704, élevé à la royauté, dont il fut dépouillé en 1709 par l'intervention armée de la Russie en faveur de Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, auquel il disputa encore le trône pendant quatre ou cinq ans.

A la mort de Frédéric-Auguste, en 1733, Stanislas, qui résidait alors en France au château de Chambord, résolut de se rendre en Pologne, où il avait encore beaucoup de partisans, et de briguer de nouveau la couronne. La France, naturellement, devait le soutenir. L'important pour lui était d'arriver rapidement à Varsovie; le plus court, de traverser l'Allemagne. Mais ce pays était hostile, et Stanislas courait risque d'y être arrêté. C'est cependant le chemin qu'il prit. Pour donner le change à ses ennemis, Louis XV fit partir de Paris un capitaine aux gardes qui

ressemblait beaucoup à Stanislas et qui, voyageant sous le nom de ce prince, traversa la France, recevant partout les honneurs royaux et annonçant l'intention d'aller s'embarquer à Brest pour se rendre en Pologne par la voie de mer. Pendant ce temps, le vrai Stanislas courait au grand galop sur les routes d'Allemagne et arrivait le 8 septembre à Varsovie, où la diète polonaise, quatre jours après, le proclamait roi de nouveau à l'unanimité.

Duval, si friand du quiproquo, ne pouvait manquer ce sujet. S'il y a réussi, on le dira.

Son *Faux Stanislas* est le chevalier de Morange, spirituel, mais étourdi jusqu'à l'extravagance, et même, dit-on, un peu fou, pas tant néanmoins qu'il en a l'air. Il traverse la France, la Bretagne, à petites journées, se faisant rendre tous les honneurs dus à sa royauté par les gentilshommes bretons qui, sur son passage, se disputent le privilège de lui donner l'hospitalité. Il est presque à sa dernière étape, il vient d'arriver au château de Kerbare, à quelques lieues de Brest; il écrit de là au ministre :

« Monseigneur, abrégez mon voyage, je « vous en supplie. Si vous n'avez pas pitié de « moi, ayez pitié des gentilshommes bretons : « j'ai mis tant d'éclat dans mon incognito « que je deviendrai la cause de leur ruine.

« Leur vanité les engage à me donner des « fêtes très ennuyeusement belles. Quels seront « leurs regrets quand ils apprendront que ce « prétendu roi, qu'ils reçoivent avec tant « d'ostentation, n'est qu'un pauvre petit capi- « taine aux gardes, qui n'a rien de commun « avec le vertueux Stanislas qu'une confor- « mité de traits, que vous avez cru devoir « faire servir à vos desseins politiques. »

A peine a-t-il fini sa dépêche que « Monsieur Dumont, » premier valet de chambre du faux Stanislas (et dupe comme tout le monde de la ressemblance), lui présente un jeune officier de marine, Édouard de Saint-Val, qui sollicite de sa majesté la faveur de la suivre en Pologne et d'obtenir un poste dans son armée.

Il y a là-dessous, on s'en doute, une histoire d'amour. Edouard est épris de Juliette, fille du baron de Kerbare, il est aimé d'elle, et malgré son peu de fortune, il allait être agréé du père comme futur époux, quand, peu de temps auparavant, est venu s'abattre au château de Kerbare un oncle d'Edouard appelé Mont-Roc, trésorier des Etats de Bretagne, très riche financier, Turcaret renforcé, qui, séduit par la beauté de Juliette et opposant la plénitude de son coffre-fort à la bourse vide de son neveu, a séduit lui-

même le vieux baron de Kerbare et obtenu de lui la main de sa fille. Celle-ci, Bretonne très vive, très énergique et très entêtée, résiste de son mieux ; mais Edouard désespère du succès, et plutôt que d'assister à la ruine de toutes ses espérances, au triomphe insolent des écus de son oncle, il préfère s'expatrier.

Edouard se trouve être, sans le savoir, le fils d'un ami du chevalier de Morange; celui-ci est touché de son infortune, il se dit qu'il y a là une bonne action à faire, propre à illustrer son règne. Pour commencer, il attache à sa personne en qualité de premier écuyer le pauvre Saint-Val, qui en raison de cette fonction loge près du roi au château de Kerbare, sous le même toit que Juliette, à portée de la voir à chaque instant. Puis, quand le baron et le trésorier Mont-Roc viennent lui présenter leurs hommages, le faux Stanislas se fait un malin plaisir de vanter à celui-ci son neveu et de lui annoncer le poste de confiance auquel il vient de l'appeler.

Pour se relever et pour aplatir Edouard, ce grossier parvenu ne trouve rien de mieux que d'étaler sottement sa richesse :

— O sire, s'écria-t-il, « je n'aurais plus rien à désirer, si j'avais eu le bonheur de vous avoir pour hôte... et si quelqu'un de mes châ-

teaux se fût trouvé sur la route de Brest, soit celui de Beaufort ou celui du Plessis, soit celui de la Grange ou celui des Trois-Rivières...

« Le chevalier de Moranges. — Les Trois-Rivières!... (*A part.*) Mais c'est une terre à moi, que j'ai vendue...

« Le trésorier. — Sans vanité, c'est le plus beau château... Ah ! si j'avais le bonheur d'y posséder sa majesté!...

« Le chevalier (*à part*). — Et moi, si j'avais le bonheur de le posséder encore!... (*Haut.*) Il vous a coûté cher!...

« Le trésorier. — Presque rien. Cette terre appartenait à un officier aux gardes... le chevalier de Morange... le plus grand joueur... Ah! ah! ah!

« Le chevalier (*à part*). — C'est cela même; c'est ce maudit juif!

Le baron. — Le chevalier de Morange! je connais ce nom... Un bon officier, joli garçon à ce qu'on dit, beaucoup d'esprit, mais une tête folle, un prodigue... qui a déjà dissipé le fonds de plus de vingt mille livres de rentes.

« Le chevalier. — Ah! vous pouvez bien dire de quarante. (*A part.*) Etourdi que je suis!...

« Le baron. — Quoi! sire, vous savez...

« Le chevalier. — A la cour, qui n'a pas entendu parler de cet extravagant?

« Le baron. — Extravagant, c'est bien le mot. Aussi me suis-je opposé de tout mon pouvoir à son mariage avec ma nièce, la marquise de Rosey. »

Cette marquise, nous la verrons bientôt, Juliette l'a mandée à Kerbare pour l'aider à se débarrasser du Mont-Roc, elle va arriver; elle sera la grande, la cuisante, la poignante tribulation du faux Stanislas.

En attendant, celui-ci, excité par l'histoire des Trois-Rivières, poursuit de plus belle sa campagne en faveur de Saint-Val et sa vengeance personnelle contre le trésorier.

Au moment où il vient d'appeler Edouard pour ménager entre lui et son oncle une apparente réconciliation, le baron de Kerbare rentre avec sa fille et la présente à sa majesté. Le roi appelle aussitôt les deux barbons pour leur faire part, soi-disant, de projets très importants sur lesquels il veut avoir leur avis; il les entraîne et les retient près de son bureau, à l'une des extrémités de l'appartement, tandis qu'à l'autre Edouard et Juliette causent ensemble avec beaucoup d'action. Le trésorier, qui les guigne, enrage, trépigne, ne tient pas en place :

« Le chevalier (*brusquement*). — Parbleu! monsieur le trésorier, lorsque je vous fais

l'honneur de vous entretenir, vous pourriez bien m'écouter...

« Le trésorier. — Mille pardons, sire!... mais c'est que... (*A part.*) Quel supplice! ils se parlent bas.

« Le chevalier. — Ainsi, monsieur le baron, vous croyez que dans trois semaines je puis débarquer à Dantzig?

« Le baron. — Oui, sire, si les vents sont bons.

« Le chevalier (*ramenant le trésorier*). — Et votre avis, à vous?...

« Le trésorier (*tout ému, jetant des regards furtifs sur les jeunes gens*). — Mon avis, sire, est que, si les vents sont bons... (*A part.*) Il lui prend la main! (*Haut.*) Qu'on me charge de vous y conduire... (*Bas.*) Avec quelle chaleur le coquin... (*Haut.*) Oui, oui, qu'on me donne un vaisseau, et avant huit jours... (*A part.*) Oh dieux! il lui baise la main.

« Le chevalier. — Extravaguez-vous, trésorier? (*Tout le monde se lève.*)

« Le trésorier. — Non, sire, c'est l'enthousiasme... Ah! je respire. »

Il ne respire pas longtemps. La marquise du Rosey vient d'arriver, et le roi, qui l'a à peine regardée, craignant qu'elle le regardé trop, retient à dîner Kerbare et Mont-Roc pour continuer avec eux la grave conversa-

tion d'affaires engagée tout à l'heure; et s'excusant de n'inviter ni Juliette ni la marquise, il dit à Édouard :

« — Je vous dispense de votre service près de ma personne; vous tiendrez compagnie à ces dames.

« Le trésorier. — Peste soit de l'honneur qu'on me fait!... »

Bientôt Mont-Roc change de note. A la suite du dîner, le roi le garde près de lui en tête à tête, lui exprime toute son admiration pour ses talents, ses lumières, son génie :

« — Comment se fait-il, s'écrie le faux Stanislas, que vous ne soyez pas ministre? Ah! si vous étiez né dans mes états, je comblerais votre fortune; un grand mariage, de grandes terres, je vous donnerais tout cela, trop heureux d'avoir à la tête de mes finances un homme tel que vous... Mais, hélas! vous ne voudriez jamais quitter votre patrie...

« — Mon devoir, sire, répond le financier comblé, sera toujours de vous obéir.

« — Serait-il possible! Mais alors, cela est bien entendu, vous accepteriez aussi de moi la terre d'*Orbeccanovodoreski* et la main de la princesse *Ineska*, quoiqu'elle ne soit pas très riche, puisqu'elle a seulement..... 500,000 livres de rente.

« — Tout ce que vous voudrez, sire, pour avoir l'honneur de vous servir.

« — Mais je suis bien étourdi de vous parler de cette jeune princesse, quand vous êtes sur le point d'épouser la fille du baron...

« — Que Votre Majesté ne s'inquiète pas, reprend Mont-Roc, tout peut s'arranger; le devoir m'attache à votre personne sacrée, j'y veux tenir par tous les liens : par la place, par la terre et par la femme!

« — Bien, ce sont vos affaires, conclut Stanislas, arrangez-vous avec le baron et comptez toujours sur ma protection. »

Pendant que Mont-Roc s'occupe « d'arranger cela » (nous verrons bientôt avec quel succès), « Sa Majesté » subit de la part de la marquise du Rosey un premier et périlleux assaut. Cette fine mouche parisienne, qui dans le cœur garde un coin de vraie tendresse pour Morange, avait bien cru, du premier coup-d'œil jeté sur le faux Stanislas, reconnaître en lui son chevalier. Puis, voyant tous les hommages, les honneurs vraiment royaux prodigués à cette pseudo-majesté, elle s'était sentie fort ébranlée dans sa première opinion; mais le doute subsistait toujours, et la curiosité féminine vivement aiguillonnée avait juré de pousser l'expérience à bout :

« — Une chose m'ôterait toute incertitude :

le chevalier a sur la main droite une cicatrice... Mais puis-je aller prendre la main du roi?... »

Et vraiment oui, elle la prend. Scène curieuse et bien filée. La marquise avoue à Stanislas combien elle est frappée de sa ressemblance avec Morange, et à ce propos elle laisse échapper, comme malgré elle, de touchants témoignages de sa tendresse pour le chevalier. Celui-ci charmé oublie un peu qu'il est roi et devient tendre à son tour; il lui prend la main, la presse contre son cœur. La marquise, qui guettait ce mouvement, relève vivement la manche du vêtement royal et fait un cri :

« — Que vois-je! la cicatrice! C'est Morange. Allons, il n'est plus temps de feindre... Avouez tout bonnement que vous êtes le chevalier! »

Morange, qui a repris tout son sang-froid, paie d'audace. Jetant sur cette extravagante un regard sévère, il lui lance du haut des nues, c'est-à-dire du haut de son trône, ce coup de foudre :

« — Vraiment, madame, vous avez la tête frappée!... Je ne sais ce que vous voulez dire... On ne m'a jamais reproché d'avoir de l'orgueil, j'apprécie à leur juste valeur les grandeurs humaines. Mais puisque le hasard m'a

fait roi, je suis forcé d'en faire respecter en moi l'auguste caractère. »

Et le sire, tournant les talons avec la froide majesté d'un Louis XIV à qui l'on aurait manqué de respect, laisse la pauvrette écrasée, abasourdie, murmurant douloureusement :

« — J'ai fait une sottise... Mais qui ne s'y serait trompé ?... Stanislas a fait la guerre toute sa vie, il peut comme le chevalier... Et puis, tous ces hommages, toutes ces marques de la royauté !... Allons, j'ai fait une extravagance, il faut la réparer. »

Nous verrons plus loin comme elle la répare.

Quant à Mont-Roc, il trouve pour « arranger ses affaires » plus de difficultés qu'il ne comptait.

A peine a-t-il touché au baron de Kerbare un mot des circonstances qui l'obligent à renoncer à l'honneur de son alliance, le vieux gentilhomme breton bondit d'indignation :

« — Corbleu ! monsieur le financier, vous osez faire un tel outrage à la famille de Kerbare !... Vous êtes un faquin, monsieur le trésorier !... et sans le respect que j'ai pour ces dames, je vous aurais déjà fait sauter dans les fossés du château !

« Le trésorier. — Permettez, monsieur le

baron ! les fossés du château n'ont aucun rapport à mon affaire. »

— Mon père, de grâce, calmez-vous, s'écrie Juliette, devenue l'alliée fervente du trésorier ; écoutez, monsieur, « je suis sûre qu'il a d'excellentes raisons à vous donner. »

« Le baron. — Je n'en puis entendre qu'une seule : c'est qu'il me promette de se battre à l'instant même ! »

— Se battre ! répond le dolent trésorier, à quoi cela nous mènerait-il ? Si je vous tue, monsieur le baron, vous ne pourrez me forcer à épouser votre fille... Si vous me tuez, je l'épouserai encore moins !

« Le baron. — Corbleu ! je n'entends rien à toutes ces subtilités... Je n'ai qu'un mot : Vous m'avez demandé ma fille, vous l'épouserez ! Sois tranquille, ma Juliette, va, ne t'afflige pas, il sera ton mari : je le jure par mon épée, par le sang et la valeur des Kerbarc ! »

Mais c'est précisément là ce qui afflige « ma Juliette ». Aussi, d'accord avec elle, la marquise conseille au trésorier, pour se tirer d'affaire, de s'adresser au roi. Le roi lui offre d'abord peu de consolation ; apprenant que le baron a menacé le trésorier de le jeter dans les fossés du château :

« — J'espère que vous allez tirer vengeance

de cette insulte, dit le roi ; songez que vous avez l'honneur de m'appartenir.

« Le trésorier. — Oui, sire, et c'est justement parce que j'ai cet honneur, que je n'ai pas cru devoir disposer de ma personne sans vos ordres.

« Le chevalier. — Mes ordres sont que vous vous battiez aujourd'hui même !

« Juliette. — Mais, sire, s'il se bat, il peut faire ses adieux à la vie ; il n'a qu'à lire l'histoire des Kerbare : mon trisaïeul a tué en combat singulier Alain de Montfort... mon bisaïeul, en 1630, a pourfendu les deux frères Bembrok surnommés Barbe-Noire ; et si ce combat a lieu, mes enfants diront un jour que leur aïeul a tué un trésorier des Etats de Bretagne.

« Le chevalier. — Il paraît que c'est l'usage dans la famille. »

Le trésorier ainsi bien préparé, c'est-à-dire bien effrayé, Stanislas renvoie Juliette et démasque son véritable projet :

« — Il me vient une idée qui pourrait tout concilier, dit-il à Mont-Roc. Ne m'avez-vous pas dit que votre neveu aime votre prétendue, et que la petite de son côté..... Hé bien, il faut unir ces deux jeunes gens. »

— Mais, sire, le baron ne voudra pas, car mon neveu n'a rien.

« LE CHEVALIER. — Tout peut s'arranger avec un mot; je fais venir le baron, je lui demande sa fille pour votre neveu, et il m'alléguerait en vain sa pauvreté, car vous lui donnez une terre...

« LE TRÉSORIER. — Moi, sire, quelle terre?...

« LE CHEVALIER. — Cette belle terre que vous avez eue à si bon marché de cet officier...

« LE TRÉSORIER. — Ah! les Trois-Rivières, magnifique possession, vingt mille livres de rente.

« LE CHEVALIER. — Qu'est-ce que cela pour un ministre, pour un grand propriétaire en Pologne?

« LE TRÉSORIER. — Oh! sans doute, ce n'est rien pour un grand seigneur polonais... Mais, sire, j'aperçois une grande difficulté. Je connais mon neveu; il est fier, extrêmement fier; il ne voudra pas accepter ma terre... Ainsi je ne l'offrirai pas... et il ne l'aura pas. »

Le chevalier ne se laisse pas désarçonner par cette dernière révolte de l'avarice :

« — A la bonne heure, trésorier (dit-il), je crois que vous avez raison. Mieux vaut satisfaire le baron en acceptant son combat à mort... Je veux, à l'exemple de plusieurs rois e France, être le témoin de ce combat; je fixerai l'heure, le lieu, les armes... Soyez

ferme sur l'étrier, le baron est un ancien militaire... Montez-vous bien à cheval, monsieur le trésorier?

« Le trésorier. — Sire, pour ma commodité, j'aime mieux la voiture.

« Le chevalier. — Vous romprez d'abord une lance, puis l'épée, le poignard... Vous frappez votre ennemi avec adresse... ou votre ennemi vous frappe. L'un de vous tombe mort... peut-être tous les deux... et le combat est fini.

« Le trésorier. — Le combat est fini par la mort de tous les deux... Oui, sire, cela se conçoit très bien.

« Le chevalier. — Si vous avez quelques dispositions à faire, de famille ou de religion... il est bon de vous mettre en règle, cela rend l'esprit plus tranquille. Allons, mon cher ami, préparez-vous au combat, et rappelez-vous bien que votre roi vous honorera de sa présence.

« Le trésorier. — Certainement, sire, vous me ferez beaucoup d'honneur... Mais je fais, dans cet instant même, une réflexion. Il se peut que je me sois trompé tout à l'heure; il se peut que mon neveu, qui adore la petite Juliette, triomphe de sa délicatesse ordinaire, et alors il acceptera la terre que, par égard pour Votre Majesté, je consens à lui donner. »

Et sur-le-champ il libelle et met aux mains du chevalier un reçu de 400,000 livres à lui comptées par Saint-Val pour prix de la terre des Trois-Rivières qu'il lui a vendue et dont il le reconnaît propriétaire. Maintenant l'heureux Mont-Roc pourra se consacrer tout entier, sans autre souci, au service de Sa Majesté polonaise.

Cette pauvre majesté n'est pas au bout de ses peines. On lui annonce que le comte du Laure, gouverneur de Brest, arrive, par ordre du ministre, pour saluer Stanislas et prendre ses ordres. Ce gouverneur est un ancien adorateur de Mme de Rosey; elle et lui entrent, causant ensemble, chez Morange; celui-ci, par un procédé fort peu royal, se cache en un coin pour les écouter; la marquise, qui l'aperçoit sans faire semblant et qui garde toujours ses doutes, se plaît à lui en donner de toutes les couleurs. Elle minaude au mieux avec du Laure et même lui promet sa main — sous la condition toutefois que Morange ne viendra pas avant vingt-quatre heures revendiquer ses droits.

Celui-ci, indigné, bondit de sa cachette, toujours sous sa qualité royale, congédie le gouverneur, et resté seul avec la marquise, donne cours — sans se démasquer pourtant — à une colère extravagante qui le tra-

hit définitivement aux yeux de la dame :

« — Non, madame, s'écrie-t-il en écumant, le gouverneur ne sera jamais votre époux! J'ai le droit de punir une ingrate, une infidèle ! Je m'attache à vous et je ne vous quitte pas...

« La marquise. — Vous voulez donc, sire, m'emmener en Pologne?

« Le chevalier. — Au bout du monde, s'il le faut, loin des gouverneurs, des barons, de tous les sots qui vous environnent... Il n'est rien que je ne tente pour m'assurer de votre personne et devenir votre époux!

« La marquise. — Allons, sire, je consens à régner en Pologne.

« Le chevalier. — Comment, régner!... Oh! je perds tout à fait la tête... »

Pour tirer Sa Majesté de ce guêpier arrive fort à propos un courrier de cabinet, un vrai courrier du cabinet de Versailles, dont Morange va décacheter les dépêches. Mais on juge si cet esclandre du « vertueux Stanislas » met en rumeur tout le château.

« — Ah! mon Dieu, comme il est méchant ce bon roi! » s'écrie Juliette.

Et le baron, s'adressant au comte du Laure qui n'a pas assisté à cette scène :

« — Je n'ai rien à vous cacher, mon cher ami. Vos affaires vont très mal; le roi s'op-

pose à votre mariage... Il est fou de ma nièce la marquise, et vous sentez bien, quoique fille de mon frère, je ne puis guère m'opposer à ce qu'elle porte une couronne.

« Le gouverneur. — Stanislas l'épouser !... Mais il est marié !

« Le baron. — Hein ? marié ! Diable, cela me dérange un peu. »

Au milieu de cet imbroglio entre Mont-Roc épanoui, gonflé, triomphant :

« Le trésorier (*aux domestiques dans la coulisse*). — Que l'on dispose tout pour notre départ... Dans un instant Sa Majesté va se mettre en route. Une lettre. qu'Elle vient de recevoir par un courrier du cabinet, en est la cause... Il faut que nos affaires aillent très bien, car à peine le roi a-t-il parcouru cette lettre qu'il a manifesté la plus grande joie. Il m'a sauté au cou, il m'a appelé son cher trésorier, il m'a... Enfin nous allons partir. (*A Edouard.*) Allons, mon cher neveu, il faut te préparer à notre séparation, mais tu peux bien te vanter d'avoir la plus belle terre...

« La marquise. — Bon ! vous en serez bien dédommagé... Quand on est ministre des finances....

« Le trésorier. — Chut !... Ne leur parlez pas au moins de la princesse d'Ineska... Mais voici Sa Majesté. »

Le chevalier reparaît en effet, non plus avec les rubans, les ordres, les broderies de son costume royal, mais en simple uniforme de capitaine aux gardes.

« — Tiens, dit le baron, qu'est-ce que cet officier ? Il ressemble beaucoup à...

« Le trésorier. — Vous ne voyez pas que c'est le roi en habit de voyage ? que Sa Majesté va tout à l'heure monter en voiture ?

« Le chevalier. — Ma majesté ?... Elle est partie... Elle est même arrivée en très bonne santé.

« Le trésorier. — Partie !... Comment ?... Je ne puis croire...

« Le chevalier. — Vous en doutez ? Lisez alors cette dépêche que je viens de recevoir à l'instant.

« Le trésorier (*lisant la dépêche*). — « Stanislas est entré à Varsovie ; la Diète s'est « déclarée pour lui ; il règne maintenant ; « ainsi vous pouvez abdiquer. Que le faux « Stanislas ne regrette pas ses grandeurs ; son « règne paisible vaut le grade de maréchal de « camp au chevalier de Morange. »

Inutile de dire que la pièce finit par deux mariages : Edouard et Juliette, Morange et la marquise de Rosey, — et aussi par ce mot du trésorier :

« — *(A part).* Ces maudits courtisans sont

railleurs... N'ayons pas l'air d'un sot... (*Haut.*) Allons, chevalier, soyons amis... (*A part.*) J'enrage!... (*Haut.*) Vous m'avez joué le tour le plus original!..... ah! ah! ah!... (*Sérieusement.*) Voilà comme un homme d'esprit se tire d'affaire! »

Geoffroy le critique, qui n'aimait pas Duval, maltraita cette comédie dans le feuilleton des *Débats*. Il lui reproche surtout d'avoir une double action, une double intrigue. Reproche indigne de Geoffroy, qui était beaucoup mieux qu'un critique de collège. Il n'y a point deux actions, il n'y en a qu'une, la fausse royauté de Morange; il n'y a qu'une intrigue et qu'un problème : comment le faux roi tiendra-t-il son rôle? Ira-t-il jusqu'au bout sans se trahir? Tant qu'il s'agit seulement de jouer au monarque, tout va bien, Morange est un prince fort digne, un bon prince, qui sait commander et qui sait rire. et même mystifier les sots. Tout cela est assez royal.

Mais quand ses intérêts de cœur, ses sentiments intimes sont en jeu, l'homme étouffe péniblement sous le masque du roi et malgré tous ses efforts il se trahit. Cette seconde phase de l'action, cette seconde face du rôle de Morange, habilement dessinée. est aussi curieuse que la première est plaisante.

Le tout compose une pièce qui ne languit point, qui est fort amusante — la meilleure de toutes les qualités — et qui, avec quelques retouches, quelques suppressions, retrouverait encore aujourd'hui, dans sa vieille manière, un beau succès.



XIV

Conclusion.

Nous pourrions prolonger ces analyses, ces extraits; le théâtre de Duval nous fournirait encore bon nombre de comédies offrant les qualités d'esprit, d'intérêt et d'agrément que nos lecteurs ont pu apprécier dans les cinq pièces dont nous venons de leur présenter l'esquisse.

Notre auteur excelle, entre autres, à reproduire, en l'encadrant dans un dialogue et une action ingénieuse, la physionomie des personnages historiques plus ou moins célèbres qu'il met en scène. Ainsi, pour nous représenter *Shakespeare amoureux,* il emprunte fort habilement aux drames de ce grand poète les traits les plus vifs, les plus profonds, les plus enflammés, dont il a peint l'amour et la jalousie. Aussi Talma s'était-il approprié ce rôle et y avait toujours un grand succès.

Une figure moins illustre, moins haute, mais non moins originale et tout particulièrement intéressante pour les Rennais puisqu'il

était leur compatriote, c'est Sainte-Foix [1], non moins célèbre au XVIIIe siècle pour son merveilleux esprit que pour l'excentricité de son caractère bizarre et taquin, qui lui valut on ne sait combien de duels, dans lesquels il fut presque toujours plus ou moins égratigné, ce qui ne l'empêchait pas de recommencer le lendemain, sinon la minute d'après. On connaît son aventure du café Procope. Pendant qu'il y était, un brave garde du corps entre et demande pour son dîner une bavaroise.

— Voilà un fichu dîner, dit tout haut Sainte-Foix.

L'autre n'y prend garde. Mais Sainte-Foix, élevant la voix, répète à cinq ou six reprises :

— Quel fichu dîner ! quel fichu dîner !

Si bien que le garde du corps s'impatiente et prie le mauvais plaisant de mettre l'épée à la main. Ils sortent, ils se battent, Sainte-Foix est légèrement blessé, les deux adversaires se donnent la main, rentrent ensemble au café, et Sainte-Foix aussitôt reprend son antienne :

— Vous aurez beau dire, beau faire, mon

1. Poullain de Sainte-Foix (ou Saint-Foix), né à Rennes le 25 février 1699, mort à Paris le 26 août 1776.

cher monsieur, cela n'empêchera pas qu'une bavaroise est un fichu dîner…

Un autre jour, il était au parterre du Théâtre-Français, on jouait une de ses pièces, un de ses voisins applaudissait à outrance, Sainte-Foix le trouve mauvais et le prie de se modérer :

— Mais, monsieur, dit l'autre, je suis bien libre d'applaudir si je trouve la pièce bonne.

— Et moi, morbleu! je suis bien libre de la trouver mauvaise.

— Soit; mais si vous prétendez m'empêcher d'applaudir, il faut en découdre.

— A vos ordres.

La pièce achevée avec un très grand succès, ils se battent; Sainte-Foix, comme d'habitude, est blessé :

— Monsieur, dit son adversaire, je suis désolé de ce qui arrive; mais vous détestez donc bien l'auteur de la pièce?

— Nullement, c'est moi qui l'ai faite. Seulement, en l'applaudissant de la sorte dans mes oreilles, vous me donniez un ridicule que je ne puis souffrir : j'avais l'air d'avoir monté une cabale!

C'est une autre aventure, en partie imaginaire, du moins un peu arrangée, que Duval a mise au théâtre. Sainte-Foix est à Bourges pour se marier, il est descendu dans une

hôtellerie où se trouve un jeune officier en garnison, neveu de Sainte-Foix et son rival sans le savoir. Tous deux ne se sont jamais vus et, sans se connaître, se promènent en sens inverse sur la terrasse de l'hôtel.

« — Mon Dieu, le joli homme! s'écrie Sainte-Foix en regardant cet inconnu.

Florbel (c'est le nom de l'inconnu), sans entendre ces paroles, comprend qu'elles le concernent et dit à Sainte-Foix :

« — Monsieur, vous me parliez, je crois?

« Sainte-Foix. — C'était une simple observation.

« Florbel. — Mais encore, quelle est-elle?

« Sainte-Foix. — Vous voulez donc savoir ce que je disais, absolument?

« Florbel. — Oui, monsieur, et surtout promptement, je vous prie.

« Sainte-Foix. — Ah! monsieur est pressé?

« Florbel. — Très pressé.

« Sainte-Foix (*prenant du tabac*). — En ce cas, je vais me presser aussi... Je commence... Mais avant, permettez-moi...

« Florbel. — Non, monsieur, je ne permets rien.

« Sainte-Foix. — Vous saurez d'abord, monsieur, que j'ai l'habitude de considérer avec attention tous les objets qui m'entourent...

« Florbel. — C'est le moyen de les bien voir : après ?

« Sainte-Foix. — Lorsqu'un de ces objets me fait plaisir ou me cause une sensation désagréable, je ne puis cacher l'impression qu'il m'a faite.

« Florbel (*en colère*). — Qu'est-ce que tout cela me fait, à moi ?

« Sainte-Foix. — Beaucoup plus que vous ne croyez. Le hasard m'a fait jeter les yeux sur vous, et je n'ai pu m'empêcher de dire...

« Florbel. — Quoi donc, monsieur ?

« Sainte-Foi. — Que vous êtes un joli homme.

« Florbel. — Vous moquez-vous de moi ?

« Sainte-Foix. — Non, monsieur, vous êtes le plus joli homme de France ; je le soutiendrai contre quiconque dira le contraire !

« Florbel (*à part*). — C'est un fou, sans doute, ne nous emportons pas. (*Haut.*) Au reste, monsieur, si la nature m'a doué de quelques avantages, j'ai assez de bon sens, croyez-le, pour ne les estimer que ce qu'ils valent réellement aux yeux des hommes raisonnables.

« Sainte-Foix (*d'un ton tranquille*). — C'est d'autant mieux pensé que la nature est juste dans tout ce qu'elle fait ; presque toujours ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre...

Tout doit être compensé, et d'après cet ordre établi par la nature même, je suis convaincu que vous devez avoir quelque grand défaut...

« FLORBEL. — Cela se peut, monsieur.

« SAINTE-FOIX. — Avouez que j'ai raison; cela se voit tous les jours dans le monde. Par exemple, il est assez ordinaire que quand on possède tous les avantages du corps (je ne dis pas cela pour vous), on ne soit pas aussi bien partagé du côté de...

« FLORBEL. — De l'esprit?

« SAINTE-FOIX. — C'est vous qui l'avez dit.

« FLORBEL. — Monsieur, ce persiflage... Ma patience... Cet habit que je porte...

« SAINTE-FOIX. — Oh! l'habit ne fait rien à l'affaire... et, conformément à mon système, j'ai vu quelquefois des militaires qui n'avaient de militaire que l'habit.

« FLORBEL. — Monsieur, c'en est trop, et je vais vous prouver... Vite, l'épée à la main!

« SAINTE-FOIX. — Tout ce que vous voudrez; mais cela ne prouvera pas du tout que vous êtes sans défaut. »

Ils vont se battre au bout de la terrasse; Sainte-Foix, bien entendu, est blessé au poignet. Les deux adversaires, ensuite, s'accablent de politesses et de compliments :

« SAINTE-FOIX. — Je serais enchanté que notre petite querelle devînt la source d'une

amitié réciproque... Ce que c'est que le monde!... Deux hommes, faits pour être amis, se sont battus, le tout pour un malentendu.

« Florbel. — J'ai cru, monsieur, que vous vouliez m'insulter.

« Sainte-Foix. — Pas le moins du monde. Je voulais me procurer une nouvelle preuve de la vérité de mon système, que la perfection n'existe pas dans la nature; que plus on a de qualités brillantes, plus alors on doit avoir... Enfin, cela tient à l'humanité... Et vous qui êtes le plus courageux des hommes, raison de plus pour que vous ayez en opposition...

« Florbel. — Votre intention n'est sûrement pas de recommencer?... »

— Nullement, reprend Sainte-Foix. Et cependant il recommence si bien, que Florbel, exaspéré, qui a d'ailleurs un pressant intérêt à se délivrer de ce fâcheux, arrivé sur le bord de la terrasse, le pousse rudement et le précipite la tête la première dans un jardin situé à une douzaine de pieds en contrebas. Il croit alors l'avoir assommé et, désespéré, s'écrie :

« — Ah ! malheureux, il est tué sans doute... Monsieur, monsieur, êtes-vous blessé ?

« Sainte-Foix (*tombé sur les genoux*). — Eh bien ! quand je vous disais que vous aviez un grand défaut... Vous voyez bien que vous

êtes un brutal. (*Criant très fort.*) Oui, monsieur, vous êtes un brutal !

« Florbel. — Quel enragé! On le tuerait, qu'il vous braverait encore. »

Voilà, à coup sûr, une fine, vraie et fort amusante peinture de cet original et très spirituel Sainte-Foix. Nous nous serions reproché de ne pas tirer de la galerie de Duval, pour le remettre en lumière, ce curieux portrait d'un Rennais célèbre.

C'est Elleviou qui jouait dans cette pièce le rôle de Sainte-Foix; il y était excellent, inimitable, impayable, et enlevait à chaque fois les applaudissements. Dans sa notice sur cette comédie, Duval dit à ce sujet : « Il me « parut plaisant, à moi *Rennais,* de mettre « en scène un *Rennais,* et de le faire jouer « par un *Rennais.* La pièce, soutenue par le « caractère de Sainte-Foix, et jouée par Elle- « viou avec une piquante originalité, obtint « du succès [1]. »

Quant à notre conclusion sur le théâtre d'Alexandre Duval, elle est bien aisée à formuler. C'est que, dans ce théâtre, surtout dans les comédies historiques et les comédies de genre, circule un large courant de franche

1. *Œuvres* complètes, t. IV, p. 315.

gaîté, d'esprit plaisant, naturel, et de verve comique, avec, çà et là, de curieux tableaux de mœurs bien observées et de vivantes figures d'un haut relief. Si donc, pour les remettre au point, on prenait la peine de pratiquer dans ces pièces quelques coupures et de serrer le dialogue — ce qui serait aisé, — les œuvres de Duval, du moins les meilleures d'entre elles, retrouveraient au théâtre un vrai succès.



TROISIÈME PARTIE

—

LETTRES INÉDITES

D'ALEXANDRE DUVAL

ET DE SA FAMILLE

Les lettres qui suivent nous ont été communiquées par feu M. Edmond Duval, conseiller général d'Ille-et-Vilaine, mort à Rennes il y a quelques années, au grand regret de tous ceux qui le connaissaient : cœur généreux, large intelligence, esprit fin et cultivé, caractère agréable et obligeant, un excellent homme et un aimable homme, bien digne d'appartenir à cette famille.

Il était neveu d'Amauri et d'Alexandre Duval, fils d'Henri Duval, le plus jeune des trois frères né à Rennes en 1770, mort à Paris le 27 janvier 1847, auteur de divers

ouvrages intéressants, entre autres : *Eloge de Du Plessis Mornay,* in-8° (1809), — *le Procès,* opéra-comique en un acte et en prose (1815), — *Gambadoro ou le Jeune aventurier,* histoire publiée d'après des mémoires du xviiie siècle (1825), 4 vol. in-12, — *Histoire de France sous le règne de Charles VI* (1842), 2 vol. in-8°, etc.

Toutes les lettres que nous publions sont adressées à Henri Duval ; il y en a une de Duval-Pineu, père des trois Duval (n° IV ci-dessous, — deux d'Amauri Duval (n^os^ I et II), — cinq d'Alexandre Duval (n°s III, V, VI, VII et VIII), — une enfin (n° IX) de Mme Sophie Gay, qui, ainsi que son mari, affectionnait vivement les trois frères, qu'elle appelait *les Duvaux.*

Toutes ces lettres sont curieuses pour l'histoire littéraire et pour la biographie, spécialement le n° IX, qui concerne le séjour d'Alexandre Duval en Russie après l'interdiction d'*Edouard en Ecosse.*

Toutes montrent l'intime union qui exista toujours entre les trois frères. La première est particulièrement touchante par les excellents conseils qu'Amauri, l'aîné des trois *Duvaux,* prodigue avec une sollicitude toute paternelle à son plus jeune frère Henri.

I

Amauri Duval à son frère Henri.

A Naples, le 26 juillet 1790.

Je te remercie de ta lettre, mon cher Henri; elle me plaît par la confiance que tu montres en moi, par l'idée que tu m'y donnes de ton caractère, par le style enfin, plein de douceur et de sensibilité. — Tu as trop mauvaise opinion de ton esprit, de tes talens; à ton âge, quand on sent vivement, quand on a l'esprit juste et qu'on s'exprime avec goût, on peut espérer de compter un jour parmi les hommes, de ne pas jouer, toute sa vie, un rôle subalterne. — Je me suis reconnu à la peinture que tu fais de tes goûts, de tes sentimens. Comme toi, j'aimais peu le monde, j'étois timide, gêné dans la société; j'y parlois peu, et n'y parlois jamais comme j'aurois voulu; mais j'avois beaucoup d'amour-propre, et il me semble que ce n'est pas là ton défaut. — Cependant l'amour-propre est la source de tous les talens, lui seul peut réussir à nous arracher de cette vie indolente, de cette apathie dans laquelle sont toujours prêts à tom-

ber les esprits penseurs, portés à la méditation, c'est-à-dire ceux précisément que la nature avoit destinés à faire des découvertes, à sortir de la foule, à prêcher, à instruire les hommes.

Ne te laisse point abattre, mon ami, par le sentiment de ton ignorance, de ton incapacité prétendue. Je ne puis me rappeler quel est précisément ton âge, mais tu dois à peine avoir vingt ans. C'est le moment de la vie où on lit avec le plus de fruit, où l'on apprend avec plus de facilité. — Ne la laisse pas s'écouler, cette époque précieuse, dans l'oisiveté. Voilà le premier des conseils que j'ai à te donner. — Etudie avec confiance ; je t'assure que tu es capable de faire de bonnes et grandes choses. Que la réputation de certains noms ne t'en impose pas; ne désespère point de parvenir, comme eux, au bonheur d'être connu et célèbre. J'ai vu de près ces prétendus grands hommes, plusieurs du moins; leur mérite m'a paru bien au-dessous de leur renommée. Sans beaucoup d'efforts on peut les égaler, les surpasser même. Mais il faut pour cela brûler du désir de la gloire; il faut que toutes les pensées, toutes les actions n'aient d'autre but que d'en acquérir.

Il est, j'en conviens, des connoissances préliminaires sans lesquelles on ne sauroit avan-

cer dans la carrière des lettres et des sciences. Mais ne va pas croire que, pour mériter la réputation d'hommes de lettres et de savant, il faille entasser dans sa mémoire des in-folio et faire de sa tête un immense dictionnaire. Non, mon ami, toutes les sciences, les connoissances humaines se réduisent à certains principes généraux, desquels seuls il est nécessaire de se souvenir, et dont ensuite, dans l'occasion, un esprit juste sait tirer une foule de conséquences. Montesquieu ne plaisantoit peut-être pas, quand il disait qu'il travailloit depuis trente ans à un livre de *douze* pages, qui contiendroit tout ce que nous savons sur la métaphysique, la politique et la morale.

Il est vrai qu'avant de classer dans son esprit ces maximes générales qui forment le *compendium* de la science, il faut avoir lu quelques livres élémentaires, et ensuite quelques traités des plus célèbres auteurs. Mais sur chaque partie des sciences, les bons ouvrages, ceux qu'il est essentiel d'étudier, se bornent à deux ou trois. Si on les lit avec attention, avec le désir de s'instruire, on en sait bientôt suffisamment : on ne trouveroit plus, dans la plupart des livres sur la même matière, que des répétitions inutiles, ou de vains systèmes inventés par la seule ambition de paroître avoir des idées neuves.

Tu vois, mon cher frère, que la science pourroit coûter beaucoup moins de travail qu'on ne le suppose ordinairement. Mais il faut, je le répète, avoir acquis d'avance ces connoissances préliminaires dont j'ai parlé ci-dessus : c'est à dire, qu'il faut savoir un peu d'histoire ancienne et moderne, ne point ignorer la géographie, et connoître au moins les règles essentielles de la grammaire. Voilà, si tu m'en crois, les connoissances que dans ce moment-ci tu t'occuperas à acquérir; mais que ce soit pour toi un amusement plutôt qu'un travail.

Si tu adoptes le plan d'études que je te propose, mes lettres suivantes contiendront de plus grands détails. Je te dirai quels sont les livres que tu dois choisir de préférence pour tes études premières, la marche enfin que tu dois suivre pour parvenir à meubler ta tête de ces connoissances nécessaires à tout citoyen d'un état libre.

Tu me mandes que, croyant en savoir assez pour l'état obscur auquel tu paroissois destiné, tu as négligé les connoissances essentielles. Si j'avois été près de toi, je t'aurois bien guéri de cette erreur, qu'il ne faut rien savoir parce qu'on n'espère jamais être rien. Mon ami, pour sa propre satisfaction, il faudroit même alors apprendre, s'instruire. Quelles res-

sources auroit-on pour chasser l'ennui de tant de longues heures dans la vie, où l'on ne peut ni sortir, ni avoir personne avec qui communiquer? — D'ailleurs, comment dans la jeunesse peut-on répondre du sort qui nous attend, et avouer sans un peu de honte que l'on avoit résolu d'être nul toute sa vie?

Elle est venue, je l'espère du moins, l'époque où cette nullité, si satisfaisante pour la paresse, ne sera plus permise à personne, sous peine du mépris général. Travaille : tu es destiné, comme tout autre, à prendre part aux affaires publiques. L'habitude et un sentiment intérieur — qui te dira que tu as bien autant de talens que tel ou tel que tu verras s'emparer imprudemment de la tribune aux harangues — te feront surmonter peu à peu ta timidité; tu parleras mal une première fois, puis mieux, puis bien. Soit que le sort veuille que tu restes toute ta vie à Rennes, soit que tu doives un jour figurer sur un autre théâtre, toujours est-il nécessaire que tu sois préparé à tout ce que la fortune voudra faire de toi.

Au milieu des études que je te conseille d'entreprendre, donne-toi aussi des mouvements pour tâcher d'obtenir quelque emploi qui aide à ta subsistance et soulage mon père d'un fardeau qui, dans les circonstances, ne

peut manquer de lui devenir à charge. Mille places nouvelles vont se présenter : il y aura à la vérité bien des concurrens; mais tu écris bien, et le souvenir des vertus, de la probité de mon père peut influer sur le choix des électeurs. Tâche d'avoir une place dans les greffes du Département ou du District, ou dans les tribunaux. Il te faut une place, quelque subalterne qu'elle soit; il n'y a plus à rougir d'un emploi subalterne. Ce sera du moins un moyen de subsister, en attendant autre chose et du tems et du sort.

Quels sont tes goûts, mon cher Henri, quelle est ta manière de vivre actuelle? Parle-moi avec franchise; te connoissant mieux, je pourrai te donner de meilleurs conseils. Comme j'ai fait plus de pas que toi dans la carrière de la vie, je me crois en droit de pouvoir te dire : là sont les écueils, c'est de ce côté qu'il faut prendre.

Je voudrais que ta première lettre contînt un abrégé de ta vie depuis quelques années, et ensuite un tableau sincère de ta situation présente, de tes penchans, du genre de vie que tu voudrois pouvoir mener si tu étois libre de choisir; quelles sont tes occupations, les amis que tu vois, les sociétés où tu te trouves le plus souvent, — et même (je te dis cela tout bas) la femme ou les femmes

que tu aimes : car on aime à ton âge. Ce n'est pas, tu le penses bien, une vaine curiosité qui me porte à te demander ces détails. Je veux être, quoique loin de toi, ton Mentor : il faut bien que je connoisse le cœur de mon élève.

Pour écrire facilement, il faut souvent écrire ; quand les lettres que je te demande ne serviroient qu'à te faire prendre l'habitude de tracer sans peine tes pensées, ce seroit déjà un grand bien ; — mais je crains que ta paresse ne t'empêche d'entretenir longtems une pareille correspondance.

Oui, tu es paresseux, ta lettre même en est une preuve. — Je suis loin de vouloir que tes lettres soient sans rature, sans interligne, mais si celle que je t'écris dans ce moment en contenoit moitié autant que la tienne, je la recommencerois aussitôt. — C'étoit la première fois que tu m'écrivois; il est naturel, en ce cas, de chercher à donner bonne opinion de son savoir-faire, de sa facilité à écrire une lettre ; à vingt ans, je faisois quelquefois dix brouillons pour une lettre de deux pages. Et toi, tu m'envoyes ton premier brouillon qui contient, sans exagération, une vingtaine de ratures, sans compter sept ou huit interlignes. — J'en ai conclu que tu avois ou bien peu d'amour-propre, ou beaucoup de paresse.

— Tu trouveras que c'est faire attention à des minuties; mais n'ayant encore presque aucune donnée sur ton caractère, je m'attache à tout ce qui se présente, pour commencer mes calculs. — D'après cette petite leçon dont tu aurois tort de te fâcher, ne vas pas croire, encore une fois, que je désire de toi des lettres bien travaillées, bien proprement écrites : rien ne me déplairoit plus. — Ne te rappelle mon observation que lorsque tu écriras à d'autres personnes ; il faut toujours donner de soi la meilleure opinion et faire bien, quand on le peut, même les plus petites choses. — Quant à tes lettres pour moi, écris tout ce que ton cœur te dictera et comme il te le dictera : ce sera toujours bon pour un frère.

Adieu, mon cher Henri, il me tarde de recevoir de tes lettres, d'apprendre si tu es dans l'intention de te livrer à quelques études, enfin de connoître tes goûts, tes vues, tes espérances. — En attendant, reçois l'assurance de mon éternelle amitié et de mes vœux pour ton bonheur. — Adieu.

Am. Duval.

II

Amauri Duval à son frère Henri.

A Rennes, le 30 fructidor de l'an II [1].

Tes deux frères, mon cher ami, sont dans le sein de leur famille, après tant d'années d'absence. — Ils te peindroient mal le bonheur qu'ils y goûtent, mais tu le devineras bien, toi dont l'âme est sensible, aimante.

Pourquoi, mon ami, les circonstances te forcent-elles de rester à ton poste[2] ? Avec quelle joie nous t'aurions embrassé! Mais ce plaisir-là ne nous est peut-être pas interdit pour longtems. C'est à Paris que nous tâcherons tous de nous réunir : c'est là que nous vivrons en frères, en amis. Talens, fortune, succès, revers, nous mettrons tout en commun, nous partagerons tout ensemble.

Je t'ai bien négligé pendant ma longue absence : mais la paresse est chez nous un

1. Mardi 16 septembre 1794.

2. Henri Duval avait alors un petit emploi à Fontenai-le-Comte (Vendée); voir ci-dessous la note finale de la lettre n° V; mais cet emploi l'appelait souvent à Nantes.

mal de famille. Tâchons pourtant de la vaincre quelquefois : ne nous contentons pas de nous aimer, redisons-le souvent dans des lettres amicales.

On doit t'adresser de Paris des prospectus et même des numéros d'un journal auquel je travaille depuis plusieurs mois[1]. J'ai la partie des arts et celle de la politique extérieure exclusivement, et je fais de tems en tems des excursions dans la morale, la littérature et la philosophie. Jusqu'à présent notre journal réussit assez bien ; il paraît qu'on l'estime généralement, et on le cite comme le seul à peu près des journaux de littérature qui mérite d'être lu et conservé. Je crois qu'il est assez peu connu à Nantes ; fais ce que tu croiras propre à le faire valoir, à lui attirer quelques souscriptions. — Je te recommande cette petite affaire. Mon frère veut aussi te dire quelque chose ; je lui passe la parole et la plume.

Je suis, pour la vie, ton frère

Am. Duval.

1. La *Décade*, qui avait pour fondateurs et principaux rédacteurs Ginguené et Joseph-Marie Chénier.

III

Alexandre Duval à son frère Henri[1].

Mon frère a raison, mon cher ami, en te promettant de te revoir à Paris ; moi je puis t'assurer que je vais faire tout mon possible pour que cela soit au plus tôt. Là tu pourras à ton aise suivre ton goût pour les arts ; là, tous les trois réunis, nous essayerons quelque chose. De la patience : ce moment est peut-être plus près que tu ne penses.

Mon frère t'a peint le bonheur que nous sentons au sein de notre famille ; nous n'éprouvons qu'une seule peine, c'est celle de ton absence, et je t'assure que si mon congé eût été plus long, malgré les chouans et les périls de la route, nous eussions tenté d'aller te voir à Nantes ; mais dans trois jours, il faut songer à regagner Paris.

Adieu, mon cher ami, je t'embrasse en idée, en attendant la réalité.

Alex. Duval.

1. Même date que la lettre précédente.

IV

Duval-Pineu père à son fils Henri.

Le 30 fructidor, l'an 2e de la Rép. une indivisible [1].

J'ai reçu ta dernière lettre, mon cher ami. Tu ne me parles pas du beurre que je t'avois envoyé à l'adresse du citoyen Bodeau ; ne l'aurois-tu pas reçu ?...

Voilà donc tes deux frères que je possède depuis quatre jours, et ils veulent partir sous quatre jours. Nous ne parlons que de toi et du plaisir que nous aurions eu à te voir réuni à nous. Mais les circonstances s'y sont opposées... Amauri a un pauvre physique, qui me fait craindre pour lui s'il ne se ménage pas ; mais l'autre [2] est un Roger Bontems qui se porte bien. Je ne finirai pas sans te dire qu'ils se sont tous deux récriés contre ton écriture devenue illisible. Ils désirent tous que tu reprennes ton ancienne écriture, et moi aussi bien vivement. Ils disent qu'on n'écrit pas

1. Mardi 16 septembre 1794.
2. Alexandre Duval.

comme cela à Paris ; ils ont oublié de te le dire dans leurs lettres.

Adieu, mon cher ami, sois avec nous de loin, comme nous sommes avec toi ici.

Je crois que le faiseur de comédies deviendra un homme. Plusieurs pièces qu'il a faites ont du succès. Si tu as vu dans le journal ou dans les feuilles une *Romance d'un prisonnier*, elle est de lui pendant sa détention.

V

Alexandre Duval à son frère Henri.

Paris, ce 18 frimaire an V [1].

J'ai tardé longtemps à te répondre, mon cher Henri, par la raison même que je me suis beaucoup occupé de toi. J'ai vu, relativement au désir que tu as d'être employé par M. Petiet, son secrétaire particulier, qui se trouve être notre ancien régent Dufour. — Il m'a fort bien accueilli et m'a dit de t'écrire qu'il n'avait pas pour le moment de place à sa disposition, mais que tu pouvais toujours venir, et qu'il espérait que d'une façon ou de l'autre M. Petiet saurait te placer. Si cela ne réussissait pas, nous verrions à nous retourner d'un autre côté : ainsi quelque chose qui puisse arriver et si tu n'as plus rien à prétendre dans ce pays-là [2], pars et reviens trouver tes frères, dont tu partageras la bonne et la mauvaise fortune. Tu ne doutes pas du plaisir que tu feras à moi et à ma femme; nous t'aimons

1. Jeudi 8 décembre 1796.

2. C'est-à-dire à Nantes, où Henri Duval était alors.

sincèrement, et nous ne désirons rien tant que de te voir fixé à Paris.

Ma femme et ma petite fille se portent on ne peut pas mieux; ma santé n'est pas aussi bonne que la leur, je viens de mettre un vésicatoire pour mes yeux, et maintenant je n'ai pas une heure de sommeil par nuit. Je ne sais d'où me vient cette agitation. J'ai cependant fort peu travaillé et je n'ai rien fait de nouveau, si ce n'est deux petites comédies en un acte, qui viennent d'être jouées sur le Théâtre de la République avec assez de succès. On attend la première représentation de *Richelieu* qui vient d'être débaptisé par la sotte poltronnerie de M. Monvel, *mon voleur* de pièces. Il a craint les coups de poignard de la famille Richelieu, et il m'a fallu céder malgré moi à ses terreurs paniques, ainsi qu'à celle des acteurs. Au reste le public est dans la confidence et si la pièce réussit, j'aurai soin de faire mettre dans tous les journaux que le héros de la pièce est *Richelieu lui-même.* — Je suis fâché que tu ne puisses pas te trouver à Paris pour la première représentation qui doit se donner dans douze jours.

Tu nous as laissés, nous et mon père, dans de grandes inquiétudes à ton sujet. Nous avons été cinq ou six mois avant de recevoir un mot de toi. Sois donc désormais plus

exact, et surtout à l'égard de notre vieux père, que l'incertitude sur ton sort a vivement affligé.

Adieu, mon cher Henri. Mon frère, ma femme et moi t'embrassons sincèrement, ainsi que ta petite nièce, qui crie comme un diable, qui est jolie comme un ange, et *qui pourtant te ressemble.*

Nous t'attendons le plus tôt possible et te souhaitons bon voyage [1].

A. Duval.

1. L'adresse de cette lettre porte : « Au C. Henri « Duval, *à Fontenay le Peuple, près Nantes,* « — et celle de la lettre suivante, écrite quelques jours après : « Au citoyen Henri Duval, chez le citoyen « Delafargue, *ex-garde-magazin des vivres,* à « Fontenay le Peuple. »

VI

Alexandre Duval à son frère Henri.

Paris, ce 1er nivôse an V[1].

J'ai répondu, mon cher Henri, à ta première lettre, mais je crains que la mienne ne te parvienne pas, ayant négligé de mettre le nom de la personne chez laquelle tu demeures.

Tu ne t'es point trompé sur nos sentiments à ton égard ; tant qu'il me restera un gîte et un morceau de pain, ils seront toujours à ton service. Tu n'avais pas besoin de m'annoncer et ton arrivée à Paris et tes projets ; nous nous connaissons assez, *nous autres,* pour savoir que ce que l'un a, l'autre doit y prétendre. Viens donc vite embrasser ton frère et ma femme et surtout ta petite nièce, qui se porte à ravir. Mon frère Amauri se porte bien aussi ; il n'est plus de notre ménage, mais nous n'en sommes pas moins unis, et nous le serons toujours, je l'espère. C'est bien le diable si, de trois frères unis par l'amitié et qui ne sont pas sans talens, un ne trouvait

1. Mercredi, 21 décembre 1796.

pas le moyen de se tirer d'affaire. Dans ce cas, cet *un-là* aidera les autres. Je me rappelle une vieille sentence de notre vertueuse mère, qui nous a dit plus d'une fois que les familles unies prospéraient. Ainsi soit-il ! En dépit des sots, des méchans et des fripons, nous arriverons peut-être au but. J'ai vu Dufour à ton sujet, qui m'a dit de t'écrire de venir et qu'il espérait d'une façon ou de l'autre te placer. — Dans une lettre que je reçois à l'instant de mon père qui te croit maintenant à Paris, il te mande que Jacques Galonnaye vient de lui marquer que le cit. Beutier t'a trouvé une place chez un des plus grands négocians de Paris, en attendant mieux. Ecris-lui pour connaître ce négociant.

Je ne te marque rien à mon sujet, si ce n'est que depuis ton départ j'ai fait deux petits ouvrages dramatiques qui ont été joués avec succès sur le Théâtre de la République. On doit jouer le *grand Richelieu* dans deux jours ; on nous menace d'une cabale horrible de la part de la famille ; nous avons même été obligés de changer le nom de Richelieu, on avait fait craindre à mon voleur Monvel les poignards et les poisons ; moi qui ne m'effraye pas si facilement que lui, je n'ai cédé qu'aux instances réitérées de mes camarades. Tous les théâtres sont sens dessus dessous, ils ne

font point d'argent, et si cela continue, il faudra bien qu'ils croulent. Ma pièce est un coup de partie pour notre théâtre. Si elle tombe..... le théâtre pourrait bien tomber aussi, et je serais forcé, plutôt que d'aller courir la province [1], de solliciter moi-même une *place d'employé*. Je ne sais trop si j'en serais fâché, je n'adore pas mon état, et un bureau ne m'empêcherait pas de travailler pour le théâtre.

Adieu, mon cher Henri, je t'embrasse de tout mon cœur. Nous t'attendons tous avec impatience.

A. D.

1. Comme acteur dans la troupe du Théâtre de la République (aujourd'hui Théâtre-Français).

VII

Alexandre Duval à son frère Henri.

Paris, ce 25 messidor an VI [1].

Je commence par avouer que j'ai été très-paresseux à ton égard; mais tu méritais un peu cette négligence de ma part. Souviens-toi que tu as été trois mois sans nous donner de tes nouvelles, et qu'au bout de ce tems il m'est arrivé huit grandes lignes. D'ailleurs, tu sais très-bien que la paresse est chez nous un mal de famille, et personne plus que toi ne doit m'excuser. Il paraît par ta lettre à Amauri que tu ne t'amuses pas *considérablement* à Turin. Fais comme à Paris, fais une grande passion dont tu te déferas en partant. — La pauvre Mme K***, elle m'a fait pitié lors de ton départ: Elle a envoyé cent fois chez moi pour savoir de tes nouvelles, mais inutilement. J'espère pourtant que vous êtes maintenant en grande correspondance, car je n'entends plus parler d'elle. Ainsi soit-il. Parlons de tes affaires.

1. Vendredi 13 juillet 1798.

Je n'ai point encore touché ta lettre de change. On m'a remis de mois en mois, sous le prétexte qu'ils ne pouvaient toucher les fonds dùs par les Munitionnaires généraux. Ils me demandent maintenant quelques jours. Passé ce temps, je fais protester la lettre de change, et elle retournera à celui par qui elle a été souscrite. Je me suis informé de M. Lengrand; il jouit d'une réputation de fortune, mais il est pour le moment en Italie, ce qui apportera beaucoup de retard au payement, si Rivière ne paye pas comme il l'a promis. — Tu me marqueras ce que je dois faire de tes fonds, et s'il faut te les envoyer.

Depuis ton départ j'ai fait une petite comédie [1], qu'on va joüer aux Français dans cinq ou six jours. Je la crois gaie et les comédiens en attendent quelque succès. — J'ai commencé plusieurs opéras dont je ne suis pas très content; aussi je ne me déciderai à les finir qu'autant qu'il me viendra de nouvelles idées. Je dîne demain chez un banquier avec un musicien qui arrive d'Italie et qui a de la réputation. Il se nomme *Tarqui*, tu en as, je crois, entendu parler. Le premier opéra fini, je pourrai très bien le lui

1. *Les Projets de Mariage*, jouée le 5 août 1798 (voir OEuvres III, 159).

donner. Je ne suis pas content de *Della Maria*. C'est un ingrat, ou plutôt un *Italien*... c'est tout dire [1]. Tu sais comme je l'ai reçu. Depuis la première représentation du *Prisonnier*, il n'est pas venu trois fois me voir. — J'ignore si la réunion des Français et du Théâtre de la République était opérée avant ton départ. Je suis membre de cette réunion. J'ai fait un engagement de trois ans; mais nous n'en sommes pas plus heureux qu'au Théâtre de la République. On ne nous paye pas, et nous avons déjà deux mois en arrière. Si je ne touche rien le mois prochain, cela fera sept mois que j'aurai perdus dans mon année.

Croirais-tu que mon père a le projet de venir nous voir aux vacances. Nous l'avons su indirectement, et je me suis empressé de l'en prier. Ce qui m'étonne le plus dans ce voyage, c'est que ma mère y ait consenti. Je suis fâché que tu ne sois pas à Paris pour recevoir les embrassements (peut-être les derniers) de ce respectable père. Ce serait pour lui et pour nous trois un triple plaisir. Ecris-lui, je t'en prie. Nos lettres sont pour lui un *baume de longue vie*....

Ma femme se porte bien, ma petite fille jase

1. On voit que, depuis ce temps-là, ces bons Italiens n'ont point changé.

comme une pie, elle est vraiment gentille. Je l'ai fait inoculer et elle nous a causé bien des inquiétudes par les convulsions qu'elle a éprouvées ; j'ai craint deux fois de la perdre. Pour sa santé, pour la mienne qui va toujours cahin caha, j'ai loué une petite maison à Pantin, au bas des bois de Romainville, dans le voisinage de Mme Simon, notre voisine de Paris. J'y attends aujourd'hui Corbigni et Amauri.

Corbigni va repartir pour l'Italie, c'est lui que je charge de ma lettre [1].

Adieu, mon cher Henri, je t'embrasse de bien bon cœur, je t'aime de même.

A. D.

1. Sur Corbigni voir p. 10 ci-dessus, et Levot, *Biographie Bretonne*, I, 445-46.

VIII

Alexandre Duval à son frère Henri.

(Saint-Pétersbourg, mars 1802.)

Je t'écris à la hâte, mon cher Henri ; je mène une existence si singulière que c'est tout au plus si je puis disposer d'un instant dans ma matinée. Les visites, les réponses aux invitations, les répétitions de mes pièces, les lectures le soir dans les premières maisons de Pétersbourg, voilà de quoi, non pas m'amuser, mais m'occuper beaucoup.

D'abord, gronde Adèle de ma part : voilà cinq courriers qui ne m'ont point apporté de ses nouvelles, et je lui en ai demandé au moins une fois par semaine. Je suis inquiet de sa santé, de celle de mes enfants; dis-lui bien qu'elle ne mette point de négligence à cet égard; elle n'est pas paresseuse comme moi, et quand je n'ai pas de lettres, je me fais mille chimères qui me tourmentent beaucoup.

Mes affaires vont on ne peut mieux dans ce pays, ou du moins j'ai l'espoir qu'elles iront bien. Nous avons encore trois semaines à passer avant l'ouverture du spectacle. *Edouard*

sera la première pièce que l'on jouera à l'Hermitage. L'empereur l'a demandé. L'impératrice régnante et l'impératrice mère ont entendu ma pièce, elle a produit sur elles le plus grand effet. Je ne puis t'exprimer avec quelle bonté, quelle aménité, quelles grâces, elles m'ont reçu. Leurs questions à mon sujet étaient pleines d'intérêt.

J'ai reçu par les mains du *Grand Maréchal* un présent de l'impératrice régnante. C'est une fort belle bague en diamants; on m'assure que j'en recevrai une semblable de l'impératrice mère, et qu'à ma représentation l'empereur me fera aussi son cadeau. Ainsi, voilà Adèle qui va devenir une dame de haut parage et qui portera des bagues comme *M. Tibaudois*. J'aurais sans doute un tiers de bénéfice en les vendant dans le pays, mais je t'avoue, modestie à part, qu'il est certaines marques de faveur que l'on est bien aise de conserver, et celles-cy sont du nombre. D'ailleurs cela plaira à ma femme, et j'aurai du plaisir, après l'avoir au commencement de notre mariage dépouillée de ses petits bijoux, j'aurai du plaisir à la parer de ceux que je n'aurai dû qu'à mon travail et à la bienveillance publique. Mais c'est assez parler diamants.

Ah! cependant j'oubliais de te dire que

j'ai reçu aussi un présent du général Hédouville, avec lequel je me suis lié beaucoup; c'est une belle *boëte d'or*[1]. Je la trouvai sur ma table, le lendemain d'une lecture que j'ai faite chez lui, avec ce billet dans la boëte : *Un Français à l'estimable auteur d'Édouard.* Il a voulu me cacher longtemps que c'était à lui que je la devais. Il est adoré dans ce pays, et il mérite de l'être ; il est le père de tous les Français, il les protège, les défend avec un courage qui n'appartient qu'à lui.

Je t'écris au milieu de cinq ou six personnes qui causent, aussi je ne sais ce que je fais. Mais tu sauras de mes nouvelles, et cela me suffit. Ma santé est bonne, peut-être meilleure qu'à Paris. Le sang me tourmente toujours. Je n'ai pas eu le temps de me purger et je ne m'en porte pas plus mal; je prends néanmoins beaucoup d'eau de gruau, car j'ai la poitrine fatiguée du nombre de lectures que j'ai faites. C'est une spéculation de ma part : toutes ces lectures rendront mon bénéfice plus considérable. Cependant je ne l'estime pas plus de 4,000 roubles, sans compter les présens. Dans tous les cas, je n'aurai pas

1. Une tabatière d'orfèvrerie. Hédouville était alors ambassadeur de France en Russie.

fait un voyage inutile, et ce pays mérite la peine d'être vu.

On parle de m'y retenir, de m'y fixer comme *lecteur* de l'impératrice et comme *censeur*; on ne m'a point encore parlé directement; mais je sais de bonne part qu'il en est grandement question : que ceci ne sorte point de la famille. J'attends à connaître les propositions. Il faudrait que je visse une apparence de fortune pour m'y déterminer. C'est un pays qui offre bien des ressources, mais le climat est terrible; et cependant ce ne doit être qu'à la longue que l'on doit s'en ennuyer. — Nous touchons presque au mois d'avril et la Neva est glacée; l'air n'est pas froid le jour, le soleil commence à être brûlant[1]... et il glace à minuit. Néanmoins, grâces aux précautions que l'on prend, j'ai eu moins froid dans cet hyver, qui a été terrible, que dans nos petits hyvers de France.

Adieu, mon cher Henri, porte-toi mieux, ne néglige point ce *reliquat*, traite-toi dans les formes; établi chez moi, tu dois avoir toutes les commodités. Embrasse ma femme et mes bonnes petites filles. Vous êtes tous le sujet de mes réflexions, de mes conversations;

1. Il y a ici dans le papier un trou qui a enlevé quatre ou cinq mots.

aussi, dans mes maisons favorites, on connaît toute ma famille et mes enfants par leurs noms. Je te dirai, au reste, *encore modestie à part*, que l'on m'aime beaucoup *à Pétersbourg;* que ma simplicité, mise en opposition avec le petit esprit méchant de Dantilly, m'a fait le plus grand nombre d'amis. Je n'ai pourtant point à me plaindre de Bertin, il est le premier à faire l'éloge de mes ouvrages.

Je n'ai point encore reçu la lettre d'Amaury, j'en suis désolé. — Au premier moment je lui écrirai, embrasse-le pour moi ainsi que sa femme.

Ton frère,

A. D[1].

1. L'adresse porte : « A Monsieur Henri Duval, rue de Menars, n° 7, à la Grille de fer, Paris. »

IX

Madame Sophie Gay à Henri Duval.

Londres, le 10 auguste 1802.

Ne croyez pas, bon Henri, que j'aye oublié vos petits voyages à Passy et ce dernier adieu à la diligence; j'ai emporté de tout cela un souvenir d'amitié qui a encore augmenté celle que je vous portais, et si je ne vous ai point écrit depuis mon séjour ici, c'est que je n'ai pas eu un moment de libre. Il y a tant de choses à voir dans ce beau pays, tant de politesses à rendre à tous ceux qui vous en accablent, que les journées passent avec une rapidité inconcevable.

Je ne vous cache pas que, soit à cause de l'accueil que j'y ai reçu, soit pour la beauté réelle de l'Angleterre, j'en suis enchantée : c'est sans contredit le pays le plus libre et le plus riche de la terre. Je ne connais rien de divin comme les environs de Londres. C'est le paysage le plus romantique; on ne sait que préférer des chaumières ou des châteaux. Rien n'offre le spectacle hideux de la misère, ni d'une lâche dépendance; jamais

un homme du peuple ne se dérange pour laisser passer un prince du sang; et je rencontre tous les jours les princes de Galles et d'York dans le plus simple équipage. Le roi ne peut entrer dans l'ancienne cité de Londres qu'après en avoir demandé la permission au lord-maire, qui représente la souveraineté du peuple : et nous autres, républicains français, nous aimons infiniment les rois qui sont obligés de demander et qui ne font peur à personne.

J'ai revu avec plaisir Rovedino et Viganoni; la Banti m'a ravie, et je suis désespérée que n'ayons point en France une troupe qui puisse jouer les beaux opéra *seria* que j'ai entendus. Je compte rapporter de charmantes romances écossaises et quelques bonnes comédies anglaises; pour les romans, ils sont détestables.

L'abbé Delille vient d'épouser son ancienne Dulcinée; on ne l'appelle plus que Jacques Delille; il fait à présent des vers pour un oui, pour un non; il en a fait quatre cents dernièrement pour le fils d'un banquier qu'il connaît à peine. L'enfant a sept ou huit ans, on assure qu'il ne les lira que ses jours de pénitence.

Adieu, bon ami, mon retour devant être très prochain, je remets à ce moment tous les grands récits que j'ai à vous faire. Dites

à ce coquin d'Alexandre que je pense à lui tout comme s'il m'aimait beaucoup, et qu'au milieu de toutes les distractions qui m'ont été offertes ici, le souvenir des *Duvaux* est souvent venu m'occuper.

SOPHIE GAY.

Mille choses aimables aux personnes qui daignent vous parler de moi sans en dire des horreurs. — Adressez-moi un mot de réponse à Calais, poste restante [1].

1. L'adresse porte : « A Monsieur Henry Duval, rue d'Antin, n° 3. »

Note finale. — Les voyages d'Alexandre Duval.

En se reportant à la p. 148 ci-dessus, on verra que nous avions eu l'idée de donner ici un extrait des renseignements relatifs aux voyages d'Alexandre Duval, particulièrement en Russie et en Allemagne : renseignements curieux, anecdotiques, semés par lui en divers lieux de ses *Souvenirs,* je veux dire, en plusieurs des notices dont l'édition générale de ses *Œuvres,* publiée en 1822-1823, fait précéder ses pièces.

Mais ces renseignements se sont trouvés si abondants que, pour en faire un appendice, comme c'était notre intention, il eût fallu les réduire et les abréger beaucoup, ce qui en eût aussi beaucoup réduit l'intérêt. Mieux vaut donc, dans celui du lecteur, lui donner les indications utiles pour qu'il les puisse trouver aisément lui-même et en jouir *in extenso* dans le texte de l'auteur.

Sur le voyage, le séjour d'Alexandre Duval en Russie et l'accueil si flatteur qu'il y reçut, il faut voir, dans l'édition générale de ses *Œuvres,* le tome V, p. 7 à 11 ; et le tome VII, p. 9 à 24, 84-85 et 191 à 197.

En Allemagne il fit plusieurs voyages, entre autres, en se rendant en Russie et l'année suivante quand il en revint. Il y vit beaucoup de choses et de personnages dont il donne des portraits ou silhouettes bien enlevées, particulièrement aux p. 207-216, 395-397 du tome V, et 381 à 402 du tome VI.

Plus tard, en 1817, il fit aussi un voyage en Suisse, où il retrouva Elleviou agriculteur, se livrant au perfectionnement de la pomme de terre, voyage qu'il a raconté au tome VIII des *Œuvres,* en tête de la comédie du *Faux bonhomme,* composée vers ce temps.

On trouve enfin, en tête de sa comédie de *Charles II, ou le Labyrinthe de Woodstock,* jouée et imprimée en 1828, le récit d'un *Voyage dans les Pays-Bas et dans une partie de l'Allemagne.*

Bibliographie des Œuvres d'Alexandre Duval.

—

ÉDITION COLLECTIVE EN NEUF VOLUMES.

J'indiquerai d'abord ici toutes les pièces réunies dans l'édition générale des *Œuvres* de notre auteur, publiée en neuf volumes in-8°, et dont voici le titre exact :

« OEUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUVAL, membre de l'Institut (Académie Française). Tome premier.

« A Paris, chez J. N. Barba, libraire, au Palais-Royal, n° 51, et chez Chasseriau, libraire, rue Neuve des Petits-Champs, n° 5. — M.DCCC.XXII. »

Cette édition fut imprimée chez Firmin Didot ; les tomes I à V portent la date de 1822, les tomes VI à IX celle de 1823. On refit des titres pour un certain nombre d'exemplaires dont tous les volumes portent la même date, soit 1825, soit 1826, avec la mention (inexacte) : *Seconde édition.*

Voici le contenu de ces neuf volumes.

Tome premier.

1. « *Christine, ou la Mort de Monaldeschi,*

tragédie en 5 actes » (en vers) non représentée, p. 1. Notice, 3-9. Texte de la pièce, 10-86.

2. « *La Vraie bravoure,* comédie en 1 acte et en prose, » représentée le 4 décembre 1793, p. 87 et 96-184.

3. « *Les Suspects,* comédie en 1 acte et en prose, mêlée d'ariettes, » première représentation en avril 1796, p. 145 et 154-199 (musique de Lemierre).

4. « *Le Souper imprévu, ou le Chanoine de Milan,* comédie, 1 acte [1], » représ. 16 sept. 1796, p. 201 et 209-261.

5. « *Les Héritiers, ou le Naufrage,* com. en 1 acte, » 1re représ. 27 nov. 1796, p. 263 et 284-333.

6. « *La Jeunesse du duc de Richelieu, ou le Lovelace français,* com. 5 actes, » 1re représ. en janvier 1796, p. 335 et 349-472.

Tome II.

7. « *Le Capitole sauvé,* tragédie lyrique, 3 actes vers, » non représentée, p. 5 et 28-63.

8. « *La Manie d'être quelque chose, ou le Voyage à Paris,* com. 3 actes, » représ. en 1796 ou 1797, p. 65 et 76-182.

9. « *Marie, ou les Remords d'une Mère,* drame mêlé de musique, 1 acte, » non représ., p. 183 et 190-235.

1. Cette pièce et toutes les suivantes sont en prose, sauf celles qui sont formellement dites « en vers. »

10. « *Bella, ou la Femme aux deux maris,* com. mêlée de mus., 3 actes, » représ. en 1795, p. 237 et 242-318 (musique de Deshaies).
11. « *Le Prisonnier, ou la Ressemblance,* com. mêlée de chants, 1 acte, » 1re représ. 2 février 1798, p. 319 et 334-388 (musique de Della Maria).
12. « *Montoni, ou le château d'Udolphe,* drame 5 actes, » représ. en 1797, p. 389 et 398-523.

Tome III.

13. « *Le Vieux château, ou la Rencontre,* comédie mêlée de chants, 1 acte, » 1re représ. 16 mars 1798, p. 5 et 14-58 (musique de Della Maria).
14. « *La Courtisane, ou le Danger d'un premier choix,* drame, 5 actes vers, » non représ., p. 59 et 72-158.
15. « *Les Projets de mariage, ou les deux Officiers,* com., 1 acte, » 1re représ. 5 août 1798, p. 159 et 172-228.
16. « *L'Oncle valet,* com. mêlée de chants, 1 acte, » 1re représ. 9 déc. 1798, p. 229 et 242-293 (musique de Della Maria).
17. « *Le Trente et Quarante, ou le Portrait,* com. mêlée de musique, 1 acte, » représ. 7 mai 1799, p. 295 et 306-353 (musique de Tarchi).
18. « *Les Tuteurs vengés,* com., 3 actes vers, »

1re représ. 7 décembre 1799, p. 357 et 364-431.

19. « *Béniowski, ou les Exilés du Kamschatka,* opéra-com., 3 actes, » 1re représ. 8 juin 1800, p. 433 et 442-503 (musique de Boïeldieu).

Tome IV.

20. « *La Maison du Marais, ou Trois ans d'absence,* com. mêlée de chants, 3 actes, » représ. janvier 1800, p. 5 et 10-93 (musique de Della Maria).
21. « *Struensé, ou le Ministre d'état,* com., 5 actes, » non représ., p. 95 et 108-237.
22. « *Maison à vendre,* com. mêlée de mus., 1 acte, » représ. 23 oct. 1801, p. 239 et 252-311 (musique de Dalayrac).
23. « *Une Aventure de Saint-Foix, ou le Coup d'épée,* opéra-com., 1 acte, » 1re représ. 3 mars 1802, p. 313 et 328-389 (musique de Tarchi).
24. « *Édouard en Ecosse, ou la Nuit d'un proscrit,* drame hist., 3 actes, » 1re représ. 17 févr. 1802, « défendu après la 2e représ. et repris le 9 juin 1814, » p. 391 et 432-528.

Tome V.

25. « *Guillaume le Conquérant,* drame hist., 5 actes, » représ. 16 déc. 1803, p. 5, prologue, 33-41, texte de la pièce, 42-161.

26. « *Shakespeare, ou la Pièce à l'étude,* com., 1 acte, » 1re représ. 1er janv. 1804, p. 163 et 169-204.
27. « *Les Hussites, ou le Siège de Naümbourg,* mélodrame, 3 actes vers, » 1re représ. 18 juin 1804, p. 205 et 218-255 (musique de Méhul).
28. « *Le Tyran domestique, ou l'Intérieur d'une famille,* com., 5 actes vers, » représ. 16 févr. 1805, p. 257 et 265-387.
29. « *Le Menuisier de Livonie, ou les Illustres voyageurs,* com., 3 actes, » 1re représ. 9 mars 1805, p. 389 et 400-493.

Tome VI.

30. « *La Méprise volontaire, ou la Double leçon,* com. mêlée de chants, 1 acte, » représ. 5 juin 1805, p. 5 et 12-66 (musique de Mme de Carcado).
31. « *La Jeunesse de Henri V*, com., 3 actes, » représ. 9 juin 1806, p. 67 et 96-175.
32. « *Joseph,* drame mêlé de chants, 3 actes, » 1re représ. 17 févr. 1807, p. 177 et 186-246 (musique de Méhul).
33. « *Les Artistes par occasion, ou l'Amateur de Tivoli,* com. mêlée de mus., 1 acte, » représ. le 22 févr. 1807, p. 247 et 256-307 (musique de Catel).
34. « *La Tapisserie*, comédie-folie, 1 acte, » 1re représ. 1er mars 1808, p. 309 et 323-378.
35. « *Le Chevalier d'industrie,* com., 5 actes

vers, » représ. 13 avril 1809, p. 379 et 406-516.

Tome VII.

36. « *Le Vieil amateur*, prologue pour l'ouverture du théâtre de l'Odéon, le 15 juin 1808, vers, » p. I et 30-69.
37. « *Le Faux Stanislas*, com., 3 actes, » représ. 28 nov. 1809, p. 71 et 86-182.
38. « *La Femme misanthrope, ou le Dépit d'amour*, com., 3 actes vers, » représ. 22 avril 1811, p. 183 et 202-278.
39. « *Le Prince troubadour, ou le Grand trompeur de dames*, opéra-com., 1 acte, » 1re représ. 24 mai 1813, p. 279 et 286-341 (musique de Méhul).
40. « *La Manie des grandeurs*, com., 5 actes vers, » représ. 17 oct. 1817, p. 344 et 374-489.

Tome VIII.

41. « *Le Retour d'un croisé, ou le Portrait mystérieux*, grand mélodrame en un petit acte, avec tout son spectacle, etc., etc., etc. » 1 acte, représ. 27 févr. 1810, p. 5 et 11-51.
42. « *L'Enfant prodigue, ou le Bon troubadour*, com. en 5 actes du XIIe siècle, trad. de la langue romane, » non représ., p. 53 et 60-226.
43. « *La Fille d'honneur*, com., 5 actes, vers, »

représ. 30 déc. 1818, p. 227 et 240-365.

44. « *Le Faux bonhomme,* com., 5 actes vers, » représ. 7 avril 1821, p. 367 et 455-574.

Tome IX.

45. « *L'Officier enlevé,* com. mêlée de musique, 1 acte, » représ. 4 mai 1819, p. 5 et 14-66.

46. « *Le Jeune homme en loterie*, com., 1 acte, » représ. 17 mars 1821, p. 67 et 74-125.

47. « *L'Orateur anglais, ou l'École des députés,* com., 5 actes vers, » composée en 1819, non représ., p. 127 et 154-274; précédée de *Réflexions sur l'art de la comédie*, lues à l'Académie le 4 avril 1820, p. 134-153.

48. « *La Princesse des Ursins, ou les Courtisans,* com. hist., 5 actes, » non représ., p. 275 et 281-443. — Réduite à 3 actes et représ. 25 déc. 1825, voir p. 72 ci-dessus.

49. « *Le Complot de famille,* com., 5 actes vers, » non représ., p. 445 et 490-607.

Duval, dans l'édition générale de ses *Œuvres,* a souvent omis de nommer le théâtre sur lequel chacune des pièces ci-dessus fut jouée pour la première fois. On peut toutefois donner les indications suivantes.

Parurent pour la première fois :

Sur le *Théâtre de la République,* les pièces portant dans la liste ci-dessus les nos 2, 4, 5, 6.

Sur le *Théâtre-Français,* les nos 18, 24, 25, 26, 28, 31, 35, 40, 43, 44, 48.

A l'*Opéra-Comique*, nos 11, 13, 15, 16, 17, 19, 22, 23, 30, 32, 33, 39, 45.

Sur le *Théâtre de l'Impératrice* (second Théâtre-Français), nos 10, 29, 34, 36, 37, 41.

A la *Porte Saint-Martin*, le no 27.

Au *Gymnase Dramatique*, le no 46.

N'ont point été représentés, les nos 1, 7, 9, 14, 21, 42, 47, 49.

Le Théâtre de la République se réunit au Théâtre-Français en 1799.

Sur les dates des premières représentations il y a souvent divergence entre l'édition collective et les éditions séparées des diverses pièces de Duval. D'ordinaire, il ne s'agit que de quelques jours. Parfois la différence porte sur une année entière : en ce qui touche, par exemple, la *Jeunesse de Richelieu* (no 6), — le *Trente et Quarante* (no 17), — *Beniowski* (19) — et *Maison à vendre* (22), l'édition collective place les premières représentations de ces quatre pièces en 1796, — 1799, — 1800, — 1801, tandis que les éditions séparées les mettent en 1797, — 1800, — 1801, — 1800. Ces dernières dates sont probablement les bonnes.

Ouvrages non compris dans l'édition collective.

A. — *Œuvres dramatiques.*

1. *Le Maire*, drame en 3 actes, 1791.
2. *Le Dîner des peuples*, vaudeville, imité des *Chevaliers* d'Aristophane, 1792.

3. *Andros et Almona, ou le Français à Bassora* (alias, *ou le Philosophe français à Surate)*, comédie mêlée de musique en 3 actes, jouée à l'Opéra-Comique le 4 février 1794.
4. *La Reprise de Toulon,* opéra-comique en 1 acte, 1795.
5. *Le Défenseur officieux,* comédie en 3 actes, représentée en 1795 sur le théâtre de la Cité; voir p. 16-17 ci-dessus.
6. *Charles II, ou le Labyrinthe de Wodstock,* comédie en 3 actes, représentée à l'Odéon le 11 mars 1828, imprimée la même année et précédée d'une *Notice sur l'état actuel du théâtre et de l'art dramatique en France,* et d'un *Voyage dans tes Pays-Bas et dans une partie de l'Allemagne.*
7. *Le Testament,* comédie en 3 actes avec prologue en vers. Paris, Barba, 1836, in-8°.

B. — *Œuvres diverses.*

8. *Affaire de l'Odéon, mémoire en vers, en réponse au mémoire en prose de l'avocat de la liste civile.* Paris, Delaunay, 1816, in-8°.

Duval ayant été remplacé à la direction de l'Odéon en juin 1815, réclamait du ministère de la maison du roi, pour certaines avances faites dans sa gestion, une indemnité qui lui était contestée : de là ce mémoire.

9. *Observations sur la question de la propriété littéraire, présentées à la Commission dans sa séance du 3 février 1826.* Paris, Pillet aîné, 1826, in-4° de 8 p.
10. *Le Misanthrope du Marais, ou la jeune Bretonne, histoire des temps modernes.* Paris, Dufey et Vézard, 1832, in-8° (roman).
11. *De la littérature romantique, lettre à M. Victor Hugo.* Paris, Dufey et Vézard, in-8° de 47 p.
12. *Le Théâtre-Français depuis cinquante ans, lettre à M. de Montalivet, ministre de l'intérieur.* Paris, Dufey, 1838, in-8°.

Nous ne relèverons pas les articles ou notices publiés par Alexandre Duval dans divers journaux, revues et publications collectives. Notons seulement sa notice sur *Olivier Perrin*, en tête de la *Galerie Bretonne* de celui-ci, et son étude de l'*Apprenti journaliste,* dans le *Livre des Cent et Un,* tome IV.

TABLE DU VOLUME

DEUXIÈME PARTIE

LE THÉATRE D'ALEXANDRE DUVAL

TROISIÈME PARTIE

LETTRES INÉDITES D'ALEXANDRE DUVAL ET DE SA FAMILLE

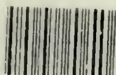
Rennes. — Imp. Marie Simon.

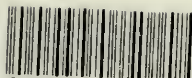


1896 X 9 C

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due





CE PQ 2235
.D8Z76 1893
CCO LA BORDERIE, ALEXANCRE
ACC# 1221921